N

C

Ro

A

D'E

LE PASSE-TEMS,

OU

NOUVEAU RECUEIL

DE

CHANSONS,

Romances, Vaudevilles,

&c. &c.

Publié par Ludger Duvernay.

Montreal.

IMPRIMERIE DE LA MINERVE.

SE VEND A LA LIBRAIRIE

D'EDOUARD R. FABRE & Cie.

1830.

D
a été
Canad
ancêtr
plaisir
choix,
des Cl
les Cl
beau-
amate
les cla
cueil,
PASS

N

PREFACE.

Deux Recueils de Chansons dont l'édition a été successivement épuisée, prouvent que les Canadiens n'ont rien perdu de la gaîté de leurs ancêtres. C'est pour satisfaire à ce besoin de plaisir et de chant, qu'on a compilé ce nouveau choix, où l'on a mêlé avec beaucoup de variété, des Chansons nouvelles à celles que contenaient les Chansonniers précédens. On espère que le beau-sexe, les amis de la table et du vin, les amateurs de la chanson politique, enfin toutes les classes de la société, trouveront dans ce Recueil, conformément à son titre, un agréable PASSE-TEMS.

Montréal, 1830.

C

I
I
E
U
F
C
N
P

A
O
A
E
B
Q
N
Pa

NOUVEAU
CHANSONNIER.

Le commencement du Voyage.

AIR : *Du Vieux Sergent.*

VOYEZ, amis, cette barque légère
Qui de la vie essaie encor les flots :
Elle contient gentille passagère ;
Ah ! soyons-en les premiers matelots.
Déjà les eaux l'enlèvent au rivage
Que doucemeut elle fuit pour toujours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Dejà le sort a soufflé dans les voiles ;
Déjà l'espoir prépare les agrès,
Et nous promet, à l'éclat des étoiles,
Une mer calme et des vents doux et frais.
Fuyez, fuyez, oiseaux d'un noir présage :
Cette nacelle appartient aux amours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Au mât propice attachant leurs guirlandes,
Oui, les amours prennent part au travail.
Aux chastes sœurs on a fait des offrandes,
Et l'amitié se place au gouvernail.
Bacchus lui-même anime l'équipage,
Qui des plaisirs invoque le secours.
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Qui vient encor saluer la nacelle ?
C'est le malheur bénissant la vertu,
Et demandant que du bien fait par elle
Sur cet enfant le prix soit répandu.
A tant de vœux dont retentit la plage,
Sûrs que jamais les dieux ne seront sourds,
Nous qui voyons commencer le voyage,
Par nos chansons égayons-en le cours.

Malheur à Moi !

ROMANCE.

Malheur à moi ! Je ne sais plus lui plaire ;
Je ne suis plus le charme de ses yeux ;
Ma voix n'a plus l'accent qui vient des cieux
Pour attendrir sa jalouse colère.
Il ne vient plus, saisi d'un vague effroi,
Me demander des sermens ou des larmes ;
Il veille en paix, il s'endort sans alarmes.
Malheur à moi !

Las de bonheur, sans trembler pour ma vie,
Insoucieux, il parle de sa mort ;
De ma tristesse il n'a plus le remord,
Et je n'ai pas tous les biens qu'il envie.
Hier, sur mon sein, sans accuser ma foi,
Sans les frayeurs....que j'ai tant pardonnées,
Il vit les fleurs qu'il n'avait pas données.
Malheur à moi !

Le Cinq de Mai.—1821.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire,
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !
Et voilà donc où languit le héros !
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine ;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance;
Le tems n'est plus des trépas glorieux !
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort, ce boulet invincible,
Qui fracassa vingt trônes à la fois ;
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois ?
Ah ! ce rocher repousse l'espérance :
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguait la victoire à le suivre ;
Elle était lasse ; il ne l'attendit pas,
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre,
Mais quels serpens enveloppent ses pas !

De tout laurier un poison est l'essence ;
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
« Serait-ce lui ! disent les potentats :
« Vient-il encor redemander le monde ?
« Armons soudain deux millions de soldats.»
Et lui peut-être, accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil ?
Bien au-dessus des trônes de la terre,
Il apparaît brillant sur cet écueil.
Sa gloire est là, comme le phare immense
D'un nouveau monde, et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
Un drapeau noir ! ah, grands dieux, je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire, quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Le Vieux Sergent.

AIR : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Près du rouet de sa fille chérie
Le vieux sergent se distrait de ses maux,
Et, d'une main que la balle a meurtrie,
Berce en riant deux petits-fils jumeaux.
Assis tranquille au seuil du toît champêtre,
Son seul refuge après tant de combats,
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître :
Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !»

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :
Il voit au loin passer un bataillon.
Le sang remonte à son front qui grisonne ;
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.
Hélas ! soudain, tristement il s'écrie :
« C'est un drapeau que je ne connais pas.
« Ah ! si jamais vous vengez la patrie,
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,
« Aux bords du Rhin, à Jemmappe, à Fleurus,
« Ces paysans, fils de la république,
« Sur la frontière, à sa voix accourus ?
« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,
« Tous à la gloire allaient du même pas.
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

« De quel éclat brillaient dans la bataille
« Ces habits bleus par la victoire usés !

« La liberté mêlait à la mitraille
« Des fers rompus et des sceptres brisés.
« Les nations, reines par nos conquêtes,
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !

« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;
« Par la cartouche encor toute noircie,
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.
« La liberté déserte avec ses armes ;
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;
« A notre gloire on mesure nos larmes.
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !»

Sa fille alors, interrompant sa plainte,
Tout en filant, lui chante à demi-voix
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,
Ont en sursaut réveillé tous les rois.
« Peuple, à ton tour, que ces chants te réveillent:
« Il en est temps !» dit-il aussi tout bas.
Puis il répête à ses fils qui sommeillent :
« Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas !»

Sur la mort du Maréchal Ney.

Assassins d'un guerrier dont la haute vaillance
Attacha tant de lustre aux armes de la France !
Fils des enfers! Bourbons, Bellart, Pairs, tremblez tous!
Les bons Français, un jour, vengeront Ney sur vous.

N. L.....T.

L'Ombre d'Anacréon.

AIR : *De la Sentinelle.*

UN jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !
O demi-dieux ! vous, nos premiers flambeaux,
Trompez le Styx, revoyez votre gloire !
Soudain sous un ciel enchanté
Une ombre apparaît et s'écrie :
« Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« O peuple grec ! c'est moi dont les destins
« Furent si doux chez tes aïeux si braves ;
« Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins
« Anacréon en chassait les esclaves.
« Jamais la tendre volupté
« N'approcha d'une âme flétrie.
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
« Du rossignol les chants sont toujours tendres ;
« Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
« Qu'en as-tu fait ? qu'as tu fait de nos cendres ?
« Tes fêtes passent sans gaîté
« Sur une rive encor fleurie.
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie.

« Déjà vainqueur, chante et vole au danger;
« Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.
« Sur nos débris, quoi ! le vil étranger
« Dort enivré du parfum de tes roses !
« Quoi ! payer avec la beauté
« Un tribut à la barbarie !
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« C'est trop rougir aux yeux du voyageur
« Qui d'Olympie évoque la mémoire.
« Frappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
« Reverdiront d'abondance et de gloire.
« Des tyrans le sang détesté
« Réchaufle une terre appauvrie.
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« A tes voisins n'emprunte que du fer :
« Tout peuple esclave est allié perfide.
« Mars va t'armer des feux de Jupiter :
« Cher à Vénus, son étoile te guide :
« Bacchus, dieu toujours indompté,
« Remplira ta coupe tarie.
« Doux enfant de la liberté,
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie. »

Il se rendort le sage de Téos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles !

Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie :
Doux enfant de la liberté, (*bis.*)
Le plaisir veut une patrie !
Une patrie !

L'Amant Malheureux.

AIR : *Du baiser du matin.*

JE vais partir, ô tendre Virginie !
Et loin de toi je mourrai de douleur :
Je veux t'aimer, hélas ! toute ma vie ;
Car ton image est gravée en mon cœur.

Ce lieu charmant vit croître notre enfance,
De le quitter j'éprouve la rigueur ;
Mais avec moi j'emporte l'espérance ;
Et ton image est toujours dans mon cœur.

Nous nous aimions d'une amitié sincère,
Et notre hymen eût fait notre bonheur ;
Nous gémirons de la rigueur d'un père,
Mais ton image est toujours dans mon cœur.

Puisqu'il le faut, pour charmer ma tristesse,
Je vais au loin dissiper ma douleur ;
Mais ton image entretient ma tendresse ;
Rien ne pourra l'arracher de mon cœur.

L'Amour Quêteur,

Par Cypris, chassé d'Idalie,
L'enfant aîlé mourant de faim,
Disait d'une voix attendrie,
Tendant son carquois d'une main :
« O vous, compatissantes âmes,
« Accordez-moi quelque bienfait !. . . ,
« Ayez pitié, messieurs, mesdames,
« Du pauvre aveugle, s'il vous plaît.

« Je suis privé de la lumière
« Quoique toujours j'aie un flambeau,
« Et la ceinture de ma mère
« Dès longtems me sert de bandeau :
« Approchez, charitables âmes,
« Et vous lirez sur ce billet :
« Ayez pitié, &c.

« Je suis dieu, la chose est connue,
« Et vous me voyez mendiant :
« Un dieu, s'il a perdu la vue
« Vaut moins qu'un mortel clair-voyant,
« Du malheur en moi, bonnes âmes,
« Vous voyez le cruel effet :. . . .
« Ayez pitié, &c.

Plaignez l'Amour dans sa misère,
Amis, aidons-le tour-à-tour ;
Que la prude la plus sévère
Donne quelque chose à l'Amour !. . . .
Laissons-le captiver nos âmes,
Et malgré le mal qu'il nous fait,
Ayez pitié, &c.

Ma Mère, tu ne réponds pas.

ROMANCE

Dédiée à Mme. Veuve * * *

AIR : *Laissez-moi le pleurer, ma mère !*

« PLEURONS tout bas. . . . Elle sommeille;
J'attends son réveil cette nuit ;
Du vent qui frappe mon oreille
Dans mon cœur retentit le bruit.
Sur le marbre de cette tombe
Il me semble entendre des pas :
Non, c'est une feuille qui tombe. . . .
Ma mère, tu ne réponds pas !

« J'entends encore sonner l'heure,
L'heure où son âme s'envola ;
Mon bonheur, des lieux où je pleure,
Avec elle aux cieux s'exhala.
Dans la tombe je veux te suivre,
J'y veux descendre sur tes pas ;
Mais pour mon fils, ah ! je dois vivre. . . .
Ma mère, tu ne réponds pas !»

Le jour vient, Zulma se retire,
D'un rideau soulève le plis,
Elle voit son fils lui sourire
Et de baisers couvre son fils.
« Pour toi je subirai la vie ;
Pour ta mère aussi tu vivras ;
Mon fils, en t'embrassant, j'oublie
Que ma mère ne répond pas.»

Le Dieu des Bonnes Gens.

AIR : *Vaudeville de la Partie carrée.*

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien:
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligens.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite, où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grace aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgens,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie !
Moi, pour braver des maîtres exigeans,
Le verre en main, gaîment je me confie.
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats

J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimats.
Sur nos débris Albion nous défie;
Mais les destins et les flots sont changeans.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur! non, Dieu n'est point colère!
S'il créa tout, à tout il sert d'appui:
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous, amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeans.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.

Air: *Je l'ai planté*, &c.

Quoique bien loin de mon aurore,
Sur mon cœur l'amour a des droits;
Mais je sens que, si j'aime encore,
Ah! c'est pour la dernière fois.

Du Dieu qu'à Paphos on adore,
Oui, toujours j'ai suivi les lois,
Mais aujourd'hui si j'aime encore,
Ah! c'est pour la dernière fois.

L'Amour qu'en ce moment j'implore,
Ne sera pas sourd à ma voix;
Ce Dieu peut me sourire encore....
Mais c'est pour la dernière fois.

Le dernier beau jour de l'Automne.

Déjà la feuille détachée
S'envole au gré de l'aquilon ;
De sa dépouille desséchée,
La fleur a jauni le vallon.
Sous le chêne il n'est plus d'ombrage,
Aux bosquets il n'est plus d'amour ;
Je vais saluer au village
Le dernier beau jour.

Les rayons d'un soleil d'automne
A peine attiédissent les cieux ;
L'hirondelle nous abandonne,
Et quitte en gazouillant ces lieux.
Son joli chant semble nous dire :
Adieu, beau ciel, riant séjour,
Je pars et veux encor sourire
Au dernier beau jour.

Le vieillard vient dans la prairie
Rêver au déclin de ses ans,
En voyant cette herbe fleurie
Qui fléchit sous ses pas tremblans....
Songeant au bout de sa carrière,
Aux biens qui l'ont fui sans retour,
Il entr'ouvre encor sa paupière,
Au dernier beau jour.

Semons de fleurs notre existence,
Le Tems saura bien les flétrir ;
Avant que notre hiver commence,
Trop heureux qui sait les cueillir.

Bientôt la jeunesse est fanée,
Il n'est qu'un instant pour l'Amour....
Notre vie a comme l'année
Son dernier beau jour.

A MADAME L*** P***, LE JOUR DE SA FETE.

AIR : *Belle Iris, dans ce festin.*

POUR vous qu'on aima toujours,
Femme sage autant qu'aimable,
Pour vous qu'on aima toujours,
Qui charmerais les amours !....
L'on eut unanimement,
Quiconque est assis à table ;
L'on eut unanimement
Pour vous fait aveu d'amant.

Le Beau-Sexe.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

QUAND la beauté reçoit le jour
Soudain l'Éternel lui confie
Le don de transmettre à son tour
L'amour, le bonheur et la vie !....
C'est un tendre bouton de fleur,
Trésor de la race future,
Que la bonté du Créateur
Commet au soin de la nature.

Le Regret des Champs.

AIR : *Jeunes Amans, cueillez des fleurs.*

NOVEMBRE répand dans les airs
Son givre et ses brumes glacées,
Et des campagnes délaissées
Je fuis, à la voix des hivers
Qui gèlent mon luth et mes vers....
O bord enchanteur de la Nièvre,
Les cités m'ouvrent leurs salons
Pour des jours peut-être bien longs....
Car je vais y guérir la fièvre
Que j'ai prise en tes beaux vallons.

Vierges naïves du hameau,
Je n'irai plus, dans les fougères,
Lutiner vos grâces légères,
En jeune et galant pastoureau,
Sous les frais abris de l'ormeau....
Ah ! si mes soins et ma constance
N'ont pu de vos sens ingénus
Lasser les pudiques refus,
J'emporte au moins la souvenance
Des deux soufflets que j'ai reçus !

Oh ! qui me rendra la douceur
Des temps où, ma course rapide
Poursuivant le chevreuil timide,
Je trouvais au toît du pasteur
L'humble déjeuner du chasseur !....
Tous, en m'y voyant apparaître,
Me prodiguaient, d'un zèle égal,
L'accueil le plus patriarchal,

Excepté le garde champêtre
Qui m'a fait un procès-verbal !....

Adieu ! séjour aimé des cieux,
Où, libre des bruits de la ville,
Ma vie indolente et tranquille
Se berçait, loin des envieux,
Dans ses loisirs délicieux !....
Sentiers fleuris, colline agreste,
Bouleaux où la brise frémit,
Purs ruisseaux dont le cours gémit,
Bois, prés, buissons, mon cœur vous reste.
Avec un pan de mon habit !

On peut plaire sans être belle.

Pour plaire et pour jouir long-tems
Des agrémens de cette vie,
Esprit, beauté, grâce, talens,
Il faut être douce et polie !....
On fait la cour à la laideur,
Ainsi qu'au plus charmant visage ;
Femme d'esprit, douce d'humeur,
Sur la plus belle a l'avantage.

Les hommes sont de grands enfans,
Mais, puisque telle est leur faiblesse,
Femmes, pour les rendre constans,
Il faut les amuser sans cesse.....
Le papillon, quoique léger,
Ne quitterait jamais la rose,
Si, lorsqu'il a pris un baiser,
Il trouvait à prendre autre chose.

Au Revoir.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Le mot *adieu* coûte des pleurs,
Il fait craindre une longue absence ;
Mais *au revoir* prend les couleurs
Et le charme de l'espérance :
Un cœur tendre vit pour l'espoir ;
Oui, même au départ de la vie,
Il est doux de dire *au revoir*
A ses amis, à son amie.

Au revoir, veut dire à demain,
Chez l'amant brillant de jeunesse ;
Puis, à huit jours, au mois prochain,
Ce mot ajourne la tendresse :
Puis, malgré le meilleur vouloir,
On ne s'en sert que pour la forme ;
Vieillard qui dit : belle, *au revoir !*
Lui dit : « attendez-moi sous l'orme. »

Entre les femmes et le vin
Passe-t-on gaîment la journée,
Au revoir calme le chagrin
De la voir trop tôt terminée :....
Moi, je l'ai pris pour mot du guêt ;
Je dis le jour comme la veille :
« Lise, *au revoir* dans le bosquet !
Amis, *au revoir* sous la treille. »

Ronde de Table.

Fuyons le triste breuvage
Dont les poissons font usage ;
Des dieux ce fatal fléau
N'est que pour les néguedouilles.
Eh ! pourquoi donc boire de l'eau ?
Sommes-nous des grenouilles ?
Eh ! pourquoi donc boire de l'eau ?
Sommes-nous des grenouilles ?

Aimable jus de l'automne,
Je renais quand je t'entonne ;
Tu réjouis mon cerveau :
Grands dieux ! que tu me chatouilles !
Eh ! pourquoi donc, &c.

Heureux qui chante ta gloire !
Plus heureux qui sait te boire !
Un plaisir toujours nouveau
Charme les cœurs que tu mouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

Le bon vin nous ravigote ;
Mais pour toi, pauvre hydropote,
Toujours plus noir qu'un corbeau,
Dans les ombres tu t'embrouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

Bacchus nous rend la voix belle ;
Mais pour toi, liqueur cruelle,
Eût-on le son le plus beau,
Tu le gâtes, tu l'enrouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

C'est la bachique ambroisie
Qui nous donne la saillie :
Fade boisson du crapeau,
C'est toi qui nous en dépouilles.
Eh ! pourquoi donc, &c.

Breuvage ignoble et funeste,
La vérité te déteste ;
Jamais son divin flambeau
N'éclaire ceux que tu souilles.
Eh ! pourquoi donc, etc.

Dieu des mers, ton vaste empire
N'a point d'attraits que j'admire ;
J'aime mieux un noir caveau
Que le trône où tu patrouilles.
Eh ! pourquoi donc, etc.

Si le vin ne m'accompagne
Lorsque je vais en campagne,
J'estime peu, clair ruisseau,
Les beaux lieux où tu gazouilles.
Eh ! pourquoi donc, etc.

L'eau n'est bonne sur la terre
Que pour les fleurs d'un parterre,
Pour le chou, pour le poireau,
Les melons et les citrouilles.
Eh ! pourquoi donc, etc.

Fâcheux preneur de tisane,
Médecin, tu n'es qu'un âne ;
Tu mérites bien, bourreau,
Qu'ici l'on te chante pouilles.
Eh ! pourquoi donc, etc.

Le Printems et l'Automne.

Deux saisons réglent toutes choses,
Pour qui sait vivre en s'amusant :
Au printems nous devons des roses,
A l'automne un jus bienfesant.
Les jours croissent, le cœur s'éveille :
On fait le vin quand ils sont courts.
Au printems, adieu la bouteuille !
En automne, adieu les amours.

Mieux il faudrait unir sans doute
Ces deux penchans faits pour charmer ;
Mais pour ma santé je redoute
De trop boire et de trop aimer.
Or, la sagesse me conseille
De partager ainsi mes jours :
Au printems, adieu la bouteille !
En automne, adieu les amours !

Au mois de mai, j'ai vu Rosette,
Et mon cœur a subi ses lois.
Que de caprices la coquette
M'a fait essuyer en six mois !
Pour lui rendre enfin la pareille,
J'appelle octobre à mon secours.
Au printems, adieu la bouteille !
En automne, adieu les amours.

Je prends, quitte et reprends Adèle,
Sans façons comme sans regrets.
Au revoir, un jour me dit-elle ;
Elle revint longtems après.

J'étais à chanter sous la treille :
Ah ! dis-je, l'année a son cours :
Au printems, adieu la bouteille,
En automne, adieu les amours.

Mais il est une enchanteresse
Qui change à son gré mes plaisirs.
Du vin elle excite l'ivresse,
Et maîtrise jusqu'aux désirs.
Pour elle ce n'est pas merveille
De troubler l'ordre de mes jours.
Au printems avec la bouteille,
En automne avec les amours.

A Caroline.

AIR : *De la Baronne.*

C'EST Caroline
Que je me plais à célébrer,
Qu'on vante une taille divine,
Un cœur qui se fait adorer,
C'est Caroline.

De Caroline
Un rien reçoit tant d'agrément,
Qu'Ovide eût oublié Corine
Pour le plus simple compliment
De Caroline.

Le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer de l'Amour.

AIR : *A voyager passant sa vie.*

JE vois Fanny, bonheur suprême !
J'ôse parler de mes désirs ;
Elle se tait....Sa rigueur même
Donne plus de prix aux plaisirs ;
Enfin, dans mes bras je la presse,
Et je suis payé de retour.
Je m'écrie alors, plein d'ivresse :
C'est le paradis de l'Amour !

Vers nous un jeune homme s'avance,
Lindor !....Je murmurais tout bas,
Quand, pour accroître ma souffrance,
Fanny l'attire sur ses pas.
Toutefois, près de mon amie,
Je puis encore avoir mon tour ;
Et je nomme la jalousie
Le purgatoire de l'Amour.

Bientôt Lindor par son adresse
De Fanny m'enlève le cœur ;
Adieu mes plaisirs, mon ivresse !
Comment supporter ce malheur ?
Dans mon dépit, d'abord extrême
Je me désole nuit et jour.
Etre oublié de ce qu'on aime,
N'est-ce pas l'enfer de l'Amour ?

L'Hiver.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Les oiseaux nous ont quittés ;
Déjà l'hiver qui les chasse
Étend son manteau de glace
Sur nos champs et nos cités.
A mes vitres scintillantes
Il trace des fleurs brillantes ;
Il rend mes portes bruyantes,
Et fait grelotter mon chien.
Réveillons, sans plus attendre,
Mon feu qui dort sous la cendre,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

O voyageur imprudent !
Retourne vers ta famille.
J'en crois mon feu qui pétille,
Le froid devient plus ardent.
Moi, j'en puis braver l'injure.
Rose, en douillette, en fourrure,
Ici, contre la froidure
Vient m'offrir un doux soutien.
Rose, tes mains sont de glace.
Sur mes genoux prends ta place ;
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

L'ombre s'avance, et la nuit
Roule son char sur la neige.
Rose, l'amour nous protège ;
C'est pour nous que le jour fuit.
Mais un couple nous arrive ;

Joyeux ami, beauté vive,
Entrez tous deux sans qui-vive :
Le plaisir n'y perdra rien.
Moins de froid que de tendresse,
Autour du feu qu'on se presse ;
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

Sombre hiver, sous tes glaçons,
Ensevelis la nature ;
Ton aquilon qui murmure
Ne peut troubler nos chansons.
Notre esprit, qu'amour seconde,
Au coin du feu crée un monde
Qu'un doux ciel toujours féconde,
Où s'aimer tient lieu de bien.
Que nos portes restent closes,
Et, jusqu'au retour des roses,
Chauffons-nous, chauffons-nous bien.

A Denise.

AIR : *Du Vaudeville d'Épicure.*

AIMABLE beauté que j'adore,
Vous de mes feux l'unique objet,
Souffrez que des présens de Flore
J'orne aujourd'hui votre corset :
Toutes ces fleurs de mon hommage
Ne sont qu'un très faible tribut ;
De mon zèle elles sont le gage,
Et de vos appas l'attribut.

Le Coin de l'Amitié.

AIR : *Vaudeville de la partie carrée.*

Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours.
L'Amitié vient compléter la partie,
Mais qu'on lui fait de mauvais tours !
Lorsqu'aux plaisirs l'âme se livre entière
Notre raison ne brille qu'à moitié,
Et la Folie attaque la première
Le coin de l'Amitié.

Puis vient l'Amour, joueur malin et traître,
Qui de tromper éprouve le besoin.
En tricherie on le dit passé maître ;
Pauvre Amitié, gare à ton coin !
Ce dieu jaloux, dès qu'il voit qu'on l'adore,
A tout soumettre aspire sans pitié.
Vous cédez tout, il veut avoir encore
Le coin de l'Amitié.

L'Hymen arrive : oh, combien on le fête !
L'Amitié seule apprête ses atours.
Mais dans les soins qu'il vient nous mettre en tête
Il nous renferme pour toujours.
Ce dieu, chez lui, calculant à toute heure,
Y laisse enfin intérêt prendre pied,
Et trop souvent lui donne pour demeure
Le coin de l'Amitié.

Auprès de toi nous ne craignons, ma chère,
Ni l'Intérêt, ni les folles erreurs.

Mais aujourd'hui que l'Hymen et son frère
  Inspirent de crainte à nos cœurs !
Dans plus d'un coin, où de fleurs ils se parent,
Pour tout bonheur qu'ils régnent de moitié ;
Mais que jamais, jamais ils ne s'emparent
  Du coin de l'Amitié.

L'Amour et le Diable.

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

On sait que l'Amour et le Diable
Sont les deux tyrans d'ici-bas ;
Si le second est effroyable,
L'autre a de dangereux appas ;
Toujours sur plus d'un cœur profane
Leur art perfide a réussi ;
Enfin, si le Diable nous damne,
L'Amour nous fait damner aussi.

Dès long-tems le Diable réserve
A l'Amour un secret courroux ;
Bien que souvent l'Amour le serve,
De l'Amour le Diable est jaloux.
Il veut....de tout il est capable,
Comme l'un de ses ennemis,
Mettre en enfer l'enfant aimable
Qui nous ouvre le paradis.

Il l'aborde ; il va le maudire,
Tandis que l'Amour, sans retard,
Sait l'étonner par un sourire,
Et le vaincre par un regard.

Cédant au pouvoir qui l'accable,
Bientôt il est chargé de fers ;
Et l'Amour emporte le Diable...
Il emporterait l'univers.

Mais quand la victoire est fixée,
L'Amour se néglige soudain ;
C'est une mauvaise pensée
Que lui souffle l'esprit malin.
Souvent le conquérant sommeille,
Et fortement, si bien qu'un jour
Il est surpris quand il s'éveille ;
Et le Diable emporte l'Amour.

L'Amour, appelant à son aide,
Vainement crie : au ravisseur !
Il était perdu sans remède,
S'il n'eût pas rencontré sa sœur.
L'Amitié, toujours secourable,
L'enlève à l'esprit effrayé ;
Et l'Amour qu'emportait le Diable,
Se sauve auprès de l'Amitié.

Acrostiche à une Aglaé.

A la candeur unissant la beauté,
G aie et sensible, aimable sans fierté,
L'esprit fin, délicat, l'âme modeste et tendre,
A ce portrait l'on ne peut se méprendre,
E t c'est mon bouquet pour la fête d'Aglaé.

Le Rêve d'un Anglais.

AIR : *Revenant du bois de Vincennes.*

GODDAM ! goddam ! la nuit dernière,
Quel joli rêv' je havais fait !
Sur la plac' de Grèv' d'Angleterre,
La bourreaute elle me pendait :
J'éprouvais plus de jouissance
Qu'au tems de mes premiers hamours ;
Je dansais en haut du potence....
Que ne peut-on rêver toujours !

Grand Dieu ! dans ton miséricorde,
Rends-moi donc ce songe enchanteur !
La réveil a coupé lé corde
D'où dépendait tout mon bonheur.
Le sommeil fuit, le plaisir rate,
Mon haleine a repris son cours ;
Au cou je n'ai que mon cravatte....
Que ne peut-on rêver toujours !

Une autre fois dans un aut' rêve,
Sous lé Témis' jé me noyais ;
Un matelot plonge et m'enlève,
Au doux instant où j'étouffais.
Me croyant mort, sur mon teint hâvé,
Au *Spledget*, pour dernier secours,
On m'étend auprès d'un cadave....
Que ne peut-on rêver toujours !

J'avais dans la nuit de la veille
Rêvé un song' qui me charmait ;

J'm'avais mis dans l'tuyau d'l'oreille
Lé canulle d'un pistolet.
En lâchant lé p'tit' manivelle,
Lé balle il avait pris son cours ;
Je voyais sauter mon cervelle !....
Que ne peut-on rêver toujours

Le jour, que ma vie elle est pâle !
Mais la nuit, que je suis heureux !
En dormant, j'ai souvent le râle ;
Ah ! Morphée, il me traite au mieux.
Que je sois sur un lit de sangle,
Ou sur un fait pour lé hamour,
Toujours je suffoque ou j'étrangle....
Que ne peut-on rêver toujours !

Le Roi des Buveurs.

Si jamais dans une puissance,
J'obtenais les souverains droits,
Mon peuple avec obéissance
Viendrait se ranger sous mes lois.
D'abord je changerais les armes,
Les flacons seraient des canons ;
Pour se défendre, en cas d'alarmes,
On ferait sauter les bouchons,
Sauter les bouchons.
Et si quelqu'un me déclarait la guerre,
Je m'écrirais, riant de sa colère :
Avance, avance, ici du vin,
Je ne me bats que le verre à la main.

Pour fusil prenant des bouteilles
Je les chargerais de raisin,
Et nos champs, bâtis sous des treilles,
Seraient baignés de flots de vin ;
Alors à qui saurait mieux boire
Se disputeraient nos guerriers ;
Et pour proclamer la victoire,
Les vignes seraient des lauriers,
Seraient des lauriers. Et si, &c.

Les vignerons, ces rouges trognes,
Seraient mes premiers chevaliers :
Et parmi les meilleurs ivrognes,
Je choisirais mes officiers ;
Nos ennemis les plus terribles
Seraient libres d'entrer chez nous
Pour voir nos forces invincibles
Et pour mieux préparer leurs coups,
Préparer leurs coups. Et si, &c.

Je bâtirais des citadelles
Toujours en forme de caveaux,
Et pour combattre les rebelles
Les remparts garnis de tonneaux ;
Là, dans mon royaume paisible,
Avec mon peuple bien d'accord,
Toujours franc, joyeux, invincible,
Je braverais même la mort,
Même la mort.
Et si quelqu'un me déclarait la guerre,
Je m'écrirais, riant de sa colère :
Avance, avance, ici du vin,
Je ne me bats que le verre à la main.

Le Souvenir.

ROMANCE.

AIR : *Jusque dans la moindre chose.*

SOUVENIR, présent céleste
Pour un amant fortuné,
Souvenir, présent funeste
Pour l'amant abandonné,
Souvent tu trompes l'absence,
Tu prolonges le bonheur ;
Tu doublais ma jouissance,
Pourquoi doubler ma douleur ?

A l'espoir ton doux prestige
Peut rendre un bien qui l'attend ;
Mais mon cœur, que tout afflige,
N'y voit qu'un nouveau tourment.
Laisse à jamais disparaître
Des plaisirs trop tôt perdus ;
Songe-t-on qu'ils purent être,
Sans songer qu'ils ne sont plus !

Autrefois digne d'envie,
Digne aujourd'hui de pitié,
D'une malheureuse vie
Je déteste la moitié.
Laisse-moi ! va trouver celle
Qui brisa nos doux liens !
Un regret de l'infidelle
Pourrait finir tous les miens.

La Diligence.

Complainte d'un Voyageur.

Air : *L'hymen est un lien charmant.*

La diligence est un cachot
Où l'on vous met en ambulance ;
D'argent, et surtout de souffrance,
Chacun y paye son écot.
C'est un triste pèlerinage
Où l'on goûte peu de repos ;
Maux et plaisirs, tout s'y partage ;
La faim, la soif, et les cahots,
Sont les compagnons de voyage.

Si, par hazard, le conducteur
Se trouve brusque, atrabilaire,
A vos desseins toujours contraire,
Il vous gouverne à son humeur ;
On veut en vain faire tapage,
Les chevaux mis, il a raison ;
Et vous n'avez plus pour partage
Que de gémir à l'unisson
De vos compagnons de voyage.

Un obstacle à chaque désir
Met le désir à la réforme ;
Veut-on manger, il faut qu'on dorme
Et manger quand on veut dormir.
Ah ! fuyez ce pèlerinage,
Vous qui n'avez pas emporté
Prudemment, dans votre équipage,
Douceur, patience, et santé.
Pour vos compagnons de voyage.

Les Vicissitudes de la Vie.

AIR : *Lundi pour une semaine, &c.*

Vendredi j'étais en verve,
Samedi je n'y suis plus ;
Pour rimer malgré Minerve
Mes efforts sont superflus.
Les auteurs quand ils écrivent,
Sont tantôt hauts tantôt bas ;
C'est que tous les jours se suivent,
Mais ne se ressemblent pas.

L'an dernier, Monsieur *Dorante*,
Vous ne viviez qu'à demi,
N'ayant pas un sou de rente,
Vous m'appeliez votre ami ;
Quand tous les biens vous arrivent,
Pourquoi me fuir à grands pas ?
C'est que tous les jours se suivent
Mais ne se ressemblent pas.

Pendant six jours Célimène
Je t'ai peint ma vive ardeur ;
Mais au bout de la semaine,
Mon amour tombe en langueur.
Des biens dont les dieux te privent
Mon enfant plains toi tout bas !
Car, vois-tu, les jours se suivent,
Mais ne se ressemblent pas.

C'est ainsi que sur la terre,
Le mal suit de près le bien ;

Dieu l'a fait pour nous distraire,
Et Dieu sans doute, fit bien.
Mais quand les plaisirs décrivent
Les cercles de nos ébats !
Nous aimons bien qu'ils se suivent,
Mais ne se ressemblent pas.

Regrets d'un Jeune Homme éloigné de sa famille.

Air : *Au sein d'une fleur, tour-à-tour.*

Quand je m'éloignai du séjour
Témoin des jeux de mon enfance,
Mon cœur de le revoir un jour,
Emporta la douce espérance :
Je garde, au bout de l'univers,
Le souvenir de ma patrie,
Et soupire, au-delà des mers,
Après une mère chérie.

Bravant mille et mille dangers,
Séduit par une erreur commune,
Sur des rivages étrangers
Je courus chercher la Fortune.
Je la vois, je crois la saisir ;
Elle me fuit, elle s'envole ;
L'espoir d'un meilleur avenir
Vient me sourire, et me console.

Toujours près de moi je crois voir
Ma mère, objet de ma tendresse,

Et je me nourris de l'espoir
D'être l'appui de sa vieillesse.
De mon bonheur, de mes succès,
Ce sentiment est le présage :
Les forces ne manquent jamais
Quand le cœur soutient le courage.

De mes parens, de mes amis,
Hélas ! si la main me délaisse,
Bientôt les chagrins, les ennuis,
Auront consumé ma jeunesse.
Las de lutter contre les flots,
Je crains de me perdre au rivage ;
Une planche offerte à propos
Pourrait me sauver du naufrage.

Pour tant de maux que j'ai soufferts
Quelle sera la récompense ?
Dois-je, pour un premier revers,
Perdre à jamais toute espérance ?
Non, non, le ciel de sa faveur
Ne sera pas toujours avare ;
Et souvent le jour du malheur
Touche à celui qui le répare.

Air :

D'une constance extrême
Un ruisseau suit son cours ;
Il en sera de même
Du choix de mes amours....
Et du moment que j'aime,
C'est pour aimer toujours !

Ronde de Table.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

DESCENDS des cieux, dieu du verre ;
Vole en ces lieux, tendre Amour ;
Venez, de myrte et de lierre
Ceindre mon front tour à tour.
Pour prétendre à cette gloire,
Voici ma juste raison :
À table je suis Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

Grégoire de ce breuvage
Chérit les puissans attraits ;
Tircis, sous un vert ombrage
D'amour goûte les bienfaits.
Moi, pour avoir la victoire,
De tous deux j'ai pris le ton.
À table, &c.

Ma bouteille et ma Sylvie
Remplissent tous mes momens ;
Les plaisirs que l'on varie
N'en ont que plus d'agrémens :
Pendant l'hiver je sais boire,
J'aime en la belle saison.
À table, &c.

Je ne sais point par des rimes
Polir un brillant jargon ;
J'ignore les traits sublimes
De Descarte et de Newton :

Mais pour aimer et pour boire,
Je pourrais donner leçon.
A table, &c.

Des favoris de la gloire
J'estime fort les lauriers ;
Mais au temple de mémoire
Je vais par d'autres sentiers :
Né pour aimer et pour boire,
Par là j'illustre mon nom.
A table, &c.

Si quelque chagrin vous frappe,
S'il trouble votre repos,
N'allez point chez Esculape
Chercher remède à vos maux ;
Chers amis, de l'humeur noire
Voici le contre-poison :
A table, &c.

Cette liqueur est bien chère ;
Mais je vous aime encor mieux;
Jeune Iris, si pour vous plaire,
Je puis être assez heureux,
Vous aurez tout lieu de croire
Que, fidèle à ma chanson,
A table, &c.

Qu'il est doux de satisfaire
Ses amis et ses amours !
De notre tems, pour leur plaire,
Partageons ainsi le cours :
Mettons une part pour boire,
Donnons l'autre à Cupidon.
A table soyons, etc.

Les Boxeurs, ou l'Anglomanie.

AIR : *A coups d'pied, à coups d'poing.*

QUOIQUE leurs chapeaux soient bien laids,
God dam ! moi, j'aime les Anglais :
Ils ont un si bon caractère !
Comme ils sont polis ! et surtout
Que leurs plaisirs sont de bon goût !
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Voilà des boxeurs à Paris :
Courons vite ouvrir des paris,
Et même pardevant notaire.
Ils doivent se battre un contre un ;
Pour des Anglais c'est peu commun.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

En scène, d'abord admirons
La grace de ces deux lurons,
Grace qui jamais ne s'altère.
De la halle on dirait deux forts :
Peut-être ce sont des milords.
Non, chez nous, point
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Ça, mesdames, qu'en pensez-vous ?
C'est à vous de juger les coups.

Quoi! ce spectacle vous atterre?
Le sang jaillit....battez des mains.
Dieu! que les Anglais sont humains!
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Anglais! il faut vous suivre en tout,
Pour les lois, la mode et le goût,
Même aussi pour l'art militaire.
Vos diplomates, vos chevaux
N'ont point épuisé nos bravos.
Non, chez nous, point,
Point de ces coups de poing
Qui font tant d'honneur à l'Angleterre.

Le Jour des Adieux.

Air : *Hélas! mes beaux jours sont passés.*

La neige a blanchi nos côteaux,
Et le deuil, hélas! m'environne :
Tout redouble aujourd'hui mes maux ;
Je te quitte....le sort l'ordonne.
Quand je m'arrache de ses bras
Ma voix s'éteint, mon sein s'oppresse
Neige, tombez ; tombez, frimats ;
Conformez-vous à ma tristesse.

Prêt à porter, en d'autres lieux,
Un cœur qui ne vit que pour elle ;

Il m'a fallu dans nos adieux
Lui cacher ma douleur mortelle !....
Plein de son souvenir, je pars ;
Et, malgré moi, vers sa demeure
Je tourne mes derniers regards,
Mon âme se brise, et je pleure.

O dieux ! qu'il est affreux le jour
Où l'on fuit celle que l'on aime !
Quitter l'objet de son amour
Est plus cruel que la mort même.
En vain pour charmer notre cœur
Sa douce image va nous suivre ;
Loin d'elle tout manque au bonheur ;
Ne plus la voir c'est ne plus vivre.

Il ne faut répondre de Rien.

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

POUR un de mes amis d'enfance,
Selon son désir, je réponds ;
Mais il trompe ma confiance,
Et part en emportant ses fonds.
Pour ma liberté je m'effraie ;
Je m'acquitte en vendant mon bien ;
L'huissier me dit : Qui répond paie...
Il ne faut répondre de rien.

À sa tendre et sensible femme
Disait un de nos bons maris :

« Je sais apprécier ton âme,
De toi je suis des plus chéris ;
Tu me seras toujours fidèle,
Ah ! pour cela, j'en réponds bien ! . . . »
« Eh ! mon ami, répondit-elle,
Il ne faut répondre de rien. »

On prétend que la politique
Ne brouillera plus les amis,
Et qu'aimant la chose publique,
Tous les hommes seront unis.
On dit même que, par la suite,
Pour être académicien
Il faudra talent et mérite. . . .
Il ne faut répondre de rien.

Un jour on verra, je l'espère,
La vérité dans les journaux,
La vertu régner sur la terre,
Et la franchise entre rivaux ;
Des ambitieux sans envie,
L'Amour fidèle à son lien,
Des auteurs pleins de modestie. . . .
Il ne faut répondre de rien.

Je puis répondre d'une chose,
C'est qu'on se plaît en ce repas ;
On y boit, on y chante, on cause,
Exempt de soucis, d'embarras ;
Et si je sais bien m'y connaître,
Dans ce banquet épicurien,
Nous serons tous ivres, peut-être. . . .
Il ne faut répondre de rien.

Sur les Méchans.

Air :

Il est un dieu pour les auteurs,
Qui leur fait mépriser l'envie ;
Il est un dieu pour les buveurs,
Il est un dieu pour la folie ;
Il est un dieu pour les amans,
Il est un dieu pour la faiblesse ;
Il est un dieu pour la vieillesse ;
Il n'en est pas pour les *Méchans*.

On pardonne à l'homme indigent
Un peu d'humeur et d'injustice ;
On pardonne à l'homme imprudent
Un propos tenu sans malice ;
On pardonne au sot ignorant ;
On pardonne au juge sévère ;
On pardonne à l'homme en colère ;
Mais jamais à l'homme *méchant*.

Celui qui fuyait le bonheur,
Souvent le trouve dans les larmes ;
Le sage le trouve en son cœur ;
Le guerrier dans le bruit des armes :
L'amant le doit au sentiment,
La jeune fille à sa parure ;
Il est partout pour l'âme pure ;
Mais nulle part pour le *méchant*.

On aime jusques aux défauts
Du fils à qui l'on donna l'être ;

On aime, en souffrant mille maux,
L'infidèle qui les fit naître ;
On aime un ingrat repentant,
On aime un père inexorable ;
Au supplice on plaint un coupable,
Mais on hait toujours un *méchant*.

A une Amie.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

DE toutes parts on se dispose
A vous fêter, à vous chérir ;
L'amour m'a fourni cette rose,
Permettez-moi de vous l'offrir,
Une rose pour votre fête....
L'hommage n'est point indiscret ;
C'est le moyen le plus honnête
De vous donner votre portrait.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

DANS les jours de la folie,
On jouit sans rien prévoir :
En avançant dans la vie,
Nos seuls biens sont dans l'espoir.
La vieillesse encor projette ;
Mais avant d'exécuter,
L'heure sonne, et l'on regrette
Sans avoir à regretter.

Le Paysan.

Air : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

A mes dépens est-c'que vous voulez rire?
Depuis un' heur' vous m'app'lez paysan,
Sans vous fâcher permettez-moi d'vous dire
Qu'un paysan vaut bien un suffisant.
Avec un mot j'pourrais bien vous fair'taire,
Monsieur l'valet, faut bien qu'on trouv'chez nous
Des gens comm'moi pour labourer la terre,
Afin d'nourrir des paresseux comm'vous.

J'avions chacun not'goût, not'caractère,
Quand il fallut adopter un métier ;
Mon frère prit l'état de militaire,
Et moi j'adoptai celui de fermier.
Pour mon pays, quoique j'donn'rais ma vie,
Au labourag' je m'livre avec plaisir ;
S'il faut des bras pour servir la patrie,
Il faut aussi des bras pour la nourrir.

L'amour a fait mainte métamorphose,
Il a changé plus d'un pâtre en guerrier ;
Comme aujourd'hui c'est pour la même cause,
Que le hazard de moi fit un fermier.
Dans les combats, puisque l'amour m'appelle,
De cette lutte il faut sortir vainqueur,
Soyons fermier pour éprouver ma belle,
Soyons soldat pour éprouver son cœur.

Sous les drapeaux de leur chère patrie,
On vit combattre bien des paysans,

Pour leur pays sacrifier leur vie,
Avec ardeur s'illustrer dans les camps,
Sans murmurer quitter l'humble chaumière ;
Souvenons-nous que le brave Francœur
Se fit soldat dans le temps de la guerre,
En temps de paix il se fit laboureur.

Plainte d'une Femme.

Air :

Ah ! que le sort d'une femme est à plaindre !
Ah ! que les hommes sont trompeurs ! (*bis.*)
Sont-ils amans, ils savent se contraindre ;
On croit former les nœuds les plus flatteurs.
Si les femmes étaient plus fines,
Qu'elles s'épargneraient de pleurs !.....
L'Amour voltige sur les fleurs,
L'Hymen marche sur les épines.
Ah ! que les hommes sont trompeurs ! (*bis.*)

RÉPONSE.

Quoi ! votre sort serait-il donc à plaindre ?
Eh quoi ! sommes-nous des trompeurs ? (*bis.*)
A vous aimer vous savez nous contraindre
Par vos appas, vos charmes séducteurs.
Femmes, vous n'êtes que trop fines ;
Quand vous voulez verser des pleurs,
Ce n'est que pour duper nos cœurs,
Et les percer de vos épines !.....
Non, nous ne sommes point trompeurs. (*bis.*)

La Prière d'une Orpheline.

ROMANCE.

AIR : *Partant pour la Syrie.*

J'ENTENDS dans nos montagnes
Le son du chalumeau,
Et déjà mes compagnes
S'assemblent sous l'ormeau ;
Auprès de ma chaumière
Seule je vais errer ;
Las ! qui n'a plus de mère
Ne songe qu'à pleurer.

Le chagrin, dès l'enfance,
M'environna toujours ;
Mon père loin de la France
Vit terminer ses jours.
Auprès de ma chaumière
Seule je vais errer ;
Car sans lui, sans ma mère,
Je n'ai plus qu'à pleurer.

Vainement à la ville
Jeune et riche seigneur,
En m'offrant un asile,
Me promet le bonheur.
Auprès de ma chaumière
J'aime bien mieux errer :
Là repose ma mère,
Et là je veux pleurer.

Je ne trouve de guides
Que dans mon souvenir,

Des cieux où tu résides,
Daigne encor me bénir !
Auprès de ma chaumière
Où tu me vois errer,
Veille sur moi, ma mère,
Toi que j'aime à pleurer.

Le bon *item* et le *tu autem.*

Air :

Etre chéri d'une Sylvie,
Amusante autant que jolie,
C'est un bon *item ;*
Mais la borner à notre hommage,
Et la posséder sans partage,
C'est le *tu autem.*

Avoir un amant jeune et tendre,
Qui sache au cœur se faire entendre,
C'est un bon *item :*
Mais en trouver dont la prudence
Nous ménage par le silence,
C'est le *tu autem.*

Avoir une somme assez forte
Pour s'en faire un fonds qui rapporte,
C'est un bon *item :*
Mais rencontrer dans un notaire
Un fidèle dépositaire,
C'est le *tu autem.*

Savoir d'une façon badine
Tourner une critique fine,
C'est un bon *item* :
Mais faire sortir de sa plume
Beaucoup de sel sans amertume,
C'est le *tu autem*.

Arriver au port de Cythère
Sans péril et sans vent contraire
C'est un bon *item* :
Mais revenir de ce voyage
Sans *fructus belli* ni dommage,
C'est le *tu autem*.

Qu'une fille, dans son jeune âge
Ait mille agrémens en partage,
C'est un bon *item* :
Mais que sa beauté printanière
Épargne une dot à son père,
C'est le *tu autem*.

Juger comme il faut d'un ouvrage,
Donner un avis juste et sage,
C'est un bon *item* :
Mais quand soi-même on veut écrire,
Pratiquer ce qu'on sait prescrire,
C'est le *tu autem*.

Enigme.

En un seul mot j'offre une fleur, une île,
Une arme, un fruit, un royaume, une ville.

Bon Soir la Compagnie.

J'aurai bientôt quatre-vingts ans,
Je crois qu'à cet âge il est tems
D'abandonner la vie ;
Aussi je la perds sans regret,
Et je fais gaîment mon paquet :
Bon soir la compagnie.

Lorsque l'on prétend tout savoir,
Depuis le matin jusqu'au soir
On lit, on étudie :
On n'en devient pas plus savant,
On n'en meurt pas moins ignorant.
Bon soir la compagnie.

Lorsque d'ici je sortirai,
Je ne sais pas trop où j'irai ;
Mais en Dieu je me fie.
Il ne peut me mener qu'à bien ;
Aussi je n'appréhende rien :
Bon soir la compagnie.

J'ai gouté de tous les plaisirs ;
J'ai perdu jusques aux désirs :
A présent je m'ennuie.
Lorsque l'on n'est plus bon à rien,
L'on se retire et l'on fait bien :
Bon soir la compagnie.

Dieu nous fit sans nous consulter :
Rien ne saurait lui résister ;
Ma carrière est remplie.

A force de devenir vieux
Peut-on se flatter d'être mieux ?
Bon soir la compagnie.

Nul mortel n'est ressuscité
Pour nous dire la vérité
Des biens de l'autre vie :
Une profonde obscurité
Est le sort de l'humanité.
Bon soir la compagnie.

Rien ne périt entièrement
Et la mort n'est qu'un changement,
Dit la philosophie.
Que ce système est consolant !
Je chante en adoptant ce plan :
Bon soir la compagnie.

Les Ailes de l'Amour.

Air : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

C'est le cœur même qui prescrit
Les loix qu'Amour impose ;
Le sceptre dont il nous régit,
Est un sceptre de rose.

Loin de restreindre nos désirs
Dans des bornes cruelles ;
Pour voler après les plaisirs
Il nous prête ses ailes.

L'Amour et l'Hymen.

AIR : *Ta beauté, tendre Thémire.*

L'AMOUR est un éclair rapide,
Sitôt qu'il frappe il éblouit ;
Et, le coup de foudre qu'il guide
Perce le marbre et l'amollit :
Toujours un trouble involontaire
Près des femmes vient nous charmer ;
L'amour les créa pour nous plaire,
Le ciel nous fit pour les aimer.

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

QUE l'on goûte ici de plaisirs !
Où pourrions-nous mieux être ?
Tout y satisfait nos désirs,
Et tout les fait renaître :....
Ne sommes-nous pas cent fois mieux
Qu'Adam dans son bocage ?
Il ne voyait que deux beaux yeux....
J'en vois bien davantage.

Il buvait de l'eau tristement
Auprès de sa compagne ;
Nous autres nous chantons gaîment
En buvant le Champagne :
Si l'on eut fait, dans un repas,
Cette chère au bonhomme.....
Le démon ne nous aurait pas
Damné pour une pomme.

Les Peines de la Vie.

Air :

Ah ! que de chagrins dans la vie,
Combien de tribulations.
Dans mon art en butte à l'envie,
Trompé dans mes affections. (*bis*)
Viens m'arracher à la misanthropie,
Jus précieux, baume divin.
Oui, c'est par toi, par toi seul que j'oublie
Les torts affreux du genre humain.

A jeûn je suis trop philosophe,
A mes yeux tout se peint en noir ;
Je ne rêve que catastrophe,
Le monde me fait peine à voir.
Mais quand j'ai bu, tout change de figure ;
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature,
Et j'aime tout le genre humain.

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Un léger mal qui se déclare,
Saisit Orgon, notre voisin ;
Qui le croira ? ce vieil avare
Fait appeler un médecin.
« Ah ! dit le moderne Esculape,
Vous vous êtes bien adressé !»
Puis s'écrie, en riant sous cape :
« *Vivat !* encore un d'enfoncé !

Chant d'un Grec moderne.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Au pied des murailles d'Athènes,
Un Hellène, les yeux en pleurs,
Secouait ses pesantes chaînes,
En maudissant ses oppresseurs.
Il saisit la lyre d'Homère,
La corde frémit à l'instant ;
Il dit : bientôt sa plainte amère
Retentit jusqu'en occident.

« O trop malheureuse patrie !
« Des beaux arts antique berceau,
« Où la sage philosophie
« Aux humains prêtait son flambeau.
« La nature se plait encore
« A t'orner de ses dons brillans ;
« Mais l'esclavage te dévore,
« Point de grandeurs sous les tyrans !

« Voici les plaines où les braves
« Triomphèrent à Marathon ;
« Et leurs fils rampent en esclaves !
« Liberté, n'es-tu qu'un vain nom ?
« Viens réveiller notre énergie,
« Dirige encor tous nos travaux ;
« A ta voix, du sol du génie
« Vont naître en foule des héros.

« Grands Dieux ! les vainqueurs de l'Asie
« Auraient le sort d'un vil bétail !

« Nous verrions sans ignominie
« Nos femmes parer un sérail !
« Non ! non ! peuples, à la vengeance !
« Volons à d'éternels combats ;
« Si le destin est pour Bysance,
« Mourons comme Léonidas.

Il faut aimer un jour.

Air :

O vous qui jurez follement,
De n'aimer jamais de la vie ;
Ah ! renoncez à ce serment ;
Car d'honneur c'est une folie :
Ou vous avez connu l'amour. (*bis.*)
Ou vous le connaîtrez un jour.

De la nature c'est la loi,
Tout doit aimer sur cette terre ;
Jeunes fillettes, croyez-moi,
Ne gardez pas un ton sévère.
Puisqu'il faut connaître l'amour. (*bis.*)
N'attendez pas au dernier jour.

Voyez ce jeune Troubadour,
Qui chante et redit sur sa lyre,
Plaisirs et souvenirs d'amour :
A sa maîtresse, il semble dire :
Pourquoi résister à l'amour (*bis.*)
Puisqu'il faut le connaître un jour.

Moi-même, autrefois je voulais
Ne pas aimer et rester sage ;
J'ignorais ce que je disais,
Et j'ai bien changé de langage :
Je vous vis, et soudain l'amour (*bis.*)
Me dit. il faut aimer un jour.

A Trois Sœurs.

AIR : *Des Triolets.*

AIMABLES Sœurs, entre vous trois
A qui mon cœur doit-il se rendre ?
Il n'a point encor fait de choix,
Aimables Sœurs, entre vous trois :
Mais il ne se rendra, je crois,
Qu'à la moins fière, à la plus tendre :
Aimables Sœurs, entre vous trois :
A qui mon cœur doit-il se rendre ?

AIR : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

ALLONS gai, chers camarades,
Accourez dans ce séjour,
Nous y boirons à rasades,
Non sans négliger l'amour :
Le divin jus de la treille
Nous ranimera le cœur :
C'est au fond de la bouteille
Que l'on trouve le bonheur.

La Rencontre du Soir.

Air :

Annette ramenait un soir,
Qu'il fesait noir,
Son beau troupeau du paturage :
Encor à la fleur de son âge,
Son pauvre cœur (*bis*)
Avait frayeur.
Quand tout à coup, sur son passage,
Se présente un jeune seigneur ;
C'était celui de son village,
Qui lui cria : n'ayez pas peur. } (*bis.*)

D'Annette, accourut le gardien,
C'était son chien,
Défendant moutons et maitresse,
Il prend, dans l'ardeur qui le presse,
Le beau Seigneur (*bis.*)
Pour un voleur ;
Sur lui sans respect il se jette.
Confuse d'une telle erreur,
Pour cette fois c'était Annette
Qui lui cria : n'ayez pas peur ! } (*bis.*)

Annette fit taire son chien,
Tout alla bien.
Sa douce voix calma *Fidèle*,
Mais le Seigneur s'approchant d'elle,
Pour s'appaiser (*bis.*)
Veut un baiser.

Annette fait la révérence
Et dit humblement au Seigneur :
Ah ! si c'est là votre vengeance, } (*bis.*)
Les baisers ne me font pas peur.

Le Choix Difficile.

Air :

Tendre amour, auteur de ma peine,
Deviens celui de mes plaisirs :
Fais que mon aimable Climene
Soit favorable à mes désirs.
Pour l'enflammer, prends ton flambeau ;
Rends son ardeur extrême :
Mais songe à mettre ton bandeau,
De peur d'aimer toi-même.

Le Tombeau de l'Amour.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

L'Amour à nous vaincre est preste ;
Mais la défaite d'un cœur
Lui devient souvent funeste :
Il meurt dès qu'il est vainqueur.
Ainsi quand le frélon blesse,
Il succombe à son effort ;
Et l'aiguillon qu'il nous laisse,
Est la cause de sa mort.

L'épreuve infaillible.

Air : *Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Femmes, voulez-vous éprouver,
Si vous êtes encor sensible ?
Un beau matin allez rêver
A l'ombre d'un bosquet paisible.
Si le silence et la fraîcheur,
Si l'onde qui fuit et murmure
Agitent encor votre cœur,
Ah ! rendez grâce à la nature. (*bis.*)

Si, dans le fond de la forêt,
Asile sacré du mystère,
Si votre cœur reste muet,
Femmes, ne cherchez plus à plaire.
Si pour vous le soir d'un beau jour
N'a pas de charme qui vous touche ;
Profane, que le nom d'amour
Ne sorte plus de votre bouche.

RÉPONSE.

Hommes, qui voulez éprouver
Jusqu'où va notre patience,
Vous pourriez bien aussi trouver
Le prix de votre impertinence.
Plus de pitié que de courroux,
C'est ce qu'on doit à votre injure ;
Les femmes valent mieux que vous,
Et j'en rends grâce à la nature. (*bis.*)

Le Bal.

ROMANCE

AIR : *Allons, Babet.*

VOILA qu'il part, il me quitte, il s'élance !
En souriant, il m'a dit : « A demain !»
Il court au bal. Lorsqu'à lui seul je pense,
Sa main, peut-être, engage une autre main.
Le bruit, le bal, la foule ont tant d'ivresse ;
Et puis je l'aime....On voudra l'entraîner....
J'entends l'accord !... A danser qui les presse?
Pour un regard peut-il m'abandonner ?

Ah ! je devais suivre au bal l'infidèle !
Au bal, peut-être, un succès obtenu
M'eût à ses yeux fait paraître encor belle,
Et près de moi l'orgueil l'eût retenu.
Il est heureux....En irritant l'envie,
Il croit régner....Son cœur n'est pas jaloux....
De loin l'accord accroît ma jalousie ;
C'est des tourmens le plus cruel de tous.

Pourquoi pleurer et toujours des alarmes ?....
Il faut sourire et croire à son amour,
Pour lui cacher que j'ai versé des larmes,
Et sans mourir l'entendre à son retour
Parler du bal et nommer la plus belle....
L'amour soumis est toujours délaissé....
Déjà l'accord....Il accourt auprès d'elle....
Je n'y vois plus....Le bal a commencé.

Les Mœurs de mon Village.

Air : *Ton humeur est, Catherine.*

Autrefois dans mon village,
On en usait sans façon ;
Le bon ton, le bel usage
N'étaient connus que de nom :
Aujourd'hui dans notre asyle,
Les beaux arts ont pénétré ;
Et l'on est, comme à la ville,
Élégant et manièré,

Autrefois dans mon village,
On s'aimait tout bonnement ;
Et d'un joli persiflage
On ignorait l'agrément ;
Mais dans le talent utile
De déchirer son ami,
Presque aussi bien qu'à la ville
On réussit aujourd'hui.

On avait la bonhomie
Avec peu d'être content ;
On passait toute la vie
A rire et chanter gaîment ;
Mais d'une joie inutile
On est fort bien revenu ;
Et presque autant qu'à la ville ;
Le plaisir est inconnu.

On eut longtems la sottise
D'économiser nos biens ;

Et chacun suivant sa guise
Faisait valoir ses moyens.
On n'est plus si mal habile,
On mange ce qu'on n'a pas ;
On jeûne comme à la ville,
Pour donner de grands repas.

Chacun allait le dimanche
Écouter notre curé ;
Tout vieillard à grande manche,
Tout docte était révéré.—
Maintenant sur l'évangile
On raisonne en avocat ;
Et, de même qu'à la ville,
Chacun veut régler l'état.

D'un amour de tourterelle
On languissait tristement ;
C'était assez d'être belle,
Pour captiver un amant.
A présent c'est inutile,
On calcule beaucoup mieux ;
Et l'or, tout comme à la ville,
L'emporte sur les beaux yeux.

La timide pastourelle
Ignorait le nom d'amour,
N'ôsait lever la prunelle,
Et travaillait tout le jour.
A présent elle est subtile,
S'enflamme à commandement,
Et sait, tout comme à la ville
Vous aimer pour votre argent.

L'Architecture.

Air : *De tous les capucins du monde.*

Ami lecteur, dans la nature,
Il est plus d'une architecture.
L'expérience enseigne à tous,
(Et sa leçon n'est point suspecte)
Qu'à sa mode chacun de nous
Est bon ou mauvais architecte.

Lorsque je vois à sa toilette,
Une laide et vieille coquette,
Bâtir sur son chef ruineux,
Postiche et brune chevelure,
Pour elle je suis tout honteux :
La ridicule architecture !

L'édifice d'une fortune
N'est pas chose aujourd'hui commune,
Pour les vertus, pour les talens ;
Mais la bassesse et l'imposture
Souvent en sont les fondemens :
Quelle odieuse architecture !

Air : *Nous sommes précepteurs d'Amour.*

On met l'Amour au rang des dieux ;
J'avais cru longtems cette fable.
Églé m'a fait sentir ses feux,
Ce n'est pas un dieu, c'est un diable.

Conseils.

AIR : *Des simples jeux de mon enfance.*

SANS vouloir trop chérir la vie,
Par nos soins sachons l'embellir ;
Mais n'ayons pas la fantaisie
De chérir toujours le plaisir.
Pour le trouver, il faut l'attendre ;
Qui sans cesse court après lui,
Au moment qu'il croit le surprendre,
Souvent n'embrasse que l'ennui.

Des faux biens craignons l'imposture.
La vanité fait peu d'heureux :
Aux vrais plaisirs de la nature,
Sagement bornons tous nos vœux.
S'il se peut, de l'amour volage
Fuyons le séduisant attrait :
Trop rarement il dédommage
Des sacrifices qu'on lui fait.

Cependant, si de sa puissance
Nous ne pouvons nous garantir,
Goûtons le plaisir qu'il dispense,
En attendant le repentir.
Aux douceurs que l'amitié donne,
Qui consacre le plus d'instans,
Éprouvera que son automne
Diffère peu de son printems.

Gardons-nous d'avoir la manie
De toujours prétendre à l'esprit ;

Préférons l'aimable folie ;
Ne parlons point comme on écrit.
En tout évitons la contrainte ;
Aimons ces premiers mouvemens :
Que le cœur sans art et sans feinte,
Laisse échapper ses sentimens.

Défendons à l'indifférence
De jamais glacer notre cœur :
Elle éteint toute jouissance ;
Par elle on est mort au bonheur.
Finissons ; la morale ennuie,
Et de rien ne sait garantir ;
Il faut, pour jouir de la vie,
Raisonner peu, beaucoup sentir.

Le Petit Ruisseau.

Air : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître.*

Que je me plais à ton murmure,
Doux et charmant petit ruisseau !
Couché sur la molle verdure,
Que j'aime à voir couler ton eau !

Embellir toujours la prairie,
Doux et charmant petit ruisseau !
Mais à mon vin, je t'en supplie,
Ne viens jamais mêler ton eau.

Les Souvenirs du Peuple.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtems ;
L'humble toit dans cinquante ans
Ne connaîtra pas d'autre histoire.
Lors viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille ;
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encor le révère ;
Oui, le révère,
Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

—Mes enfans, dans ce village,
Suivi de rois, il passa ;
Voilà bien longtems de ça,
Il venait d'entrer en ménage.
A pied grimpant le côteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise,
Près de lui je me troublai
Il me dit : bon jour, ma chère,
Bon jour, ma chère.
—Il vous a parlé ! grand'mère
Il vous a parlé !

L'an d'après. moi pauvre femme,
A Paris étant un jour,

Je le vis avec sa cour ;
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contens :
On admirait son cortège ;
Chacun disait : quel beau tems,
Le ciel toujours le protège !
Son sourire était bien doux
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
—Quel beau jour pour vous! grand'mère,
Quel beau jour pour vous !

Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers
Semblait seul tenir la campagne.
Un jour, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à ma porte,
J'ouvre, grands Dieux, c'était lui
Suivi d'une faible escorte.
Il s'assied où me voilà
S'écriant : Ah ! quelle guerre,
Ah ! quelle guerre !
—Il s'est assis là ! grand'mère,
Il s'est assis là !

J'ai faim, dit-il ; et bien vite,
Je sers piquette et pain bis.
Il fait sécher ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil voyant mes pleurs,
Il me dit : bonne espérance,
Je cours de tous ses malheurs
Sous Paris, venger la France.

Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
—Vous l'avez encor ! grand'mère,
Vous l'avez encor.

Hélas ! bientôt à sa perte
Le héros fut entraîné ;
Lui qu'un pape a couronné
Est mort dans une île déserte ;
Longtems aucun ne l'a cru,
On disait il va paraître.
Par mers il est accouru,
L'étranger va voir son maître.
D'erreur quand on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Oui, bien amère,
—Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira.

Sur les Maris d'à-présent.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

Si, pour avoir son Eurydice,
Orphée alla jusqu'aux enfers,
Et se rendit leur Dieu propice,
Au son de ses tendres concerts :
Pour femme au tombeau descendue,
On ne voit plus ce désespoir :
On chante après l'avoir perdue,
Mais ce n'est pas pour la ravoir.

Il faut que tout le monde vive.

AIR : *J'aime la force dans le vin.*

O mes amis ! quand le plaisir
Nous invite à rimer à table,
Dieu me préserve de choisir
Un sujet tendre, ou lamentable !
Avec vous trinquant et buvant,
Je préfère, en joyeux convive,
Ce vieux refrain d'un bon vivant :
Il faut que tout le monde vive !

J'admire, avec vous, nos guerriers,
Je me sens fier de leur courage...
Mais, chez Bellone, les lauriers
Sont toujours le prix du carnage :
Plus favorable à nos hameaux,
L'arbrisseau qui porte l'olive
Nous dit, en joignant ses rameaux ;
Il faut que tout le monde vive !

Fillette aimable et faite au tour,
Dont le cœur ne bat point encore,
Laisseras-tu mourir d'amour
L'innocent berger qui t'adore ?
Non, non, je prévois le moment
Où, plus sensible et moins craintive,
Tu diras charitablement :
Il faut que tout le monde vive !

Vous qui, dans vos couplets divers,
Lancez toujours des épigrammes,

Aux froids auteurs en prose en vers,
Aux partisans des mélo-drames,
Pourquoi ces éternels assauts ?
Faut-il qu'en masse on les proscrive ?
Oh ! laissez respirer les sots !....
Il faut que tout le monde vive !

Puissent, quelque jour, les huissiers,
Les avocats, les hommes d'affaires,
Les cabaleurs, les financiers,
Et mille autres pareils corsaires,
Mais surtout plus d'un vieux docteur,
Dont je connais l'humeur rétive,
Avec nous répéter en chœur :
Il faut que tout le monde vive !

Je vous ai parlé sans détour,
Je ne veux la mort de personne !...
Pourtant il faudra bien qu'un jour,
Notre dernière heure, enfin, sonne ;
Alors, gaillards et triomphans,
Courons peupler la sombre rive,
Et faisons place à nos enfans....
Il faut que tout le monde vive !

Air : *De tous les capucins du monde.*

Comme un chien dans un jeu de quille
On reçoit une pauvre fille,
A l'instant qu'elle vient au jour :
A quinze ans, quand elle est gentille
Elle nous reçoit à son tour,
Comme un chien dans un jeu de quille.

Les Patineurs.

AIR : *du vaudeville de* Jean Monnet.

DIEU ! tout se gèle sur place,
Nos vins, nos fruits, nos amis !
Tous les esprits sont de glace,
Tous les cœurs sont refroidis !
Maintenant
Dominant,
Le froid gagne tout le monde,
Et ce n'est plus que sur l'onde
Qu'on s'échauffe... en patinant.

Un franc patineur se moque
Que le bois soit cher ou non ;
Il a, quand l'hiver le bloque,
La rivière pour salon,
Les glaçons
Pour tisons,
Ses dix doigts pour allumettes,
Ses deux patins pour pincettes,
Pour soufflet les aquilons.

Comme on voit glisser sur l'onde,
On peut voir glisser ailleurs ;
Nous glissons tous à la ronde,
Nous sommes tous patineurs.
Ces pantins
En patins
Sont l'image de nos belles,
Et souvent ces demoiselles
Glissent même en escarpins.

On glisse sur la justice,
Sur la vertu, sur l'honneur;
Sur la contrebande on glisse;
On glisse sur mainte erreur.
Le plus fin
Prouve enfin
Qu'en ce siècle d'incartades,
De glissades en glissades
On peut faire son chemin.

En glissant avec adresse,
On ne tombe pas toujours;
Glissons, glissons au Permesse,
Glissons avec les Amours.
Les climats,
Les frimas,
Ne font rien au cœur sincère;
Ainsi, glissons, ma Glicère,
Dussions-nous faire un faux pas.

Si de même que la Seine
Et le canal Saint-Martin,
Le froid glaçait l'Hippocrène,
Apollon courrait soudain,
Flûte en mains,
Les chemins,
Chaussant le socque élastique
Et le patin gymnastique
Par-dessus ses brodequins.

C'est ça.

AIR : *Tontaine, tonton.*

Mes amis, il faut que je chante :
A-t-on du Champagne ? En voilà.
C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.
Voyons, sa mousse pétillante
Me charme et m'inspire déjà :
C'est ça, mes amis, c'est ça.

On poursuit le bonheur sans cesse ;
Mais Bacchus nous dit : Le voilà :
C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.
Rang, dignité, crédit, richesse,
Dans ma bouteille tout est là :
C'est ça, mes amis, c'est ça.

Gare ! pan ! pan ! le bouchon vole :
Vite, buvons ; le vin s'en va :
C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.
De plaisir nous tenons école ;
Argumentons sur ce fait-là :
C'est ça, mes amis, c'est ça.

Je crois qu'amour, ce petit drôle,
Sommeillait dans ce flacon-là :
C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.
Je l'ai gobé, sur ma parole ;
Dans mon cœur je le sens déjà :
C'est ça, mes amis, c'est ça.

Fripon, tu désertes Cythère !
Eh bien ! on t'y reconduira :

C'est ça, c'est ça, mes amis, c'est ça.
Je veux ce soir à ma bergère
Remettre ce polisson-là :
C'est ça, mes amis, c'est ça.

Le Pauvre Aveugle.

Air : *De la Romance de Joseph.*

O vous dont la richesse est grande !
Vous qui voyez l'éclat des cieux ;
Un peu de pain que Dieu vous rende
Si jamais vous perdez les yeux.
Le jour fuit, et dans l'aumonière
Depuis hier je n'ai plus rien !
Assistez, heureux de la terre,
Le paure aveugle et son vieux chien.

Du bonheur j'ai connu l'ivresse ;
J'ai vu la clarté des beaux jours ;
Longtemps l'amitié, la tendresse,
De ma vie ont charmé le cours :
J'ai perdu ces biens qu'on adore :
Plus d'amours, plus d'amis, plus rien !
Mais le malheur unit encore
Le pauvre aveugle et son vieux chien.

Par un bienfait, aimable enfance,
Doublez le prix de vos chansons ;
Vous êtes riche d'espérance ;
Médor et moi nous vieillissons :

Les yeux se troublent... ma voix tremble...
Encore un sou ;... demain plus rien !
Demain verra finir ensemble
Le pauvre aveugle et son vieux chien.

Je vous en souhaite.

AIR : *Ma tante Urlurette.*

LE jour de l'an va sonner ;
Comme l'on va se donner
Maint bonbon, mainte courbette,
Turlurette, (*bis.*)
Je vous en souhaite.

Vous, petits obscurantins,
Qui, chez les ignorantins,
De l'esprit faites cueillette,
Turlurette, (*bis.*)
Je vous en souhaite.

Quand le trois pour cent patit,
Vous qui perdez l'appétit,
De Villèle *pique-assiette*,
Turlurette, (*bis.*)
Je vous en souhaite.

Vous qui, singeant *Poquelin*,
Cherchez, d'un pinceau malin,
Les couleurs de sa palette,
Turlurette, (*bis.*)
Je vous en souhaite.

Maris qu'hymen rend vainqueurs,
Qui croyez forcer des cœurs
La porte neuve et secrète,
Turlurette, (*bis.*)
Je vous en souhaite.

Vous qui cherchez un lecteur,
Court et badin *Moniteur*,
Impartinente *Gazette*,
Turlurette, (*bis.*)
Je vous en souhaite.

Peuples, qui, payant l'impôt,
Voulez des poules au pot,
Si votre marmite est prête,
Turlurette, (*bis.*)
Je vous en souhaite.

Encore des Amours.

Air : *Aux champs heureux de l'antique Ausonie.*

Je me disais : Tous les dieux du bel âge
M'ont délaissé ; me voilà seul et vieux ;
Adieu l'espoir que leur troupe volage
M'avait donné de me fermer les yeux !

Je le disais, lorsqu'une enchanteresse
Vint, et, d'un mot, ravit mes sens troublés.
Ah ! c'est encor quelque beauté traîtresse !
Tous les amours ne sont pas envolés.

Oui, c'est encor quelque sujet de peine ;
Mais du repos je suis si fatigué !
Lorsqu'à trente ans je pliais sous ma chaîne,
Plus malheureux, pourtant j'étais plus gai.

Le ciel m'envoie une reine nouvelle ;
Combien d'attraits les siens m'ont rappelés !
Roses d'automne, effeuillez-vous pour elle !
Tous les Amours ne sont pas envolés.

Mes yeux encore ont des pleurs à répandre ;
Ma voix encore a des chants amoureux.
Aimons ! chantons ! la beauté vient m'apprendre
A triompher des destins rigoureux.

Tout me sourit : les fleurs brillent plus belles,
Les jours plus purs, les cieux plus étoilés.
Dans l'air, plus doux, j'entends battre des ailes ;
Tous le Amours ne sont pas envolés.

Air : *Du Prévot des Marchands.*

Je vous donne avec grand plaisir,
De trois présens un à choisir :
La belle, c'est à vous de prendre
Celui des trois qui plus vous duit ;
Les voici, sans vous faire attendre ;
Bon jour, bon soir, et bonne nuit.

C'est autre Chose.

AIR : *Londres qu'on m'a tant vanté.*

Dans le siècle où nous vivons,
Ah ! que d'utiles leçons !
On n'y parle que maximes
Philantropiques, sublimes ;
On n'y voit que magistrat,
Soldat,
Prélat,
Offrir leur vie à l'état :
Mais si de leur bourse on dispose,
C'est autre chose.

Philinte est officieux,
C'est un homme merveilleux,
Pour vous rendre des services ;
Vous faire des sacrifices,
Offrant à chacun son bien
Moyen,
Soutien,
Quand on n'a besoin de rien :
Mais sur lui si l'on se repose,
C'est autre chose.

Pamphile en société
Est charmant, plein de gaîté ;
Il sait toute la chronique
A persifler est unique ;
Ses traits sont toujours saillans,
Piquans,
Plaisans,

Pleins de sel et d'agrémens ;
Mais si c'est de lui que l'on glose,
C'est autre chose.

Aux bergères du hameau,
Le sensible pastoureau,
De son vif et pur hommage,
Présente sans fin le gage ;
Et chaque jour il leur fait
Couplet,
Bouquet,
De violette et d'œillet :
Mais quand il a cueilli la rose
C'est autre chose.

Quand pour un futur époux,
Un penchant tendre et jaloux
Fait soupirer une belle ;
C'est la Colombe fidèle,
Qui vous offre avec son cœur,
Douceur,
Candeur,
Accorte et gentille humeur :
Mais sitôt qu'hymen en dispose,
C'est autre chose.

Pour tous ses adorateurs
Bélinde n'a que rigueurs,
Au public donnant sans cesse,
De la rigide sagesse
L'exemple très peu commun.
C'est un
Œil brun,

Qui désespère un chacun :
Mais dans une chambre bien close,
C'est autre chose.

Après moi le Déluge.

Air : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Aux peines de la vie
Voulez vous résister,
A ma philosophie
Il faut vous arrêter.
Ennemi déclaré du tracas, du grabuge,
Je vis en vrai Roger Bontemps,
Et comme il vient je prends le temps,
Après moi le déluge.

Sur la machine ronde,
Amis, que voyez-vous ?
Maint censeur qui vous fronde,
Des fourbes, des jaloux.
Hélas ! effrontément, on vous trompe, on vous [gruge ;
De tout cela moi je me ris ;
C'est que pour maxime j'ai pris,
Après moi le déluge.

Quand la fièvre m'attrappe,
Au sortir d'un diner,
L'élève d'Esculape
M'ordonne le Séné

Vous vous moquez, Docteur, avec ce fébrifuge,
Bacchus m'en offre un, c'est le mien,
Si je n'en reviens pas, eh bien !
Après moi le déluge,

Je fais ma seule affaire
De chasser les ennuis ;
A l'isle de Cythère
J'aborde——quand je puis.
Des disputes des rois je ne me rends point juge ;
Pourvu quon me laisse en repos
Ranger et vuider mes tonneaux,
Après moi le déluge.

Après mon héritage,
Fruit de mes longs travaux,
Soupirent, je le gage,
Tous mes collatéraux.
Empressé de jouir, chacun d'eux se l'adjuge ;
Moi, je ne me refuse rien ;
Et si je mange tout mon bien,
Après moi le déluge.

La triste expérience
Vient nous prouver, hélas !
Qu'il faut, sans résistance,
Déloger d'ici bas.
Ainsi la mort sera notre dernier refuge—
Mais jusques là, buvons, chantons,
Et sans la craindre, répétons,
Après nous le déluge.

Portrait d'une Maîtresse Désirée.

AIR : *Je suis Lindor, &c.*

D'AIMER jamais si je fais la folie,
Et que je sois le maître de mon choix :
Connais, Amour, celle qui sous tes loix
Pourra fixer le destin de ma vie.

Je la voudrais moins belle que gentille ;
Trop de fadeur suit de près la beauté.
Simples attraits peignent la volupté ;
Joli minois de feu d'amour pétille.

Je la voudrais moins coquette que tendre,
Sans être Agnès ayant peu de désirs ;
Sans les chercher se livrant aux plaisirs,
Les augmentant en voulant s'en défendre.

Je la voudrais sans goût pour la parure,
Sans négliger le soin de ses appas ;
Quelque peu d'art qui ne s'aperçoit pas,
Ajoute encore au prix de la nature.

Je la voudrais n'ayant pas d'autre envie,
D'autre bonheur que celui de m'aimer.
Si cet objet, Amour, peut se trouver,
De te servir je ferai la folie.

Portrait d'un Amant Désiré.

Même air que le précédent.

Au traître Amour je me fîrais peut être,
Si je trouvais à ma guise un amant,
Tendre et soumis sans être languissant ;
Qui, bien aimé, craignît de le paraître.

Je le voudrais d'une taille agréable,
L'air gai, l'œil vif, plein d'esprit et de feu,
Qui de l'amour ne se fît point un jeu,
Qui de tromper n'eût point l'air détestable.

D'un important qu'il n'ait point le costume,
Qu'il soit sensé, mais non sur le retour ;
Dans les beaux jours le flambeau de l'amour
Quand il s'éteint, d'un rien on le rallume.

De la gaîté qu'il fasse sa déesse ;
Des ris, des jeux qu'il s'occupe toujours ;
Le feu d'amour brûle un instant du jour,
Mais la gaîté nous amuse sans cesse.

Je veux le voir même au sein de l'ivresse,
Me reprocher que j'ai trop combattu,
Et si pour lui je manque à la vertu,
Qu'il m'en console à force de tendresse.

La Prévoyante.

Vous me grondez d'un ton sévère
D'avoir, malgré votre leçon,
L'autre jour, dans notre maison,
Reçu, même écouté Valère ;
Il reviendra ce soir, je crois ;
  Ce soir, je crois,
Maman, grondez moi pour deux fois.

Le nom d'amour, qui m'effarouche,
Il me le fait si bien goûter,
Qu'on jurerait, à l'écouter,
Qu'il est innocent dans sa bouche.
  Il reviendra, &c.

Il me conjure avec instance
De lui laisser prendre un baiser ;
Me taire, c'est le refuser :
Mais il n'entend pas mon silence :
  Il reviendra, &c.

Je devrais fuir ce téméraire,
Pour agir selon vos désirs ;
Mais quand on ne sent que plaisirs,
Comment bien marquer sa colère ?
  Il reviendra, &c.

En vain, contre un amant si tendre,
De vos leçons je veux m'aider ;
Il a l'art de persuader,
Mieux que vous ne savez défendre,
  Il reviendra, &c.

Le pouvoir de l'Amour.

AIR : *La jeune Iris, &c.*

QUAND tu m'aimais, inconstante Sophie
J'étais heureux, je chérissais le jour;
Tu m'as quitté... l'espérance est enfuie,
Et mon bonheur n'était que mon amour,

Quand tu m'aimais, le dieu de l'harmonie
Pour te chanter, m'inspirait chaque jour
Tu m'as quitté... j'ai perdu mon génie,
Et mon talent n'était que mon amour.

Quand tu m'aimais—aux larmes accessible
Du malheureux je cherchais le séjour.
Tu m'as quitté—mon cœur est moins sensible,
Et ma vertu n'était que mon amour.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

IL faut bien à la jeunesse
Passer quelque amusement;
Une amoureuse faiblesse
N'est pas un crime si grand :
Quand le dieu d'amour nous blesse,
Pour excuse on a souvent
L'exemple de la sagesse,
Qui, sans bruit, en fait autant.

Cela me gène.

Air :

En tout objet, pour réussir,
Je sais fort bien comme on intrigue ;
Et j'en puis avoir le plaisir
Si j'en veux avoir la fatigue.
Je sais comme on se fait un nom
En courtisant quelque Mécène ;
Mais flagorner... Ah ! ma foi, non,
Cela me gène.

Je puis avoir des ennemis ;
Mais à leurs traits je m'abandonne,
Me venger me fût-il permis :
Par paresse je leur pardonne.
Peut-être connais-je aussi, moi,
Quelques gens dignes de ma haine ;
Mais les haïr... Oh ! non ma foi ;
Cela me gène.

Quand il faut, que pour mon pays,
Pour un enfant, pour une femme,
Pour de bons et de vrais amis,
Du fourreau je tire la lame.
Mais aller à la garnison
Trainer... une... ennuyeuse chaîne...
A droite ! à gauche !... Oh ! ma foi, non,
Cela me gène.

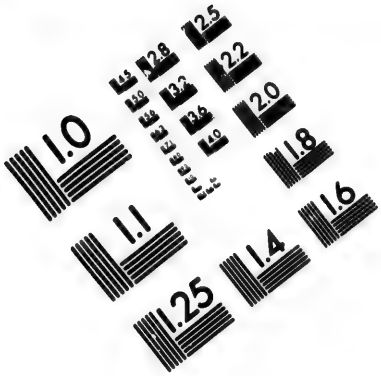
Peut-être, en me mettant en frais
De soupirs, de soins, de tendresses,

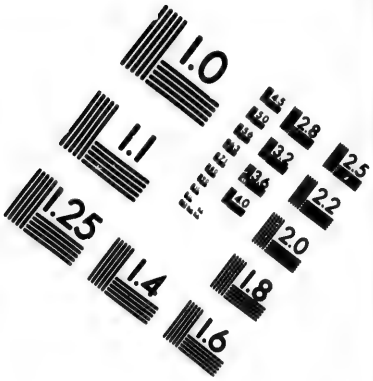
Comme tant d'autres j'obtiendrais
Les bontés de quelques maîtresses.
Plaisirs d'amour valent, je crois,
Le passe-temps de Diogène ;
Mais soupirer... Oh ! non, ma foi,
Cela me gène.

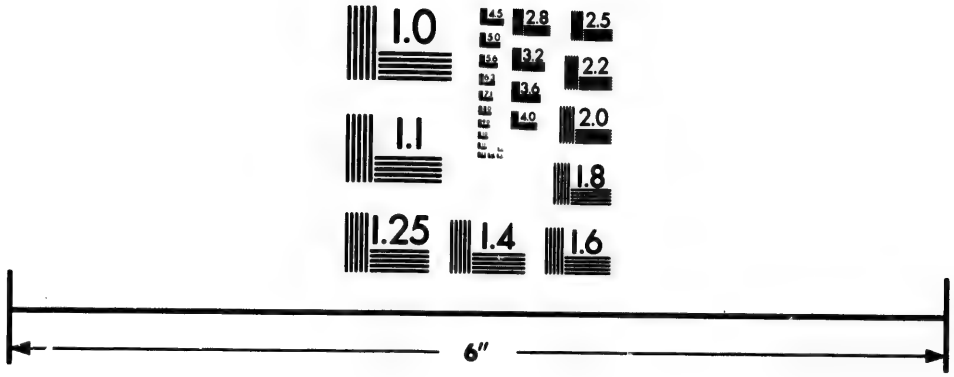
Tous les arts veulent du travail,
Et ma paresse s'en désole ;
Sans ce funeste épouvantail
Thalie eût été mon idole.
Je puis rimer une chanson,
Gaiment esquisser quelque scène ;
Mais travailler... Oh ! ma foi, non,
Cela me gène.

« Peut-être gourmand, ou buveur,
« Vous apprendrez ce qu'il en coûte»
Me dit sans cesse le docteur.
Eh bien, docteur, j'aurai la goutte.
Le vin tout pur, je le conçoi,
M'échauffe plus que l'eau de Seine ;
Mais le tremper... Oh ! non, ma foi,
Cela me gène.

Au calcul je ne connais rien,
Quoiqu'on me l'ait appris en classe ;
Quand j'ai de l'argent tout va bien,
Quand je n'en ai pas je m'en passe.
Si le vin manque à la maison,
Eh bien ! je bois à l'Hyppocrène ;
Mais calculer... Oh ! ma foi, non,
Cela me gène.







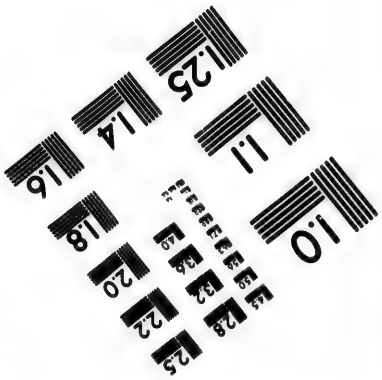


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

6"

Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

J'ai le malheur d'être assez franc ;
Et quand j'écoute une lecture,
Tant pis si l'auteur ignorant
A ma critique offre pâture.
Je saurais fort bien aussi, moi
Me récrier : au phénomène,
Mais me contraindre... Oh ! non, ma foi,
Cela me gène.

Je n'ai jamais trop bien compris
Pour quel goût fantasque et bizarre,
L'amour attache tant de prix
A certaine fleur assez rare.
Quand l'épine arme le bouton,
A d'autres j'en laisse l'étrenne ;
Mais m'y piquer... Oh ! ma foi, non,
Cela me gène.

Sans observer à la rigueur
La civilité puérile,
J'ai la politesse du cœur ;
Quand je le peux je suis utile ;
Du bon ton je sais chaque loi,
Chaque formule sotte et vaine ;
Mais m'y soumettre... Oh ! non, ma foi,
Cela me gène.

La Vie de l'Homme.

« D'où viens-tu ?»—« Du berceau.»
« Et tu vas ?....»—« Au tombeau.»

Tableau du Jour de l'An.

Air : *V'là c'que c'est qu'd'aller au bois.*

Depuis que pour nous le jour luit,
Un an succède à l'an qui fuit ;
Traçons d'une époque aussi belle,
Aussi solennelle,
L'image fidèle,
Et qu'on s'écrie en la voyant :
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Le soleil à peine a brillé,
Que tout le monde est réveillé :
A chaque étage on carillonne,
On reçoit, on donne,
On sort, on résonne ;
Chacun va, vient, monte et descend...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Au lever de ce jour chéri,
Lalotte qui n'a pas dormi,
Accourt recevoir la première
Six francs de son père,
Un de sa mère,
Un psautier de sa grand'maman...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Nous allons voir certains amis
Quand nous savons qu'ils sont sortis ;
Chez le concierge on se présente,
—Madame est absente—

Nouvelle accablante !
On s'inscrit, on s'en va content...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Parens brouillés, gens refroidis
Semblent redevenir amis :
Pour quelques livres mesurées
D'amandes sucrées
Quelquefois pâtrées,
En plâtre un raccommodement...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Voyez vous cet homme de bien,
Marchandant tout, n'achetant rien !
Il tourne, il retourne, il approche,
Flaire chaque poche,
Accroche ou décroche,
Puis va plus loin en faire autant...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an,

Chaque neveu vient visiter
L'oncle dont il doit hériter ;
Tous voudraient qu'il vécut sans cesse,
Mais sur sa richesse
Réglant leur tendresse,
Ils l'étouffent en l'embrassant...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Le tendre amant, fort peu jaloux
De se rimer un bijoux,
Dès Noël néglige sa belle,
Lui cherche querelle
Pour s'éloigner d'elle ;
En février il la reprend...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Bref, après force complimens,
Force souhaits, force présens,
Chacun regagne sa demeure,
Puis au bout d'une heure
Fort souvent on pleure.
Ses vœux, ses pas et son argent...
V'là c'que c'est que l'jour de l'an.

Mettons l'Ordre en nos Affaires.

Air : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Un beau désordre plait, dit-on ;
Je voudrais en savoir les causes ;
En dépit de ce vieux dicton,
Moi, j'aime l'ordre en toutes choses.
J'avais jadis autour de moi
Procureurs, avocats, notaires :
J'ai dit bon soir aux gens de loi...
Je mets de l'ordre en mes affaires.

Jeune, je donnais dans le grand,
Et surtout en fait de maîtresses ;
J'avais des femmes de haut rang,
Baronnes, marquises, comtesses.
Ah ! quel changement s'opéra !
J'ai modistes et couturières,
Des danseuses de l'Opera...
Je mets de l'ordre en mes affaires.

Las de n'avoir aucun emploi,
Dorsan, écrivain à deux faces,

En chantant la ligue et le roi,
A su gagner deux ou trois places.
Il se rit des pauvres humains,
Il touche doubles honoraires,
Et dit, prenant de toutes mains ;
Je mets de l'ordre en mes affaires.

Quand nous venons à décéder
Quels désordres cela fait naître !
Combien de points à décider !
C'est à ne pas s'y reconnaître.
Les héritiers plaident souvent.
Par bonheur pour mes légataires,
Je mange tout de mon vivant...
Je mets de l'ordre en mes affaires.

Que ces vins sont délicieux !
Pourtant il faut ranger la table ;
Parmi tous ces flacons nombreux
C'est un désordre épouvantable.
Amis, au lieu de mettre à part
Les vins fins, les vins ordinaires,
Il faut les boire sans retard...
Mettons de l'ordre en nos affaires.

La Gradation.

Air : *Du Barbier de Séville.*

D'Aimer, un jour je pris la fantaisie,
Et ce désir fit mon amusement :
L'amusement devint un sentiment ;
Ce sentiment le bonheur de ma vie.

Conseils aux Belles.

AIR : *O Fontenai, &c.*

JEUNES beautés qu'à l'amour tout dispose,
D'un seul amant écoutez les soupirs ;
Le plus beau jour voit se faner la rose,
Lorsque son sein accueille les zéphirs.

D'un art trompeur, jaloux de la nature,
N'empruntez point les dangereux secrets ;
La rose plaît sans aucune parure,
Et l'art ne peut augmenter ses attraits.

C'est par le cœur et non par la figure
Qu'on peut du cœur fixer les sentimens ;
Du Temps cruel seul il brave l'injure,
Seul il jouit d'un éternel printems.

Toujours Elle.

AIR : *Au sein d'une fleur, tour-à-tour,*

SI le Dieu des arts m'eût prêté
L'ingénieux pinceau d'Apelle,
Plein d'amour pour la vérité,
Aux lois du goût toujours fidèle,
Un être, un seul être eût été
Et mon modèle et ma copie :
Pour peindre esprit, grâce, beauté,
Je n'aurais peint que Virginie !

Au Pinde, si j'avais saisi
Le luth gracieux et sonore
Que sous ses doigts légers Parni
Fit résonner pour Léonore,
A son regard inspirateur
Dérobant le feu du génie,
Mes vers, échappés de mon cœur,
N'auraient changé que Virginie !

D'Euterpe obtenant les faveurs,
Si j'avais su, dans mon délire,
Trouver ces accords enchanteurs
Que chez Boyeldieu l'on admire,
On m'eût vu, de nouveaux accens
Jaloux d'enrichir l'harmonie,
Ne moduler, dans tous mes chants,
Que le doux nom de Virginie !

J'ai de l'Argent.

Air : *Du Premier Pas*, ou *Plus de Bourbons.*

J'ai de l'argent...
Que ces mots ont d'empire !
Heureux qui dit à l'honnête indigent :
« De ta misère, ami, je te retire,
« Et dès ce jour doit cesser ton martyre :
« J'ai de l'argent. » (bis.)

J'ai de l'argent...
On me fait bonne mine,
A me servir on est fort diligent,

Et célébrant mon illustre origine,
Chacun se dit mon cousin, ma cousine...
J'ai de l'argent.

J'ai de l'argent.
Fillette jeune et belle
A pour moi seul un regard obligeant ;
Si je la presse elle n'est pas cruelle ;
Je ne saurais trouver une rebelle...
J'ai de l'argent.

J'ai de l'argent...
A plaider je m'expose ;
Je vais trouver et juge et président ;
Aux droits acquis, je sais ce que j'oppose,
Je suis tranquille... et je gagne ma cause...
J'ai de l'argent !

J'ai de l'argent...
Ma table est bien garnie,
Et j'ai toujours de l'esprit, du talent ;
En prose, en vers, on vante mon génie ;
Ma place, enfin, est à l'Académie...
J'ai de l'argent !

J'ai de l'argent...
J'excite un peu l'envie ;
Autour de moi tourne maint intrigant,
En me flattant il dénique ma vie,
Même au besoin, parfois me calomnie...
J'ai de l'argent !

J'ai de l'argent...
De la mort tributaire,

J'aurai du mois un corbillard brillant.
A mon convoi l'on verra, je l'espère,
Suisse, bedeau, chantre, curé, vicaire...
J'ai de l'argent !

Joséphine.

Air : *Vous, qui loin d'une amante.*

Verdoyante colline,
Silence des forêts,
Loin de ma Joséphine
Vous n'avez plus d'attraits.
Oiseaux de nos bocages,
Qui charmez le vallon,
Finissez vos ramages,
Pour entendre son nom.

Charmante Joséphine,
Objet de mon amour,
Ton image divine
Me poursuit nuit et jour.
La nuit, quand je sommeille,
Ta main presse mon cœur,
Et, si je me réveille,
Je vois fuir le bonheur.

La peine de l'absence
Me tourmente toujours ;
Une triste existence
Succède à mes beaux jours :

Mon âme languissante
N'entrevoit plus d'espoir,
Que celui, mon amante,
Celui de te revoir.

Amans légers de Flore,
O ! vous, tendres zéphyrs,
C'est elle que j'adore,
Portez lui mes soupirs.
A pleurer mon amie
J'occupe mes loisirs,
Et la mélancolie
Calme mes déplaisirs.

Si les destins m'entraînent
Hélas ! trop loin de toi,
Tes charmes qui m'enchaînent
Te rapprochent de moi....
Oui, oui, ma douce amie,
Je te donne ma foi,
De t'aimer pour la vie,
De n'adorer que toi.

Toujours, toujours fidèle
A mon tendre tourment,
Jamais une autre qu'elle
Ne m'aura pour amant ;
Si elle m'abandonne,
Pleurant mon triste sort,
Dans les champs de Bellone
J'irai chercher la mort.

La Comète de 1832.

Gare ! Gare la Comète !
Pauvres humains, sauvez-vous !
Elle fait rafle complète
Des sages comme des fous.

Voyez au loin dans l'espace
Comme elle marche à grands pas !
Au fléau qui nous menace,
Non, nous n'échapperons pas.
Déjà sa queue embrasée
Se manifeste aux savans ;
Bientôt, comme une fusée,
Sa masse sur nous lancée,
Va détruire les vivans.
Gare, etc.

Aujourd'hui si Dieu nous juge
Selon nos péchés, hélas !
Franchement, un bon déluge
Ne nous conviendrait-il pas ?
Cependant je me confie
En notre maître divin ;
Noé conserva la vie ;
Pour qu'il oubliât la pluie,
Dieu lui fit boire du vin.
Gare ! etc.

Fiers potentats de la terre,
Enclouez tous vos canons !
Ne rêvez plus à la guerre !
Retournez à vos moutons !

D'une puissance ennemie
Mahmoud craint peu l'appareil ;
Il sait, par l'astronomie,
Que dans quatre ans la Russie
Se foudra dans le soleil.
Gare, etc.

Législateurs de la France,
Employez bien vos instans !
Nous n'avons plus l'espérance
De vous conserver sept ans.
En regrets je me consume ;
Mais je n'y puis rien ma foi ;
Déjà notre globe fume ;
La Comète qui l'allume,
Seule va faire la loi.
Gare ! etc.

D'un destin aussi funeste
Puisque je suis averti,
Je veux jouer de mon reste ;
Gaîment je prends mon parti ;
Amis, cessons d'être esclaves
D'un monde qui va finir !
Il nous faut mourir en braves ;
Bons lurons, vidons nos caves,
En attendant l'avenir !

Gare, gare la Comète !
Pauvres humains, sauvez-vous !
Elle fait rafle complète
Des sages comme des fous.

L'Attente.

L'ombre s'évapore,
Le jour vient d'éclore,
Et mon cœur encore
Soupire d'amour.
Reviens, je t'appelle,
Mon aimable belle,
Ton amant fidèle
Attend ton retour.

O ! nymphe adorée,
Comme Cythérée,
Je l'attends parée
De grâce et d'amour.
Reviens, &c.

Déjà sous l'ombrage,
L'oiseau du bocage,
Par son doux ramage,
Chantait ses amours.
Reviens, &c.

Simple et virginale,
La fleur matinale,
En s'ouvrant s'exhale
En parfums d'amour.
Reviens, &c.

Ton regard m'invite,
Ton souris m'excite,
Et mon cœur palpite
D'espoir et d'amour :
Reviens, &c.

Emploi de la Vie Humaine,

OU LE QUART-D'HEURE DE BON TEMPS.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

L'HOMME dont la vie entière
Est de quatre-vingt-seize ans,
Dort le tiers de sa carrière ;
C'est juste trente-deux ans. 32
Ajoutons pour maladie,
Procès, voyage, accidens,
Au moins un quart de la vie ;
C'est encor deux fois douze ans. 24

Par jour deux heures d'études,
Ou de travaux, font huit ans ; 8
Noir chagrins, inquiétudes,
Pour le double, font seize ans ; 16
Pour affaire qu'on projette,
Demi-heure encor, deux ans ; 2
Cinq quarts-d'heure de toilette,
Barbe, *et cœtera*, cinq ans. 5

Par jour, pour manger et boire,
Deux heures font bien huit ans. 8
Cela porte le mémoire,
Juste à quatre-vingt-quinze ans : 95
Reste encor un an, pour faire
Ce qu'oiseaux font au printemps.
Par jour, l'homme a donc sur te re,
Un quart d'heure de bon temps?

C'est toujours Toi.

Air : *Vous qui de l'amoureuse ivresse.*

Ce que je désire et que j'aime,
C'est toujours toi ;
Pour mon âme le bien suprême,
C'est encor toi :
Si j'ai des beaux jours dans ma vie
C'est près de toi ;
Et mes larmes qui les essuie
C'est toujours toi. (*bis.*)

Si je prends ce son de constance,
Ça vient de toi ;
Si je place ma confiance,
Ce n'est qu'en toi :
Aux doux plaisirs, si je me livre,
C'est près de toi ;
Et si je veux longtems vivre,
Ah ! c'est pour toi.

Quel autre pourrait me plaire
Autant que toi ;
L'air à ma vie est nécessaire
Bien moins que toi :
Je sens trop que mon existence
Ne tient qu'à toi,
Avec toi tout est jouissance,
Et rien sans toi.

Vive la Bouteille.

AIR : *La bonne aventure. ô gai !*

Doux enfant de Roussillon,
  Rien ne me réveille
Comme le bruit d'un bouchon
  Qui part sous la treille ;
Sans Bacchus point de gaîté,
Point d'amour ni de santé :
  Vive la bouteille,
    O gai !
  Vive la bouteille !

En France, grace au raisin,
  On chante à merveille ;
Sangrado blâme le vin ;
  Mais le bout d'oreille
Perce à tous ses propos, car,
A table, il dit à l'écart :
    Vive la bouteille, etc.

Si j'en crois de doctes fous,
  La raison conseille
De sabler à petits coups
  La liqueur vermeille ;
Pourtant une fois par mois,
  Oublions leurs dures lois :
    Vive la bouteille, etc.

Je fais peu de cas d'un vin
  Pressé de la veille ;
Dans ma coupe on verse en vain
  Du jus de groseille ;

Parlez-moi, gourmets joyeux,
D'un *Rivesatte* bien vieux !
Vive la bouteille, etc.

Sur l'onde bravant le vent,
Qu'un autre appareille ;
Moi, je ris en bon vivant,
D'une ardeur pareille ;
C'est dans des flots de nectar
Qu'aimait à nager Panard...
Vive la bouteille, etc.

Mes amis, chez Cupidon
Où le Plaisir veille,
Muni d'un large flacon,
Que ne fait merveille ?
A Cythère, un buveur d'eau...
Mais chut !... tirons le rideau...
Vive la bouteille,
O gai !
Vive la bouteille !

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Vous n'exigez, pour vous plaire
D'un berger qu'un seul couplet,
Mais pourrait-il vous déplaire,
Si pour vous il redoublait ?
Ah ! si j'étais à sa place
J'en ferais, sans les compter,
Et vous demanderiez grâce,
Pour m'empêcher de chanter.

La Nature.

Air : *Ah! que de chagrins dans la vie.*

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs. (*bis*)
Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
Mais des raisins le nectar est foulé.
Coulez, bons vins, femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Chaque pays eut son déluge.
Hélas ! peut-être jour et nuit,
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit.
Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,
Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles !
L'Etna s'agite, et, furieux,
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux.
Mais pour renaître enfin sa rage expire :
Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Dieu ! que de souffrances nouvelles !
L'affreux vautour de l'Orient

La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme qui tombe en fuyant.
Le ciel, s'apaise, et la pitié respire :
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Ah ! loin d'accuser la nature,
Du printems chantons le retour ;
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour.
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Air : *Nous sommes précepteurs d'Amour.*

Quand je t'ai dit que mon amour
Pour toi, Lisis, était extrême,
Je t'abusais : de jour en jour
Plus je te vois, et plus je t'aime.

Le Soir de la Vie.

Air : *De prendre femme, un jour, dit-on.*

Adieu, temps passé, doux printemps,
Où d'amour j'étais idolâtre !
Adieu, pour toujours, doux instans
Qui, jadis, m'ont vu si folâtre :
La raison a glacé mes sens,
Je parle de philosophie ;
Plus je réfléchis, plus je sens
Que j'arrive au soir de la vie.

Combien peu vivent soixante ans !
J'en ai compté plus de quarante :
Que m'importe un reste de temps
Que déjà le chagrin tourmente ?
De vivre encor quelques momens,
Je ne me sens pas grande envie ;
Je n'espère plus d'agrémens,
J'approche du soir de la vie.

Mais, toutefois, soyons prudens,
Ne hâtons pas l'heure dernière ;
Assez tôt, docteurs, accidens,
Termineront notre carrière :
Puisqu'il faut que la loi du sort,
Par tous les êtres soit suivie,
N'allons pas brusquement au port,
Passons par le soir de la vie.

L'espoir d'un heureux avenir
N'est pas sans doute un doux mensonge ;

Mais du présent sachons jouir,
Bientôt il ne sera qu'un songe.
Sur le théâtre des humains,
Le mal reste, le bien s'envole !
Il faut obéir aux destins,
Et jusqu'au bout jouer son rôle.

Le vieux Coq du Village.

AIR : *Du Vieux Sergent.*

Mes chers enfans ! assis sous cet ombrage,
Vous venez rire aux contes que je fais :
Dix-huit printems font à peu près votre âge ;
Du tems jaloux vous narguez les effets ;
Vieux et cassé, ma voix fredonne encore ;
Mais les beaux jours pour moi sont achevés.
Au rendez-vous je n'attends plus l'aurore.
Ah ! si j'avais l'âge que vous avez !...

Ainsi que vous, dans mon tems, sur l'herbette
Je gambadais au son du chalumeau ;
On m'enviait la gentille Babette ;
On me nommait le coq de ce hameau ;
Mais le Printems comme l'Amour est preste,
Et les hivers sont si tôt arrivés !...
Le souvenir est tout ce qui me reste...
Ah ! si j'avais l'âge que vous avez !...

Mes chers enfans, vous que j'ai tous vus naître,
Quand mon front chauve est par vous couronné,

Votre amitié me fait encor connaître
Que du bonheur je suis environné...
Au cabaret, que toujours je révère,
Mon bras tremblant trinque quand vous buvez ;
Mais ma raison s'enfuit au second verre :
Ah ! si j'avais l'âge que vous avez !...

J'ai vu du Nord les hideuses cohortes
Fouler nos champs, se disant nos vainqueurs.
Tous nos aînés sont morts devant nos portes
En défendant leurs mères ou leurs sœurs ;
De les venger l'heure peut-être avance,
Ces lauriers-là vous étaient réservés ;
Au coin du feu je les pleure en silence...
Ah ! si j'avais l'âge que vous avez !

Eloge des Chapons.

Air : *Ah ! le bel oiseau, maman !*

Pour ma part, moi, j'en réponds,
Oui, poulettes,
Oui, coquettes ;
Pour ma part, moi, j'en réponds,
Bienheureux sont les Chapons !

Exempts du tendre embarras
Qui maigrit l'espèce humaine,
Comme ils sont dodus et gras
Ces bons citoyens du Maine !
Pour ma part, &c.

Qui d'eux, troublé nuit et jour,
Fut jaloux jusqu'à la rage?
Leur faut-il contre l'amour
Recourir au mariage?
Pour ma part, &c.

Plusieurs, pour la forme, ont pris
Une compagne gentille;
J'en sais qui sont bons maris,
Qui même ont de la famille.
Pour ma part, &c.

Modérés dans leurs désirs,
Jamais ces gens, que j'estime,
N'ont pour fruit de leurs plaisirs
Les remords ou le régime.
Pour ma part, &c.

Or, messieurs, examinons
Notre sort auprès des belles:
Que de mal nous nous donnons
Pour tromper des infideles!
Pour ma part, &c.

C'est mener un train d'enfer,
Quelque agrément qu'on y trouve;
D'ailleurs on n'est pas de fer,
Et Dieu sait comme on le prouve.
Pour ma part, &c.

En dépit d'un faux honneur,
Prenons donc un parti sage;
Fesons tous notre bonheur:
Allons, messieurs, du courage!
Pour ma part, &c.

Assez de monde concourt
A propager notre espèce ;
Coupons, morbleu ! coupons court
Aux erreurs de la jeunesse.
Pour ma part, &c.

Ma Vocation.

Air : *De mon berger volage.*

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant ;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand ;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit ;
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit ! (*bis.*)

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant ;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant ;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.

La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

L'Amour, dans ma détresse,
Daigna me consoler ;
Mais avec la jeunesse
Je le vois s'envoler.
Près de beauté touchante
Mon cœur en vain pâtit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit !

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit.

L'avantage du Secret.

Air : *De tous les capucins du monde.*

Beau sexe, où tant de grâce abonde,
Vous charmez la moitié du monde :
Aimez, mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère.
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,
C'est la manière de le faire.

Les Femmes.

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

SEXE aimable ! toi seul m'enflammes :
Aussi mon regard amoureux
D'un cercle ne voit que les femmes ;
Les femmes sont tout à mes yeux.
Auprès d'elles quand je séjourne,
La tête, de ravissement,
Me tourne, tourne, tourne, tourne,
Et je leur tourne un compliment.

Voyez un cercle que décore
Des femmes l'aspect gracieux,
Et votre cœur peut-être encore
Sera plus charmé que vos yeux.
A deux beautés, qui nous enchantent,
Déjà le forté s'est offert...
Chut !.... elles chantent, chantent, chantent,
Des anges c'est le doux concert.

Voyez ces toques élégantes,
Diadème de la beauté,
Qu'ombragent ces plumes flottantes,
Emblème de légèreté !...
En soie, en tulle, en fine toile,
Voyez ce tissu délicat ;
D'un sein qu'il voile, voile, voile,
Il emprunte tout son éclat.

Pour le jeu voilà qu'on s'apprête.
Laure, à qui tout bas j'ai parlé,
Dans la main me glisse en cachette

Un petit papier bien roulé :
Tandis qu'entourés de la foule,
A l'*écarté*, sages et fous,
Votre argent roule, roule, roule,
Moi, je déroule un billet doux.

Quel lieu n'embellissent les femmes !
Notre Despréaux, cependant,
Contre elles de ses épigrammes
A lancé plus d'un trait mordant ;
En vain il voulut en médire,
Le sexe qu'il apostropha
Le laissa dire, dire, dire,
Et du critique triompha.

O Tems ! dont les ailes hardies
Ne peuvent jamais s'arrêter,
Vois donc comme elles sont jolies
Ces femmes que j'ose chanter !
Pour elles je demande grâce.
Vole un peu moins rapidement!
Doucement, passe ! passe ! passe !
Ménage ce sexe charmant !

Epitaphe.

Ici-gît mon amour : d'une tendre caresse
Auprès d'Hortense il naquit un matin ;
Mais, hélas ! quel fut son destin !
Au bout d'un mois, près d'elle, il mourut de vieillesse.

Le Troubadour Français

AU TOMBEAU DE PONIATOWSKI.

L'amour, l'espoir de sa patrie,
Nouveau Bayard sans reproche et sans peur,
Poniatowski dans les champs de l'honneur,
Expira digne de sa vie.
Braves guerriers, témoins de ses hauts faits,
Noble appui de ses espérances,
Attachez un crèpe à vos lances.
Soldats, pleurez le héros polonais ! ! ! (*bis.*)

Vous Bardes ! qu'inspirait la gloire
Qui dans les camps, retraçant sa valeur,
Par vos récits enflammiez le cœur
Des jeunes fils de la victoire !
De notre amour, de nos vœux désormais
Ne soyez plus les interprètes,
Que vos harpes restent muètes.
Bardes, pleurez le héros polonais.

Femmes, arbitres de la vie,
Dont le sourire encourage les arts,
Vous qui payez d'un seul de vos regards,
Le sang versé pour la patrie.
Sexe enchanteur, en mêlant vos regrets
A notre douleur éternelle ;
Au tombeau d'un enfant fidèle,
Belles, pleurez le héros polonais. ! ! !

Vous, ses amis, ses frères d'armes,
Braves Français, troubadours et guerriers,

Sur son tombeau qu'ombragent des lauriers,
Venez tous répandre des larmes.
Quand vous goûtez les douceurs de la paix
En gravant dans votre mémoire
Qu'il expira pour votre gloire,
Français, pleurez le héros polonais ! ! !

Le départ du Guerrier.

L'ordre est donné, demain avant l'aurore
Il faut partir, rien ne peut m'arrêter ;
Dans les combats, demain je dois encore
Chercher la mort, la voir et l'affronter !
Ne pleurez pas, cher objet que j'adore !...
Pour t'obtenir il faut te mériter.
Pour t'obtenir (*bis.*) il faut te mériter.

Ton souvenir va me rendre invincible,
Aux ennemis je marche le premier ;
En t'invoquant je deviendrai terrible,
Vaincre ou mourir, c'est le cri du guerrier.
Ah ! ne crains rien tout me sera possible
Puisque ta main est le prix du laurier,
Puisque ta main (*bis*) est le prix du laurier.

Mais si demain ma vaillance est trahie,
Si ton amant ne doit plus revenir ;
A mon destin on peut porter envie,
Je serai mort digne de t'obtenir !
Rendant mon sang utile à ma patrie,
Et t'adorant à mon dernier soupir,
Et t'adorant (*bis*) à mon dernier soupir.

La Robe Rose.

AIR : *Au sein d'une fleur tour à tour.*

TOUJOURS de la reine des fleurs,
Pour composer votre parure,
Empruntez les vives couleurs,
O vous, roses de la nature.
Si notre œil sur d'autres autours
Avec volupté se repose,
Il aime à suivre vos contours
Sous les plis d'une robe rose.

Voyez cet essaim de beautés
Qui, sous ces dômes de verdure,
Captivent nos yeux enchantés
Par leur séduisante parure.
Entre mille fleurs, inconstans,
Nos regards caressent la rose.
Rien ne nous sourit à vingt ans
Comme une femme en robe rose.

Lorsque mon front, chargé d'ennuis,
De mon cœur dévoile la peine,
Dans un songe quand de mes nuits
L'illusion est souveraine,
En bonheur d'où vient que soudain
Mon chagrin se métamorphose ?
De ma belle, dans le lointain,
Je vois flotter la robe rose.

A mon Amie.

Air : *Fleuve du Tage.*

Charmante amie
Je t'en fais le serment,
Toute ma vie
Je serai ton amant.
Sur mon cœur qui t'adore,
Reviens, reviens encore ;
Hélas ! sans toi,
Plus de bonheur pour moi.

En ton absence
Je ne fais que languir ;
Dans la souffrance
Chaque jour c'est mourir.
Sur mon cœur, &c.

Beauté chéri,
Rappelle-toi ces jours,
Où notre vie
Était toute aux amours.
Sur mon cœur, &c.

Saison de Flore
Est déjà de retour,
Et dès l'aurore
Je te demande au jour.
Sur mon cœur, &c.

Loin de ma belle
Est-il d'heureux momens,

Non, non, sans elle
Il n'est point de printems.
Sur mon cœur, &c.

Amant fidèle,
Ah! si tu la voyais;
Saison nouvelle
Aurait tous ses attraits.
Sur mon cœur, &c.

Le Haut et le Bas-Canada.

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

Enfin je connais l'Amérique;
Et j'ai vu les deux Canadas:
Je dis, sans craindre qu'on replique,
Qu'au Haut je préfère le Bas.
D'un côté la noire tristesse
Offre l'image du trépas;
De l'autre la pure allégresse
Fait du Haut distinguer le Bas. (*bis.*)

Le matelot dans la tempête,
Perché sur la cîme des mâts,
Dit qu'il perdra bientôt la tête,
S'il ne descend du Haut en Bas.
Vois ce palais mis en poussière
Par le tonnerre et ses éclats;
Et chante, en gagnant la chaumière,
Qu'on est moins sûr en Haut qu'en Bas.

Fuis le sommet d'une montagne,
Séjour horrible des frimats ;
Choisis la fertile campagne,
Et laisse le Haut pour le Bas.
Vois l'oiseau qui d'un vol rapide,
Cherche en chantant les doux climats ;
Pour éviter le sol aride,
Vois le voler du Haut en Bas.

Vois l'orme, que dans sa furie,
Le vent agite avec fracas ;
Son ombrage et l'herbe fleurie
Fait au Haut préférer le Bas.
Ses rameaux sentent la secousse
Qu'à ses pieds je ne ressens pas ;
Étendu sur un lit de mousse,
Je plains le Haut, j'aime le Bas.

Si d'une étiquette à la mode
La loi règne dans un repas,
De la table, d'un air commode,
Laissez le Haut, cherchez le Bas.
Là fretillant sur votre chaise,
Livrez vous aux plus doux débats,
Buvez et chantez à votre aise
Que le Haut vaut moins que le Bas.

Le Vin d'Espagne.

AIR : *L'Amitié vive et pure.*

COMME amans qui s'engagent
Sous les drapeaux de Vénus,
De même se partagent
Les sectateurs de Bacchus :
Rhin, falerne ou malvoisie,
Rouge ou blanc, doux ou fameux,
Le nectar et l'ambroisie,
C'est le vin qui plait le mieux.....(*bis.*)

Avec le mot *Espagne*,
Tout au moins six ou sept fois,
Comment rimer en *agne*?
Essayons-le toutefois :
Que l'essai manque ou prospère,
Mon plaisir sera complet,
Pourvu qu'on me verse un verre,
Au bout de chaque couplet.

Le Tokai d'Allemagne
Est fait pour les demi-dieux :
Moi, c'est le vin d'Espagne
Qui me rend vif et joyeux.
Sur ce goût si quelqu'un glose,
Il ne m'en prend nul souci,
Et je ne dis autre chose,
Sinon, « je suis fait ainsi.»

Et Bourgogne et Champagne
Pour moi sont vins trop couteux ;

Je bois du vin d'Espagne,
Et ma bourse en est bien mieux.
Pour très-peu je me contente,
Et sans être moins joyeux,
Toujours ma tête est exempte
De vertiges vaporeux.

Aimant le vin d'Espagne,
Je me trouve, quand j'en boi,
En pays de cocagne;
Nul n'est plus gaillard que moi:
Et du Port et du Madère
Je ne crains pas les travaux;
Ma tête en est plus légère,
Mon corps en est plus dispos.

En ville, à la campagne,
Mon sort est toujours heureux;
Buvant du vin d'Espagne.
J'en puis avoir quand je veux:
Tandis qu'un gourmet enrage,
S'il n'a ses vins favoris,
Moi, tout le long du voyage,
Je bois. je chante, je ris.

Gaîment à ma compagne,
En voyage, à la maison,
J'offre du vin d'Espagne,
Comme liqueur de bon ton:
Avec ma femme ou ma fille,
Si de chez moi je suis loin,
A table comme en famille,
J'en bois, j'en verse au besoin.

Avec mon vin d'Espagne,
Je suis seigneur, je suis roi;
De tous côtés j'y gagne,
Et me le dis, quand je boi:
Du côté de la finance,
Du côté de la santé;
Je n'invoque l'abondance,
Ni ne crains la rareté.

Quand je dis vin d'Espagne,
C'est bon et pur, il s'entend;
Car si l'eau l'accompagne,
Ou quelqu'autre ingrédient,
Ce n'est plus la liqueur même,
Ce n'est point là ma boisson;
C'est le vin, le vin que j"aime,
Et non un mortel poison.

M..... B.....

Les Trois Temps.

Air : *Des Trembleurs.*

Temps passé, ne se rattrappe;
Temps futur, est une attrappe;
Temps présent, toujours échappe,
On le perd en y rêvant:
Comme il court bride abattue,
Faisons chanson impromptue;
Tuons le *temps* qui nous tue,
En rimant, chantant, buvant.

Chanson Patriotique.

AIR, *Du Troubadour.*

RICHES cités, gardez votre opulence,
Mon pays seul a des charmes pour moi :
Dernier asyle où régne l'innocence,
Quel pays peut se comparer à toi ?
Dans ma douce patrie
Je veux finir ma vie ;
Si je quittais ces lieux chers à mon cœur,
Je m'écrirais ! j'ai perdu le bonheur !

Combien de fois à l'aspect de nos belles
L'Européen demeure extasié !
Si par malheur il les trouve cruelles,
Leur souvenir est bien tard oublié.
Dans ma douce patrie, &c.

Si les hivers couvrent nos champs de glace
L'été les change en limpides courans ;
Et nos bosquets fréquentés par les Grâces
Servent encor de retraite aux amans.
Dans ma douce patrie, &c.

Oh ! mon pays, vois comme l'Angleterre
Fait respecter partout ses Léopards ;
Tu peux braver les fureurs de la guerre,
La liberté veille sur tes remparts.
Dans ma douce patrie, &c.

A.....N.....M.....

Il faut aimer et boire.

Rions, chantons. buvons, aimons,
En quatre points, c'est ma morale ;
Rions tant que nous le pouvons,
Afin d'avoir l'humeur égale.
L'Esprit sombre que tout aigrit
Tourmente ce qui l'environne,
Et l'homme heureux qui toujours rit
Ne fait jamais pleurer personne. (*bis.*)

Souvent les plus graves leçons
Endorment tout un auditoire ;
Mettons la morale en chanson,
Pour la graver dans la mémoire.
A ses vœux, un chanteur, dit-on,
Rendit l'enfer même docile ;
Orphée a prouvé qu'un sermon
Ne vaut pas un bon Vaudeville.

Quand Dieu noya le genre humain,
Il sauva Noë du naufrage
Et dit, en lui donnant le vin :
Voilà ce que doit boire un sage,
Buvons-en donc jusqu'au tombeau,
Car, d'après l'arrêt d'un tel juge.
Tous les méchants sont buveurs d'eau ;
C'est bien prouvé par le déluge.

Un cœur froid qui jamais n'aima,
De Dieu déshonora l'ouvrage ;
Car pour aimer, Dieu nous forma,
Puisqu'il fit l'homme à son image.

Il faut aimer, c'est le vrai bien,
Ainsi suivons ces lois divines ;
Aimons toujours notre prochain,
A commencer par nos voisines. (*bis.*)

Le calme de la Nuit.

Air :

Le calme de la nuit
Nous engage sans bruit
A chanter notre amie.
Le bonheur de la vie
Est de l'aimer sans bruit,
Sans bruit, sans bruit. (*bis*)

La jeunesse s'enfuit,
Profitons-en sans bruit ;
De fleurs semons la vie.
Chérissons notre amie,
Et le jour et la nuit,
Sans bruit, sans bruit.

De l'astre de la nuit
Le disque argenté luit ;
Tandis que tout sommeille
Le troubadour qui veille,
Quand a sonné minuit
Est à chanter sans bruit.

Où l'amour le conduit
Il arrive sans bruit

Aux doux sons de la lyre
Il chante son martyre
A l'objet qu'il chérit,
Sans bruit, sans bruit.

Quand Amour nous sourit,
Ne faisons pas de bruit ;
S'il est certain de plaire,
Un amant doit se taire,
Puisque trop parler nuit
Sachons jouir sans bruit.

Heureux l'homme d'esprit
Qui, redoutant le bruit,
Loin des fracas des villes
Coule des jours tranquilles
Dans un simple réduit,
Sans bruit, sans bruit.

Je n'y renonce pas encore.

AIR : *De prendre femme un jour dit-on.*

SOUMIS aux lois de mon pays,
Et toujours prêt pour sa défense,
Je suis malgré tous les partis ;
Fidèle aux couleurs de la France.
Si j'ai suivi dans maint combat,
Notre bannière Tricolore...
Je suis Français, je suis soldat,
Je n'y renonce pas encore.

Quelque tems éloigné des cieux,
J'ai vu l'aigle quitter son aire....
Et dans son vol audacieux,
Aller ressaisir le tonnerre :
Par le destin, s'il est soumis,
Faut-il que l'espoir s'évapore !....
Il peut renaître dans son fils,
Je n'y renonce pas encore.

Croissant à l'ombre des lauriers
Aussi modeste que jolie,
Une fleur plût à nos guerriers,
La violette.... elle est bannie !...
Le printems nous ramènera
Cette fleur aimable de Flore.
Alors le bonheur renaîtra ;
Je n'y renonce pas encore.

Un transfuge plein de frayeur,
Et qui ne sut jamais combattre,
Va partout prônant sa valeur,
Se parant du nom d'Henri-Quatre.
Quand nous portions sur notre cœur,
L'étoile dont il se décore,
C'était l'emblême de l'honneur,
Je n'y renonce pas encore.

Illustre par mille travaux,
Par une glorieuse envie,
J'ai vus sous la main des bourreaux
Tomber l'honneur de ma patrie.
Jour de vengeance, jour trop cher,
Quand donc verrai-je ton aurore ?
Tant qu'il nous restera du fer,
Je n'y renonce pas encore.

A la plus Jolie.

La plus jolie (*bis.*)
Est celle que le cœur choisit ;
C'est une fleur de fantaisie :
Chacun à son gré définit
La plus jolie.

La plus jolie
Sur la plus belle obtient le prix ;
Le mont Ida nous la publie :
La plus belle fut pour Pâris
La plus jolie.

La plus jolie
Dont je fais ici le portrait ;
C'est ma tendre et fidèle amie :
Celle qu'on aime est en effet
La plus jolie.

L'Etranger au Village.

Air : *Te bien aimer, &c.*

Un étranger vint un jour au bocage ;
On célébrait la nôce de Julien :
Je crus qu'Amour arrivait au village,
Et mon regard s'arrêta sur le sien.

On l'entoura ; moi, je restai muette :
Il fit danser l'épouse de Julien.
Le bouquet blanc tomba du sein d'Annette ;
Et je tremblai qu'il ne donnât le sien.

Qu'elle est heureuse Annette, mon amie !
Pour son époux elle a nommé Julien :
Quel nom, me dis-je, embellira ma vie,
Si l'étranger ne m'apprend pas le sien ?

Il m'aborda ! Dieu ! que j'étais craintive !
Il me parla du bonheur de Julien !
En rougissant, je m'éloignai pensive ;
En m'éloignant, mon cœur cherchait le sien.

Il me suivit ; je ne pus m'en défendre ;
Il était tendre, et plus beau que Julien :
Sa voix tremblait ; mais si j'ai su l'entendre,
Notre hameau sera bientôt le sien.

Le Billet.

Air : *Bouquet chéri, &c.*

Je suis à toi, c'est pour toute la vie,
De ton amour dépend mon seul bonheur,
Quand tu liras cet écrit, mon ami,
Qu'un doux écho répète dans ton cœur,
Je suis à toi. (*bis.*)

Je suis à toi, jouis de ta victoire,
C'est à tes pieds que je brigue des fers.
A t'adorer je mets toute ma gloire,
Et je voudrais redire à l'univers :
Je suis à toi.

Je suis à toi, c'est ma seule pensée,
Je la répète à chaque instant du jour ;
En t'écrivant ma plume l'a tracée,
Et je tiendrai ce doux serment d'amour :
Je suis à toi.

Je suis à toi, couronne ma constance,
De ton amant embellis l'avenir ;
Soyons unis, comble mon espérance,
Et répétons jusqu'au dernier soupir :
Je suis à toi.

Les Huîtres.

Air : *Bouton de Rose.*

Avec des huîtres
Que le Chablis est excellent !
Je donnerais fortune et titres
Pour m'enivrer de ce vin blanc
Avec des huîtres.

Avec des huîtres.
On est mieux qu'avec des savans ;
On lit de moins quelques chapîtres ;
Mais on ne perd jamais son temps
Avec des huîtres.

Avec des huîtres
J'oublie un monde corrompu ;
Laissant là faquins et bélitres,
Que n'ai-je, hélas ! toujours vécu
Avec des huîtres !

Le choix des Fleurs.

Venez, venez, dans mon parterre,
Vous qui voulez cueillir des fleurs ;
J'en ai de toutes les couleurs,
Et qui sont dignes de vous plaire :
Ellés étalent à vos yeux
Leur élégante symétrie.....(*bis.*)
Venez, venez, pour être heureux,
De fleurs il faut semer la vie.....(*bis.*)

A tous les goûts avec adresse,
Je puis assortir mes bouquets ;
Pour les galants, j'ai des Muguets ;
Et des Myrthes pour la tendresse :
Pour les jaloux, j'ai des Soucis,
Des Pavots pour l'indifférence ;
De l'Immortelle aux vrais amis ;
Aux époux de la Patience.

J'offrirai le pâle Narcisse
A beaucoup de nos jeunes gens ;
Le Tournesol aux courtisans ;
Le Bouton-d'or à l'avarice ;
La Pensée, à qui parle peu ;
Au babillard, une Clochette ;
Et d'après le commun aveu,
De l'Ellébore à tout poète.

A l'ombre d'un bois solitaire,
Pour les amis du bon Rousseau,
Je protège le vert rameau
De la Pervenche salutaire :

Pour la Beauté, j'aurai toujours
Beaucoup de Roses purpurines ;
Et pour objet de mes amours
J'en conserve une sans épines.

La Nacelle.

Batelier, dit Lisette,
Je voudrais passer l'eau ;
Mais, je suis bien pauvrette,
Pour payer le bateau.
Colin dit à la belle :
Venez, venez toujours ; (*bis*)
Et vogue la nacelle (*bis*)
Qui porte nos amours. (*ter.*)

Je m'envais chez mon père,
Dit Lisette à Colin.—
Eh bien, crois-tu ma chère
Qu'il m'accorde ta main ?
Ah ! répondit la belle :
Osez, ôsez toujours ;
Et vogue la nacelle, &c.

Après le mariage,
Toujours dans son bateau,
Colin fut le plus sage
Des maris du hameau ;
A sa chanson fidèle
Il répéta toujours :
Et vogue la nacelle
Qui porte nos amours.

Edmond et Clémence.

Le jeune Edmond allait quitter Clémence,
Le cri de guerre appelait sa valeur ;
Pleurant déjà les tourmens de l'absence,
L'amante en deuil partageait sa douleur.
« Prends cette fleur, Edmond, lui disait-elle :
« Présent d'amour, rien ne doit la flétrir ;
« A ton retour si ton cœur est fidèle,
« Tu me rendras la fleur du souvenir. »

Il est parti !... bien loin de ce rivage
Où reste, hélas ! Clémence et le bonheur,
Penser de gloire enflamme son courage,
Penser d'amour fait palpiter son cœur.
Mais dans son cœur, amoureux de la gloire,
L'amie absente obtint plus d'un soupir ;
Souvent ses pleurs, au sein de la victoire,
Vinrent mouiller la fleur du souvenir.

Sur le côteau l'ombre était descendue,
Près d'un vieux chêne, au murmure des vents,
Il crut entendre une voix bien connue
Dans les rameaux soupirer : « je l'attends ! »
Le lendemain sur sa tige tremblante
Il voit la fleur se pencher et mourir....
Mais pour Edmond, cette fleur expirante
Était toujours la fleur du souvenir.

Il quitte enfin les rives étrangères ;
Dans sa patrie Edmond est de retour ;
L'amour l'attend sous le toit de ses pères ;
La gloire enfin doit céder à l'amour.

Il vole aux lieux qu'habite son amie ;
Sur une tombe il voit l'herbe fleurir....
Et c'était là, qu'à jamais endormie,
Elle attendait la fleur du souvenir.

Le Gentil Hussard.

Ah ! que l'Amour aurait pour moi de charmes,
Quoi, j'ai quinze ans et pas encor d'Amant,
Gentil Hussard vient essuyer mes larmes,
Mon cœur promet de t'aimer tendrement.

Ainsi chantait une jeune fillette,
Elle croyait désirer le bonheur ;
Mieux eut valu, hélas, pour la pauvrette,
Qu'amour n'eût jamais paru dans son cœur.

Hussard la vit, l'adora, su lui plaire,
Brûlant amour les embrâsa tous deux ;
Jamais ce dieu ne forma sur la terre
Cœurs plus ardens ni plus aimables nœuds.

Hussard goûta le bonheur de la vie,
Mais ce bonheur ne dura qu'un seul jour,
Puis fut forcé de quitter son amie,
Honneur parlait de lui céder l'amour.

Dans les combats Hussard perdit la vie,
Bien jeune encor c'était mourir hélas !
Mais tout un jour dans les bras de sa mie
Il fut heureux... ah ! ne le plaignez pas.

La Marseillaise.

Allons, enfans de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé ;
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (*bis.*)
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusques dans vos bras
Égorger vos fils, vos compagnes.
Aux armes, citoyens ; formez vos bataillons ;
Marchez ; (*bis.*) qu'un sang impur abreuve vos [sillons.

CHŒUR.

Marchons ; (*bis.*) qu'un sang impur abreuve nos [sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ?
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ôse méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ; &c.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se plairaient ;

De vils despotes deviendraient
Arbitres de nos destinées !
Aux armes, &c.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups ;
Épargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre vous ;
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé....
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère ;
Aux armes, &c.

Tremblez, tyrans ; et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis ;
Tremblez... vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre :
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La France en produit de nouveaux
Contre vous tous prêts à se battre.
Aux armes, &c.

Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus :
Nous y trouverons leur poussière,
Et l'exemple de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.
Aux armes, &c.

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs :
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs :
Sous nos drapeaux, que la victoire
Accoure à tes mâles accens ;
Que tes ennemis expirans,
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, citoyens ; &c.

Chanson Canadienne.

Air : *Quel tourment, ah ! quelle inquiétude.*

Sol Canadien, terre chérie !
Par des braves tu fus peuplé ;
Ils cherchaient loin de leur patrie,
Une terre de liberté.
Nos pères, sortis de la France,
Etaient l'élite des guerriers, (*bis.*)
Et leurs enfans de leur vaillance
N'ont jamais flétri les lauriers. (*bis.*)

Qu'elles sont belles nos campagnes !
En Canada qu'on vit content !
Salut, ô ! sublimes montagnes,
Bords du superbe St. Laurent.
Habitant de cette contrée,
Que nature veut embellir,
Tu peux marcher tête levée,
Ton pays doit t'enorgueillir.

Respecte la main protectrice
D'Albion ton digne soutien;
Mais fais échouer la malice
D'ennemis nourris dans ton sein.
Ne fléchis jamais dans l'orage,
Tu n'as pour maîtres que tes lois.
Tu n'es point fait pour l'esclavage,
Albion veille sur tes droits.

Si d'Albion la main chérie
Cesse un jour de te protéger,
SOUTIENS-TOI SEULE, Ô MA PATRIE !
Méprise un secours étranger.
Nos pères sortis de la France
Étaient l'élite des guerriers,
Et leurs enfans de leur vaillance
Ne flétriront pas les lauriers.

Le lendemain des Noces.

Si vous le permettez, Madame,
Je vais vous parler franchement :
Vous étiez l'objet de ma flamme
Quand je n'étais que votre amant;
Aujourd'hui vous êtes ma femme
Et je vous aime encor beaucoup.
Mais j'aurais l'air de peu de blâme
En ne vous aimant pas du tout.
Vous serez toujours la maîtresse,
Commandez, décidez,
Vous avez toute ma tendresse :
Vous le savez.

Je veux me soumettre à la mode
(Car souvent la mode a raison)
D'ailleurs je trouve plus commode
Que de vivre en mari garçon.
Pour les chevaux et pour la chasse
Je compte dépenser beaucoup ;
Ainsi Madame à votre place
J'économiserais sur tout.
Vous serez, &c.

Le matin j'irai chez Aline,
Où chez Clarisse ou chez Lina ;
Le soir une actrice divine
Par ses talens me charmera.
Bien loin de vous gêner, madame,
Je serai tout le jour absent,
Car pour bien vivre avec sa femme,
Il ne faut pas la voir souvent.
Vous serez, &c.

Le jeu me délasse et m'amuse,
Et je jouerai toute la nuit ;
Mais pour vous redoutez la ruse
Des faveurs que l'argent séduit.
Mes amis de mes équipages
Se serviront par amitié,
Vous vous porterez mieux je gage
Si vous sortez souvent à pied.
Vous serez, &c.

La Parisienne.

Par Casimir Delavigne.

Peuple Français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras;
On nous disait : Soyez esclaves!
Nous avons dit : Soyons soldats!
Soudain Paris, dans sa mémoire,
A retrouvé son cri de gloire :
En avant, marchons
Contre leurs canons;
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire.

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne!
Marchons! chaque enfant de Paris
De sa cartouche citoyenne
Fait une offrande à son pays.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

La mitraille en vain nous dévore,
Elle enfante des combattans.
Sous les boulets voyez éclore
Ces vieux généraux de vingt ans.
O jour d'éternelle mémoire!
Paris n'a plus qu'un cri de gloire.
En avant, &c.

Pour briser leurs masses profondes,
Qui conduit nos drapeaux sanglans?

C'est la Liberté des deux Mondes ;
C'est Lafayette en cheveux blancs.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

Les trois couleurs sont revenues,
Et la colonne avec fierté
Fait briller à travers les nues
L'arc-en-ciel de la liberté.
O jour d'éternelle mémoire !
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :
En avant, &c.

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans ! toi qui l'as porté,
Ton sang se mèlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme aux beaux jours de notre histoire,
Tu rediras ce cri de gloire :
En avant, &c.

Tambours, du convoi de nos frères,
Roulez le funèbre signal ;
Et nous, de lauriers populaires,
Chargeons leur cercueil triomphal.
O temple de deuil et de gloire !
Panthéon, reçois leur mémoire !
Portons les, marchons,
Découvrons nos fronts.
Soyez immortels, vous tous que nous pleuron
Martyrs de la victoire.

La Grégorienne.

PAR CASIMIR DELATREILLE.

Peuple buveur, ami du verre,
Pour la soif murit le raisin;
On disait: buvez de l'eau claire!
Nous avons dit: buvons du vin!
Soudain chacun dans sa mémoire
Retrouve le cri de Grégoire:
En avant! marchons!
Lâmpons des canons!
En tous lieux cherchons les celliers, les bouchons,
Courons pour aller boire!

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne!
Marchons! que tous cabaretiers
De leur bouteille épicurienne
Fassent offrande à nos gosiers.
O jour d'éternelle mémoire!
Chacun dit le cri de Grégoire:
En avant, &c.

Si le vin se baptise encore,
Nos buveurs en sont plus ardens;
Sous les sceaux d'eau voyez éclore
Ces vieux ivrognes de vingt ans.
O jour d'éternelle mémoire!
Chacun dit le cri de Grégoire:
En avant, &c.

Pour briser toute cave indigne
Qui conduit nos thyrses fleuris?

C'est le nourricier de la vigne,
Le bon Silène en cheveux gris.
O jour d'éternelle mémoire !
Chacun dit le cri de Grégoire :
En avant, &c.

La liqueur rouge est revenue
Au sein de nos flacons vidés ;
Brillante, elle s'est répandue
Sur nos visages dérides.
O jour d'éternelle mémoire :
Chacun dit le cri de Grégoire :
En avant, &c.

Soldat du raisin que j'adore
Mon voisin, toi qui l'as gouté,
Ton sang se mêlerait encore
A celui qu'il nous a coûté.
Comme au temps du vineux Grégoire,
Tu rediras ce cri de gloire :
En avant, &c.

Tambours, sistres et castagnettes
Donnez le délirant signal !
Que le vin coule des feuillettes ;
Bacchantes, commencez le bal.
Si l'un de nous meurt de trop boire,
Cabaret, reçois sa mémoire.
Portons-le ! marchons,
Si nous le pouvons !
Et pour *Oremus* chantons dans les bouchons
Le rival de Grégoire.

Les Souvenirs.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance,
Ma sœur qu'ils étaient beaux ces jours de France !
O mon pays, sois mes amours !
Toujours !

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux, ma chère ?
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux.

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ;
Du vent qui courbait le roseau mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Ma sœur te souvient-il encore
Du chateau que baignait la Daure,
Et de cette tant belle tour du Maure,
Dont l'airain sonnait le retour
Du jour.

Te souvient-il de cette amie,
Tendre compagne de ma vie ?
Dans les bois en cueillant la fleur jolie,
Hélène appuyait sur son cœur
Mon cœur.

Ah ! qui me rendra mon Hélène !
Et la montagne et le grand chêne !

Leur souvenir fait chaque jour ma peine.
O mon pays, sois mes amours
Toujours.

Regrets d'Absence.

AIR : *Home, sweet home.*

Toi qui me fis connaître
Un instant le bonheur,
Toi qui seul as fait naître
Le désir dans mon cœur....
Tu vas loin de ta mie
Oublier notre amour,
Ah ! songe que ma vie
Dépend de ton retour.
Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle ;
Lindor ne m'entend pas.

D'un si lointain voyage
Accusant le destin,
Chaque jour sur la plage
Je viens gémir en vain ;
Si je conte ma peine
A ces flots mugissans,
Le vent qui les entraîne
Redira mes accens :
Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle ;
Lindor ne répond pas.

Ah ! de mon infortune
Qui donc prendra pitié ?
Tout ici m'importune,
Tout jusqu'à l'amitié ;
Le tourment que j'endure
Me cause tant d'effroi
Que toute la nature
Semble dire avec moi :
Las ! las ! las ! hélas !
En vain ma voix l'appelle,
Lindor ne revient pas !

Les Peines de la Vie.

Air : *De Joconde.*

Pourquoi tant languir en amour ?
Faut-il qu'on sacrifie
Au plaisir souvent d'un seul jour,
Le bonheur de sa vie ?
Toutes les belles à nos yeux
N'en doivent faire qu'une :
La blonde a ses droits sur nos vœux
Tout autant que la brune.

Chaque fleur a dans ce jardin
Un tribut de son onde.
Voyez de ce ruisseau voisin
La course vagabonde !
Si pour quelques momens séduit,
Il ralentit sa fuite,

Le flot pressé du flot qui suit,
Soudain la précipite.

Aujourd'hui Lisette a ma foi :
Mais si je suis fidèle,
C'est au plaisir qui fait ma loi ;
C'est lui que j'aime en elle.
Dès demain, s'il paraît s'enfuir,
Adieu, je bats des ailes :
Le sage est constant au plaisir,
Mais point du tout aux belles.

Les Bons Amis de Paris.

AIR : *Il était un p'tit homme.*

MA fortune était mince ;
Mais j'avais un parent
Dont le rang
Annonçait que du prince.
Il était bien connu,
Bien venu....
Chacun me flatta,
Chacun me fêta,
Chacun me visita....
Qu'ils sont polis !
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D'Paris !

Mais (affreuse disgrace !),
Par un coup du destin,
Un matin,

De mon parent en place
La faveur disparut ;
Il mourut !
Chacun défila,
Chacun détala,
Chacun me planta là.
Qu'ils sont jolis ! &c.

L'acte testamentaire
Qu'avait fait mon parent
En mourant,
Me nommant légataire
D'un large coffre-fort
Rempli d'or ;
On me reflatta,
On me refêta....
On me revisita.
Qu'ils sont polis ! &c.

Lancé dans les affaires
Par l'appât d'un butin,
Incertain,
Des calculs téméraires
Ayant réduit à rien
Tout mon bien,
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là....
Qu'ils sont polis ! &c.

Par pure bonté d'âme,
La charmante Elisa
M'épousa.
Descharmes de ma femme

Le bruit se répandit,
S'étendit....
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita....
Qu'ils sont polis, &c.

L'un d'entr'eux qui sans cesse
D'amitié me comblait,
M'accablait.
Un jour de ma princesse
M'enleva les appas,
Les ducats :
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là....
Qu'ils sont polis, &c.

De mon argenterie
Je fis ressource, et crac,
Dans un sac,
Vite à la loterie,
Le magot fut donné :
Je gagnai....
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita....
Qu'ils sont polis ! &c.

Une fièvre soudaine
M'ayant glacé de son
Noir frisson ;

Chez moi l'on vit à peine
Succéder le docteur
Au traiteur,
Qu'on redéfila,
On redétala,
On me replanta là....
Qu'ils sont polis, &c.

Malgré soins et prières,
La fièvre prévalut ;
Il fallut
Mettre ordre à mes affaires....
Au bruit du testament,
Poliment,
On me reflatta,
On me refêta,
On me revisita....
Qu'ils sont polis ! &c.

Mais comme, sur leur compte
J'ouvrais enfin les yeux
Un peu mieux,
Aucun d'eux, à sa honte,
N'étant même héritier
D'un denier :
On redéfila,
On redétala,
On me replanta là....
Qu'ils sont polis ! &c.

Voyant, chez mes ancêtres,
Mon voyage remis,
J'ai promis
Qu'après ma mort les prêtres,

Devant le trépassé
Délaissé,
Pour tout *oremus*,
Pour tout *in memus*
Chanteraient en *chorus* :
Qu'ils sont polis !
Qu'ils sont jolis,
Nos bons amis
D'Paris !

Besoin d'aimer.

Air : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie.*

Plaignez mon sort, partagez ma tristesse,
O vous qu'Amour sait long-tems enflammer !
Partout je cherche à fixer ma tendresse ;
Mais c'est en vain, je ne peux plus aimer.

Ce que je sens près de femme jolie,
N'est pas ce feu qui vient tout animer :
Je suis aux cieux dans les bras de Julie ;
Mais c'est jouir, et ce n'est pas aimer.

L'éclat du jour et la fraicheur de l'ombre
Ne savent plus aujourd'hui me charmer :
Ils me donnaient des voluptés sans nombre,
Au tems heureux où je pouvais aimer.

Si j'avais vu de nombreuses journées,
Ce froid mortel pourrait moins m'alarmer ;

Mais lorsqu'à peine on compte vingt années,
Il est affreux de ne pouvoir aimer.

Amour, rends-moi ta véritable ivresse,
Ces feux constans dont tu sus m'enflammer ;
Amour, sans toi, rien ne plait, n'intéresse :
Ah ! c'est mourir que de ne plus aimer !

Je vous écris.

Air : *Je suis à toi.*

Je vous écris, à l'ombre du mystère,
Puisque s'écrire est se parler tout bas ;
Mais je l'avoue, en ce lieu solitaire
Tout est tranquille, et mon cœur ne l'est pas ;
Je vous écris.

Je vous écris : quand l'âme est oppressée,
Le tems s'arrête, il n'a plus d'avenir ;
Ah ! loin de vous, je n'ai qu'une pensée,
Et le bonheur n'est plus qu'un souvenir ;
Je vous écris.

Je vous écris :... M'aimeriez-vous encore ?
Si votre cœur n'est plus tel qu'autrefois,
Faites du moins, faites que je l'ignore ;
S'il est constant, dites-le, je le crois ;
Je vous écris.

AIR : *Un jour pûr éclairait mon âme.*

IL le faut donc, ô peine extrême,
Il faut obéir malgré moi ;
Quoi ! Zélie, dès l'instant même,
Je ne dois plus songer à toi :
Mais l'Aurore, ma douce amie,
Est la compagne de l'Amour ;
Ah ! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre le jour.....(*bis.*)

Le jour a remplacé l'aurore,
Mais, vois si je suis malheureux :
Une rose qui vient d'éclore
Soudain te rappelle à mes yeux.
Hélas ! dans chaque fleur jolie
Je crois sans cesse te revoir ;
Ah ! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre le soir.

Le soir, rêveur et solitaire,
Je m'égare dans un vallon ;
Mais, hélas ! ô douce chimère !
L'écho fait entendre ton nom.
Je ne sais par quelle magie
L'écho sans cesse le redit.
Ah ! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre la nuit.

La nuit vient fermer ma paupière ;
Bientôt dans un rêve enchanteur
Je crois voir ma chère Bergère,
Même la presser sur mon cœur.....

De t'oublier, ô ma Zélie,
Je vois que je m'efforce en vain ;
Ah ! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre à demain.

Mais demain reviendra l'aurore,
La rose charmera mes yeux ;
Je t'entendrai nommer encore
Par un écho mystérieux.
Comme tous les jours dans la vie,
Sont tous semblables dans leur cours,
Ah ! si tu veux que je t'oublie,
Permets-moi d'attendre toujours.

Air :

Julie est sans désir ;
C'est un bouton de rose
Que la nature arrose
Et dispose à s'ouvrir ;
Dans son cœur sans détour,
Il n'est pas jour encore :
Il attend pour éclore
Quelque rayon d'amour.

Si, docile à ma voix,
Julie voulait m'entendre,
Jamais amant si tendre
N'aurait suivi ses lois ;
Le cœur aime à s'ouvrir
A la reconnaissance,
Quand le dieu qu'on encense
Est le dieu du plaisir.

Ménage, ô dieu charmant,
Cet instant pour me flamme ;
Fais entendre en son âme
La voix du sentiment :
Sur ses désirs naissans
Que ton flambeau l'éclaire,
Et prête-moi pour plaire
Tes traits les plus touchans.

Le Portrait.

AIR : *Je suis Lindor, &c.*

PORTRAIT charmant, portrait de mon amie,
Gage d'amour, par l'amour obtenu ;
Ah ! viens m'offrir un bien que j'ai perdu.....
Te voir encor me rapelle à la vie...(*bis*)

Art enchanteur qui me rend sa présence,
Tu fus créé, par l'amant malheureux,
Pour adoucir ses déplaisirs affreux,
Et pour charmer les ennuis de l'absence.

Oui, les voilà ses traits, ces traits que j'aime,
Son doux regard, son maintien, sa candeur ;
Lorsque ma main les presse sur mon cœur
Je crois encor la presser elle-même.

Non, tu n'as pas pour moi les mêmes charmes,
Muet témoin de mes tendres soupirs ;

En rappelant nos fugitifs plaisirs,
Cruel Portrait, tu fais verser mes larmes.

Pardonne, hélas ! cet injuste langage
Pardonne aux cris de ma vive douleur;
Portrait charmant, tu n'es pas le bonheur,
Mais bien souvent tu m'en offres l'image.

Ecoutez-moi.

AIR : *Je suis à toi.*

ÉCOUTEZ-moi ! j'ai deux mots à vous dire,
Deux mots bien doux : je vous aime, aimez-moi.
Votre regard, votre air, votre sourire
Vous ont soumis et mon cœur et ma foi ;
Écoutez-moi.

Écoutez-moi ! sans vous je ne puis vivre,
Vous ne sauriez être heureuse sans moi ;
Oui, j'en conviens, votre beauté m'enivre,
Et de vos yeux mon cœur subit la loi.
Écoutez-moi.

Écoutez-moi ! si je pouvais vous plaire,
Quels jours heureux se leveraient pour moi !
Venez errer dans ce bois solitaire :
Tout jeune cœur y sent un doux émoi.
Écoutez-moi.

Le Rêve du Bonheur.

Ils sont passés ces jours de mon délire,
Où près de toi l'espoir berçait mon cœur,
Ces jours heureux où tu semblais me dire :
Espère, ami, le moment du bonheur.

T'en souvient-il ? ton air, ton doux sourire,
De ton regard la timide langueur,
Oui, tout alors en toi semblait me dire :
Espère, ami, le moment du bonheur.

Si je chantais, ta voix sensible et tendre
A mes accens unissait sa douceur :
Tu soupirais, et je croyais entendre :
Espère, ami, le moment du bonheur.

Tout est changé, tu ris de mon délire ;
En te jouant tu déchires mon cœur.
Hélas ! pourquoi n'employer ton empire
Qu'à m'enlever le rêve du bonheur ?

L'Egalité en Amour.

Air : *Du Prévot des Marchands.*

L'Amour égale sous sa loi,
La bergère ainsi que le roi :
Sitôt qu'il en fait sa maitresse,
Sitôt qu'elle a pu l'engager,
La bergère devient princesse,
Et le prince devint berger.

L'Amant Malheureux.

C'est dans tes yeux, belle Eugénie
Que j'ai pris le plus tendre amour,
Qui ferait le bonheur de ma vie
Si tu me payais de retour.
Mais ton cœur insensible
Rejettant tous mes feux,
Fait l'amant le plus malheureux. (*bis.*)

Ah ! prends pitié de ma faiblesse ;
Qui pourrait t'aimer plus que moi ?
Je chéris jusqu'au trait qui me blesse,
Et je veux mourir sous ta loi ;
Serait-il bien possible,
Un jour de t'attendrir ;
Voudrais-tu me faire mourir ?

Oui, ce n'est que dans le ménage
Que l'on peut goûter d'heureux jours ;
Oui, ce n'est que dans le mariage
Que l'on triomphe de l'amour.
Si jamais d'Eugénie
Je puis être l'époux,
Que mon sort fera de jaloux !

Charade.

On n'est pas mon premier,
Quand on se sert de mon entier,
Avant d'être mon dernier.

Nos premiers Amours.

Dans un délire extrême,
L'on veut fuir ce qu'on aime,
On prétend se venger,
L'on jure de changer :
On devient infidèle,
L'on court de belle en belle ;
Et l'on revient toujours,
A ses premiers amours.

Ah ! d'une ardeur sincère,
Le temps peut nous distraire ;
Mais nos plus doux plaisirs,
Sont dans nos souvenirs.
On pense, on pense encore,
A celle qu'on adore :
Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

Le Nouveau Philosophe.

Air : *Ah ! que de peines dans la vie.*

Quand il m'arriv' queq' catastrophe,
Que j'nai pas l'sou dans mon gousset,
Faut voir comm' je suis philosophe,
J'pass' droit devant le cabaret : (*bis*)
Mais, quand je sens ma bourse ben garnie,
Que j'puis boir' du soir au matin,
Je dis bonsoir à la philosophie,
Je dis bonjour à tous les marchands d'vin.

Le Ventru,

OU COMPTE RENDU PAR UN DÉPUTÉ D'UNE SESSION DU PARLEMENT.

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

ÉLECTEURS de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'état n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés } *bis.*
Oh ! que j'ai fait de bons dînés !

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours,
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé ;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dînés, &c.

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis ;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés, &c.

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour ;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour*.
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits.
Quels dînés, &c.

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité ;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés, &c.

Malgré des calculs sinistres,
Vous paierez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.
Quels dînés, &c.

Enfin, j'ai fait mes affaires :
Je suis procureur du roi ;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions,
J'ai cent invitations.
Quels dînés, &c.

La Royauté imaginaire.

Ou le Chateau en Espagne.

Air : *Plus de Bourbons.*

« Si j'étais Roi, Pierre, il faut que tu saches,
« Disait Gros-Jean, que j'aurais, soudain, moi,
« Un grand cheval, avec de beaux panaches,
« Monté dessus, je garderais mes vaches,
« Si j'étais Roi. (*bis.*)

« Si j'étais Roi, tiens, lui répondit Pierre,
« Voici, Gros-Jean, ce que je ferais, moi :
« J'adoucirais le sort de mon vieux père,
« Je donnerais du pain blanc à ma mère,
Si j'étais Roi.

Si j'étais Roi, je mettrais tout mon zèle
A respecter, à faire aimer la loi.
On bénirait ma bonté paternelle,
Car je prendrais notre Roi pour modèle,
Si j'étais Roi.

Si j'étais Roi, Dorval, juriste grave,
Dans mon conseil aurait un bel emploi ;
Paul, de Bacchus le sujet le plus brave,
Serait chargé de gouverner ma cave,
Si j'étais Roi.

Si j'étais Roi, douce et gentille Olonne,
Je serais fier de régner avec toi ;

Simple et sans nom, je n'ai point de couronne;
Je t'offre un cœur... je t'offrirais un trône,
Si j'étais Roi.

Si j'étais Roi... pourquoi ce vœu stérile?
Je suis heureux, c'en est assez, ma foi:
Content de peu dans mon modeste asile,
Je vis en paix. Vivrais-je aussi tranquille
Si j'étais Roi?

Le Ruisseau.

Charmant ruisseau, le gazon de vos rives,
N'est plus pour moi le trône de l'amour.
Au bruit plaintif de vos eaux fugitives,
Je viens mêler mes regrets nuit et jour.
Charmant ruisseau, le gazon de vos rives
N'est plus pour moi le trône de l'amour.

Vous avez vu les feux d'Éléonore,
Je vous apprends ses infidélités.
Son cœur volage est plus mobile encore
Que le courant de vos flots argentés.
Vous avez vu les feux d'Éléonore,
Je vous apprends ses infidélités.

Quand sur vos bords, elle me dit, je t'aime,
Avec les vents, s'envole son ardeur.
Que le zéphir n'emporte-t-il de même
Les feux cruels qui dévorent mon cœur!
Quand sur vos bords elle me dit, je t'aime,
Avec les vents s'envole son ardeur.

Les Souvenirs du Brave.

AIR : *Du Vieux Sergent.*

T'EN souviens-tu, disait un Capitaine,
Au Vétéran qui mendiait son pain ;
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie
Tous deux jadis nous avons combattu,
Je m'en souviens, car je te dois la vie....
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? (*bis*)

Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le Français acquit tant de renom,
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous ôsa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde
L'on vit flotter, après l'avoir vaincu,
Notre étendard sur le berceau du monde,
Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu que les fils d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ;
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie
Devant nos chefs ont plié les genoux ?
Te souvient-il qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
EN QUATRE JOURS ont fait une campagne.
Dis-moi, soldat, dis moi t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées,
Où, le Français abordant en vainqueur,

Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Ce fut alors qu'au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient....mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on courait aux armes ;
Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu ?

Te souvient-il qu'un jour notre patrie
Vivante encor....descendit au cercueil,
Et que l'on vit dans la France flétrie
Les étrangers marcher avec orgueil ?
Garde en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Jamais personne ait besoin de te dire :
Dis-moi, soldat, dis-moi t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu...., mais ici je m'arrête....
Car je n'ai plus de noble souvenir ;
Viens mon ami, viens-t'en dans ma retraite
Attendre en paix un meilleur avenir,
Et si la mort, planant sur ma chaumière,
Me rappelait un repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière
En me disant : Soldat, t'en souviens-tu ?

La Semaine de Latulippe.

Pour commencer la semaine
Je m'enive le Lundi ;
Quelque fois je bois sans peine,
Mardi, Mercredi, Jeudi ;
Et, quand je suis en haleine,
Je bois jusqu'au Samedi.

O! ma Patrie.

L'encens des fleurs embaume cet asyle,
La nuit descend à pas silencieux ;
Le lac est pur, l'air est frais et tranquille,
La paix du soir se répand en ces lieux.
O! ma patrie, O! mon bonheur!
Toujours chérie tu rempliras mon cœur. (*bis.*)

Venez jouir ô mes douces compagnes,
Du plus doux soir après le plus beau jour.
Faisons redire à l'écho des montagnes,
Ces chants si purs de tendresse et d'amour.
O! ma patrie, &c.

Phebé perçant à travers le feuillage,
De mon ami m'annonce le retour ;
Déjà j'entends au loin du rivage,
Sa douce voix répéter à son tour :
O! ma patrie, &c.

L'Alternative.

Air : *Sur un soupçon trop incertain.*

Tandis qu'Amour fait contre vous
L'inutile essai de ses armes,
Je vois Vénus qui, de vos charmes,
Détourne ses regards jaloux.
Soyez moins belle ou moins sévère :
N'est-ce donc pas assez, Doris,
De faire murmurer la mère,
Sans irriter encor le fils ?

Vœux d'un Ivrogne.

AIR : *Un Chanoine de l'Auxerrois.*

Si l'eau de la Seine un matin
Venait à se changer en vin,
(Ce que je n'ôse croire)
Puissé-je à l'instant voir aussi
Chacun de mes bras raccourci
Se changer en nageoire,
Et, troquant ma forme et mon nom
Pour ceux de carpe ou de goujon,
Hé ! bon, bon, bon,
Devenir poisson,
Pour ne faire que boire.

L'art de plaire.

L'ART de plaire, aimable tyran,
A dicté ses lois à la terre ;
Son pouvoir est un talisman
Qui soumet la nature entière.
Le dieu qui créa le plaisir
Dans les bois fleuris de Cythère ;
Fit, d'une grâce et d'un désir,
Naître au même instant l'art de plaire.

Quand, Pâris aux champs Phrygiens,
Jugea trois illustres rivales ;
Junon lui promit de grands biens,
Pallas des fêtes triomphales.

Le Dieu de tant d'éclats surpris,
Admira leur beauté sévère :
Mais, Vénus remporta le prix
Et ne le dut qu'à l'art de plaire.

Régnez sur nous, par la beauté,
Sexe orné par la main des grâces ;
Le Plaisir et la Volupté
Sur vous ont imprimé leurs traces.
Le ciel nous donne la valeur,
Et la force et le caractère :
Mais votre lot fut le meilleur,
Il vous accorde l'art de plaire.

Depuis que j'ai quitté ces lieux
Qui furent si chers à ma flamme,
Le repos a fui de mes yeux,
Le trouble est entré dans mon âme.
Heureux qui près de ses amours, } bis.
Dans les plaisirs coule ses jours. }

Lorsque j'écris dans mon transport
C'est ton nom que ma plume trace ;
Je veux chanter, ton nom d'abord
Sur mes lèvres vole et se place.
Heureux, &c.

En vain, d'un tendre souvenir,
Je berce mon impatience ;
L'espoir d'un plus doux avenir
Soutient ma trop faible espérance.
Heureux, &c.

Sois mon guide, et ramène-moi,
Auprès de ma constante amie ;
Je jure, Amour, entre elle et toi
De l'adorer toute ma vie.
Heureux, &c.

Les Oiseaux.

COUPLETS ADRESSÉS A MR.***, POUR SON EXIL.

AIR : *Avec les Jeux dans le village.*

L'HIVER redoublant ses ravages
Désole nos toits et nos champs ;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants :
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstans ;
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printems.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons !
Du palais et de la cabane
L'écho redisait les chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitans.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printems.

Oiseaux fixés sur cette plage
Nous portons envie à leur sort ;

Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instans !
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printems.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sous le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constans
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printems.

Mon Pays avant tout.

Qu'on soit né sur les bords du Tage,
Qu'on soit de Vienne ou de Paris ;
Mortels, répétons cet adage :
« Il faut être de son pays :..(*bis.*)
L'homme chérit le lieu de sa naissance,
Moi, mes amis, je cherche en vain partout,
Je ne vois rien de plus beau que la France ;
Je suis Français, mon pays avant tout...(*bis.*)

Que l'on me vante l'Ibérie,
L'Amérique et ses habitans ;
Qu'on me dise que l'Italie
Jouit d'un éternel printems :

Tous ces pays sont fort beaux à connaître,
Mais moi je veux par raison et par goût
Vivre et mourir aux lieux qui m'ont vu naître ;
Je suis Français, mon pays avant tout.

Que par une étrange manie,
Il soit d'insensés détracteurs,
Qui du sol méprisant le génie,
Des étrangers louent les auteurs ;
En Italie, ainsi qu'en Angleterre,
Les Écrivains sont tous de fort bon goût,
Mais je préfère et Racine, et Voltaire ;
Je suis Français, mon pays avant tout.

Qu'un poëte vantant sa lyre,
Chante les Russes, les Anglais ;
Animé d'un noble délire
Je ne chante que les Français ;
Que n'ai-je, hélas ! pour célébrer leur gloire,
Les dons heureux du génie et du goût,
Je graverais au temple de mémoire :
« Je suis Français, mon pays avant tout. »

Que dédaignant les vins de France,
Mondor serve un jour de Gala,
Alicante, Tokai, Constance,
Porte, Madère et Malaga ;
Fi de ces vins de Hongrie et d'Espagne,
Des vins amers qu'on baptise Vermoût ;
A moi, Bordeaux, et Bourgogne et Champagne ;
Je suis Français, mon pays avant tout.

Mais pour la beauté moins sévère
Aisément je change d'avis ;

Et, j'en conviens, je voudrais plaire
Aux belles de tous les pays :
Et j'aime un jour les Russes, les Anglaises,
Passé ce tems, ma constance est à bout ;
Mais pour toujours j'aimerai les Françaises ;
Je suis Français, mon pays avant tout.

Si des jours de votre puissance
Le Destin arrêta le cours,
Dévoués à cette belle France,
Nous lui jurons tous notre amour :
Des monumens que la gloire environne,
Avec orgueil s'élèvent parmi nous,
Le Panthéon, le Louvre, la Colonne ;
Je suis Français, mon pays avant tout.

Les Revenants.

Air :

Jeunes filles, méfiez-vous,
Des revenants, des loups-garous ;
Au bois n'allez jamais seulettes
Danser, jouer sous la coudrette.
Car bien souvent les revenants
Sont des vivants, sont des vivants.

Lisette en revenant un soir,
Rencontre un grand fantôme noir :
De frayeur son âme est saisie,
Elle redoute pour sa vie !

Mais quel était ce revenant?
Un bon vivant, un bon vivant.

Lisette oubliant sa frayeur,
Au fantôme livra son cœur:
Il promit en amant fidèle,
De revenir toujours pour elle.
Mais elle attendit vainement
Le revenant, le revenant.

Jeunes femmes, dont les maris
Voyagent en lointain pays,
Gardez-vous bien dans leur absence
De commettre quelque imprudence:
Méfiez-vous à chaque instant
Des revenants, des revenants.

Chacun est îvre à sa façon.

Air: *Ah! que de peines dans la vie!*

Dans ce monde tout n'est qu'îvresse,
L'avare est îvre de l'argent,
L'amant îvre de sa maîtresse,
L'auteur îvre de son talent. (*bis*)
Le guerrier est îvre de gloire,
Le sage est îvre d'un vallon,
Et moi, je suis îvre à force de boire, } *bis.*
Chacun est îvre à sa façon. }

Toujours.

AIR : *Tendre Amitié, &c.*

M'AIMERAS-TU ? disais-je à mon amie,
Au tems heureux de nos premiers amours ;
M'aimeras-tu, dis-moi, toute la vie ?...
Elle sourit, et répondit : « *toujours.* »

Contraint, bientôt, par le destin sévère,
De fuir l'objet de mes tendres amours,
Ma main grava sur l'écorce légère
Son nom, le mien, et ce doux mot : « *toujours !* »

Depuis long-tems, séparé de ma belle,
Elle oublia le serment des amours ;
Mais est resté sur l'écorce fidèle,
Et dans mon cœur, le triste mot « *toujours.* »

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

TU me laisses, Adélaïde,
Ah ! qui peut t'éloigner de moi ?
Pourrais-tu me croire perfide,
Quand je puis tout faire pour toi ?

J'ai fait ce qu'un amant peut faire
Pour te témoigner mon amour ;
J'ai tout fait pour te satisfaire
Et je n'en ai point de retour.

Toujours vers toi, charmante brune,
L'amour seul a guidé mes pas ;
Je n'ai point cherché ta fortune,
Mais à jouir de tes appas.

Mon cœur soupirant pour tes charmes
N'a point méprisé ta fierté ;
Mes ennuis, mon zèle et mes larmes
T'ont prouvé ma fidélité.

Hélas ! que faut-il pour te plaire ?
Si tu rejettes mes soupirs,
Parle, dis-moi ce qu'il faut faire,
Et je me rends à tes désirs.

Si tu veux de moi te défaire,
Belle, cesse de me charmer ;
Mais tu ne peux cesser de plaire,
Je ne puis cesser de t'aimer.

Le Bouclier.

Du myrte frais et du tendre olivier,
Amants cherchez le pacifique ombrage ;
Moi, sous la feuille du laurier
A l'amour j'offre mon hommage.
Né dans les camps, c'est sur un ton guerrier
Que je chante ce qu'il m'inspire ;
Et quand j'écris à ma Zelmire,
Mon pupitre est mon Bouclier. (*bis.*)

L'hymen, Zelmire, allait m'unir à toi
Quand du Clairon le son se fit entendre :
Et Mars te disputa ma foi,
Sous ses drapeaux j'allais me rendre....
Je te quittais, mais ton amant guerrier
Mêlant ton image à ses armes,
Avec un dard grava tes charmes
Sur le fer de son Bouclier.

L'amour me suit, sous ma tente, au combat
Remplit mes sens, lorsque mon front menacé
L'amour, au milieu du fracas
Se confond avec mon audace ;
Amant fidèle, intrépide guerrier
J'unis la tendresse à la gloire ;
Et ces mots : « Zelmire et victoire»
Sont écrits sur mon Bouclier.

Quand pour la paix, suspendant son courroux,
Mars laissera reposer la nature,
J'irai, Zelmire à tes genoux
Déposer ma poudreuse armure :
Ce cœur alors amoureux et guerrier,
Battra sous ta main caressante,
Après avoir pour son amante
Palpité sous le Bouclier.

Logogriphe.

Je passe pour très-maigre avec mon double cou ;
Lecteur, je n'ai pourtant qu'une tête et qu'un cou.

Le Soleil d'Austerlitz.

AIR : *T'en souviens-tu ?*

Je me souviens des vétérans d'Arcole
Foulant aux pieds l'empire des Césars,
Des murs de Rome, et du vieux Capitole,
Courbant son front sous nos vieux étendards.
Je me souviens des bataillons rapides
Victorieux à Thèbes, à Memphis,
Et s'élançant du sol des Pyramides
Pour voir briller le soleil d'Austerlitz. (*bis.*)

Je me souviens des plaines Italiques,
Pour nos héros fertiles en lauriers ;
Lauriers que Mars dans les champs germaniques
Sema partout où passaient nos guerriers.
De Marengo je rêve encor la gloire ;
Je me souviens que la France jadis
Seule à son gré promenait la victoire ;
Je me souviens du soleil d'Austerlitz.

Je me souviens de ce jour de carnage
Dont le triomphe accabla ma raison :
Je me souviens que le plus grand courage
Dut échouer devant la trahison,
La France a vu dans nos héros célèbres,
Avec honneur tomber ses vaillants fils....
Je me souviens que des voiles funèbres
Ont obscurci le soleil d'Austerlitz.

Je me souviens d'une gloire éclatante
Dont les rayons inondaient nos revers,

Je me souviens de Bellone inconstante,
De nos succès, de nos sanglants revers ;
Je me souviens que le jour de vengeance
Par le destin à nos vœux fut promis ;
Ce jour approche ! ! ! ennemis de la France,
Souvenez-vous du soleil d'Austerlitz.

Les Trois Vertus Théologales

Parmi les vertus que tu vantes,
Avec tant de dévotion :
Il en est trois surtout charmantes,
Qui fixent mon attention.
Lise, aujourd'hui je veux t'apprendre
A les pratiquer toutes trois ;
Chacune d'elles doit te rendre
Meilleure et chrétienne à la fois. (*bis.*)

La première vertu suprême
Que tu dois suivre, c'est la foi :
Oh ! oui la foi, crois que je t'aime,
Et que je n'aimerai que toi,
Quoique tu trouves ton empire
Partout où l'amour a le sien,
Crois qu'en tous lieux où je respire,
Mon bonheur émane du tien.

Il faut encore à l'espérance
Rendre un hommage aussi pieux,
Espère donc en ma constance,
Espère en mes soins amoureux ;

Et si cette vertu chérie
T'offre un bonheur à préférer,
Lise, un seul instant je te prie,
Daigne me laisser espérer.

Ce n'est pas tout, il faut apprendre
A pratiquer la charité ;
Quand on est jeune et douce et tendre,
On doit aimer l'humanité.
Ah ! de cette vertu si belle,
Use toujours avec bonté ;
Et pour un cœur tendre et fidèle
Aye un peu plus de charité.

Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Air : *Du Troubadour*, ou *Riches Cités.*

Pour un français, serait-il des entraves ?
Interrogé, l'univers vous dit, non :
Je m'enhardis, et l'aspect de ces braves,
Me tiendra lieu des faveurs d'Apollon !
Au plus noble délire,
Je cède, et sur ma lyre,
Je vais chanter les élus de mon cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur. } (*bis.*

Napoléon a sauvé la Patrie ;
Elle a donné le trône àce guerrier.
Du double nœud qui tous deux les allie,
L'Honneur Français est l'auguste ouvrier.

Soldats, votre courage
Garantit cet ouvrage.
On est bien fort quand on porte en son cœur
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Lorsqu'à l'appel que lui fait la patrie
Sans balancer, chaque jeune Français
Sarrache aux bras d'une mère chérie
Qu'il craint, hélas, de ne revoir jamais,
Qui peut tendre nature,
Appaiser ton murmure ?
Trois mots sacrés que tu lis dans son cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Lorsqu'au Français, vainqueur en Moscovie,
L'hiver jaloux livra d'affreux combats,
Il n'eut bientôt pour soutenir sa vie
Qu'un sang glacé par les âpres frimats.
O transport électrique,
O feu vraiment magique,
Trois mots sacrés ont réchauffé ton cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Infortuné qu'une rive ennemie
Retient captif dans des cachots flottans,
Au souvenir d'une épouse chérie,
Au souvenir de tes jeunes enfans ;
Qui peut dans l'esclavage
Soutenir ton courage ?
Trois mots sacrés que te redit ton cœur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

De l'univers Architecte suprême,
Entends les vœux qu'en ce jour nous formons;

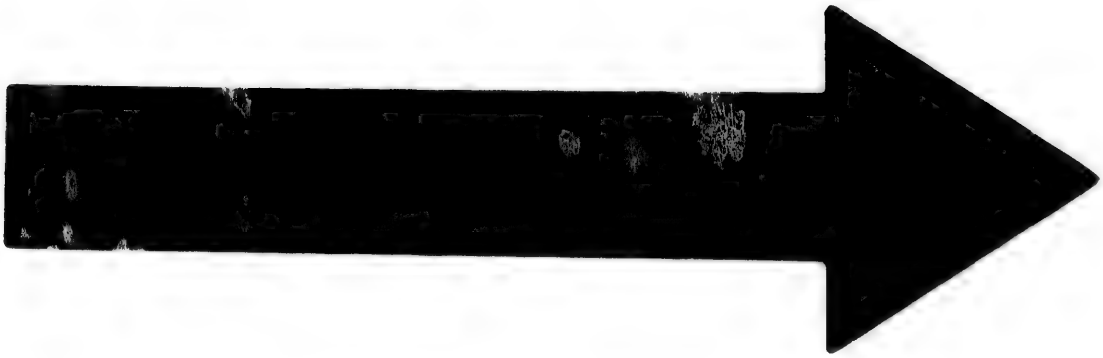
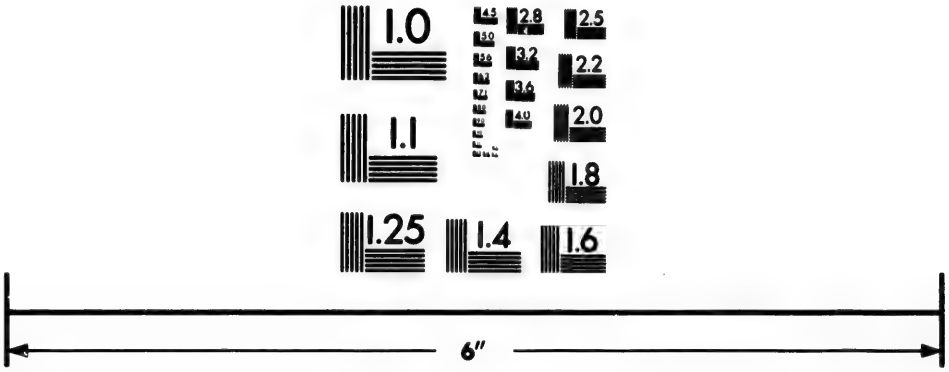


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Qu'en Albion ton flamboyant emblème,
De nos guerriers guide les bataillons,
Et que de la Tamise
Par eux l'onde soumise,
Reporte aux mers ce cri libérateur,
Napoléon, la Patrie et l'Honneur.

Le Grenier.

Air : *J'entends au loin les sons de la musette.*

Je viens revoir l'asyle où ma jeunesse
De la misère a subi les leçons :
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,
De vrais amis, et l'amour des chansons.
Riant de tout, et des fous et des sages,
Sans avenir, riche de mon printemps,
Leste et joyeux ; je montais six étages.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans! (bis

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore,
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur :
Là fut ma table, et je retrouve encore
Trois pieds d'un vers charbonné sur le mur.
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge
Que d'un coup d'œil a fustigé le temps,
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en ga
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table un jour, jour de grande richesse,
De mes amis les voix brillaient en chœur,

Quand tout-à coup monte un cri d'allégresse ;
A Marengo Buonaparte est vainqueur.
Nous nous taisons ; un autre chant commence ;
Nous célébrons tant de faits éclatans ;
Les Rois jamais n'envahiront la France.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit, où ma raison s'enivre,
Ah ! qu'ils sont loins ces jours si regrettés !
Je donnerais ce qui me reste à vivre
Pour un des mois qu'ici Dieu m'a comptés,
Pour rêver gloire, amour, plaisirs, folie,
Pour dépenser sa vie en peu d'instans,
D'un long espoir pour la voir embellie.
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans.

Ode Bachique.

AIR : *Du Vaudeville de Figaro.*

A la main une bouteille,
Et le plaisir dans les yeux,
C'est à toi, Dieu de la treille
Que j'offre aujourd'hui mes vœux ;
Puisse jusqu'à ton oreille
Parvenir ce doux refrein,
« Vive Bacchus et le Vin.» (*bis.*)

Le vin conserve la vie,
C'est l'eau qui donne la mort,
Oui de l'eau je me défie,
Enfin je hais l'eau si fort,

Que lorsqu'on me barbifie,
Au lieu d'eau dans mon bassin,
Je veux qu'on mette du vin.

On dit qu'il est agréable,
Je veux croire qu'il est doux,
D'aimer une femme aimable,
De languir à ses genoux ;
Moi qui n'aime que la table,
Je ne vois rien audessus,
Du bon vin et de Bacchus.

Une cadence légère,
Jamais ne me ravira,
Rien pour moi n'est somnifère
Comme un superbe Opéra ;
Aux plus beaux chants je préfère
Le glouglou d'un entonnoir,
Ou les efforts d'un pressoir.

Je n'empêche pas qu'on sente
Avec délice les fleurs,
D'une cuve qui fomente,
Moi j'aime mieux les vapeurs ;
Une chose encor me tente,
C'est de mourir dans un bain,
Mais je veux qu'il soit de vin.

Les pan, pan.

Air : *Allez, allez, oui je vous le conseille.*

Mes chers amis, pour jouir de la vie
Le verre en main, narguons la faulx du temps ;
Et pour Momus prodiguant notre encens,
Que sa marotte nous rallie.
Joyeux troubadours,
Répétons toujours ;
Et non, non, non, non, point de mélancolie.
Oui, le vrai bonheur
Est au son flatteur
De tous les pan pan, les pan pan de nos bouchons,
De tous les glou glou, les glou glou de nos fla-
[cons.
De tous les lan là, les lan la de nos chansons.

Dans un concert, qu'une voix magnifique
De ses accens ravisse l'auditeur ;
Lorsqu'un Lafon sur son luth enchanteur
Promène son archet magique.
A tous ces grands airs
A tous ces concerts,
A tous ces fron, fron, fron, fron de la musique.
Je préfère encor
Le joyeux accord
De tous les pan pan, &c.

Un vieux guerrier, à la gloire fidèle,
De son pays qui défend les remparts,
Si Mars l'appelle sous ses étendards,
S'anime d'une ardeur nouvelle,

Il n'est jamais sourd
Lorsque du tambour
Le pan ran tan plan, ran tan plan le rappelle.
Mais sous l'olivier
Ce vaillant guerrier
Revient aux pan, pan, &c.

Pour obtenir d'une jeune fillette
L'aveu charmant que retient sa pudeur ;
Joyeux lurons : cherchons avec ardeur
A trinquer avec la pauvrette.
Si le jus divin
Pénètre en son sein,
Et non, non, non, non, elle n'est plus muette ;
Et le tendre aveu
Part avec le feu
De tous les pan, pan, &c.

A mon convoi, puisqu'il faut que je meure,
Amis, pour cierge apportez un flacon,
Et qu'un tonneau de Beaume ou de Mâcon
Fasse ma dernière demeure,
Au temple divin
Le verre à la main,
Et din, din, din, din, din, din, din, sonnez l'heure
Remplis du doux jus
Chantez l'oremus
Au bruit des pan pan, des pan pan de nos bou-
[chons
Au bruit des glou glou, des glou glou de no-
[flacons
Au bruit des lan la, des lan la de nos chansons.

La Colonne Vendôme.

Salut ! monument gigantesque
De la valeur et des beaux arts !
D'une teinte chevaleresque
Toi seul brille dans nos remparts. (*bis.*)
De quelle gloire t'environne
Le nom de Kleber et Desaix !
Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand on regarde la colonne ! (*ter.*)

L'Europe qui dans ma patrie
Un jour pâlit à ton aspect,
En brisant la tête flétrie
Pour toi conserva du respect. (*bis.*)
Car des vainqueurs de Babylone
Des héros morts chez l'étranger
Les ombres pour la protéger
Planaient autour de la colonne. (*ter.*)

Anglais, fier d'un jour de victoire
Par vingt rois conquis brèvement,
Tu prétends, pour tromper l'histoire,
Imiter ce beau monument ? (*bis.*)
Souviens-toi donc, race bretonne,
Qu'en dépit de tes factions,
Du bronze de vingt nations
Nous avons formé la colonne. (*ter.*)

« Avec eux la gloire s'exile,»
Osa-t-on dire des proscrits.....
Et chacun vers le champ d'Asile
Tournait des regards attendris. (*bis.*)

Malgré les rigueurs de Bellone
La gloire ne peut s'exiler
Tant qu'en France on verra briller
Des noms gravés sur la colonne. (*ter.*)

Proscrits, sur l'onde fugitive
Cherchez un destin moins fatal ;
Pour moi, comme la sensitive
Je mourrai loin du sol natal. (*bis.*)
Et si la France un jour m'ordonne
De chercher au loin le bonheur
J'irai mourir au champ d'honneur
Ou bien au pied de la colonne. (*ter.*)

Et vous qui domptez les orages
Guerriers, vous pouvez désormais
Du sort mépriser les outrages
Les héros ne meurent jamais. (*bis.*)
Vos noms, si le tems vous moissonne,
Iront à la postérité.
Vos brevets d'immortalité
Sont burinés sur la colonne. (*ter.*)

Impromptu.

Toujours ton souvenir
Oh mon aimable amie
De ma paisible vie
Occupe le loisir.
Et le tems ni l'absence
Qu'amour redoute tant
N'ont pu de ma constance
Triompher un instant. (*bis.*)

Le Langage des Mains.

Chanson Pantomine.*

Air : *Jeunes Amans, cueillez des fleurs.*

A mes leçons, jeunes humains,
Prêtez une oreille attentive ;
Je vais du langage des mains
Vous montrer la règle expressive :
Avec la main, nous affirmons,
Avec le poing, l'homme menace,
Avec le doigt, nous indiquons ;
Les mains jointes demandent grace. (*bis.*)

La bonne foi vous prend la main,
Et vous la serre avec franchise ;
Avec le revers, le dédain
Rejette celle qu'il méprise :
La main dit non, la main dit oui,
La main flatte, la main caresse ;
Combien l'amant est réjoui
Quand ses mains pressent sa maîtresse! (*bis.*)

De loin, la main, mieux que la voix,
Dit qu'on avance, ou qu'on recule ;
La frayeur écarte les doigts,
Avec eux, l'ignorant calcule :
L'homme pensif frotte son front,
La main applaudit, prend et donne ;
Elle interroge, elle répond,
Elle remercie, elle ordonne. (*bis.*)

* Cette Chanson n'a rien de piquant, si la personne qui la chante n'exprime par ses gestes ce qu'elle dit.

L'espoir lève les mains aux cieux,
Pour implorer la Providence ;
La honte les met sur les yeux ;
Sur son sein, les met la décence :
Le sage, en l'air les élevant,
Tâche d'appaiser le tumulte,
Du plat de la main, vivement
Toucher la joue, est une insulte. (*bis.*)

Le comédien, ou l'orateur,
Sans mains, serait un corps sans âme ;
La main qu'on porte sur son cœur,
Du tendre amour nous peint la flâme :
Ce dieu charmant a de l'esprit
Jusqu'au bout des doigts, à Cythère ;
Sur sa bouche un seul doigt nous dit :
« Pour être heureux, sachez vous taire. » (*bis.*)

Mes deux Cinquantaines.

CHANSON FAITE LE JOUR D'UN ANNIVERSAIRE

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Oui, j'ai vu cinquante printemps,
Cinquante étés, cinquante automnes ;
Cinquante fois, j'ai vu le temps
Qui prend naissance aux froides zônes :
Oui, malgré tous les accidens
Qui barrent le cours de la vie,
J'existe depuis cinquante ans
Avec l'amour et la folie.

Je suis juste à moitié chemin
De la plus longue course humaine ;
Ami, je compte bien, demain
Commencer l'autre cinquantaine :
D'aller au bout je suis certain ;
Ce monde est une loterie ;
J'eus toujours un heureux destin,
J'aurai le quine de la vie.

Puissent mes derniers cinquante ans,
De mes premiers être l'image !
Lors un siècle d'heureux instans
Aura formé ce long passage :
Non, sans pleurs, sans maux, sans douleur,
Non, sans quelques jours un peu sombres ;
J'en ai mieux senti le bonheur !
Il n'est point de tableau sans ombres.

Je n'aurai plus du jeune tems
L'imprévoyante insouciance,
Ces désirs de quelques instans
Qu'éteint bientôt la jouissance :
Mais j'aurai, dans l'autre moitié
Du siècle que je prétends vivre,
Constance, amour, tendre amitié,
Et déjà cet espoir m'enivre.

La Fauvette,

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles :
Est-ce un crime de changer ?
Si l'amour porte des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger ? (*bis.*)

Le papillon, de la rose
Reçoit le premier soupir ;
Le soir un peu plus éclose,
Elle écoute le zéphir.
Jouir de la même chose,
C'est enfin ne plus jouir.

Apprenez de ma fauvette
Qu'on se doit au changement ;
Par ennui d'être seulette
Elle eut moineau pour amant :
C'est sûrement être adroite,
Et se pourvoir joliment.

Mais moineau sera-t-il sage ?
Voilà fauvette en souci.
S'il changeait—Dieux ! quel dommage !
Mais moineaux aiment ainsi.
Puisqu'Hercule fut volage,
Moineaux peuvent l'être aussi.

Vous croiriez que la pauvrette
En regrets se consuma :
Au village une fillette,
Aurait ces faiblesses-là ;

Mais le même jour fauvette
Avec pinçon s'arrangea.

Quelqu'un blâmera peut-être
Le nouveau choix qu'elle fit.
Un jaseur, un petit-maître...
C'est pour cela qu'on le prit :
Quand on se venge d'un traître
Peut-on faire trop de bruit ?

Le moineau, dit-on, fit rage ;
C'est là le train d'un amant :
Aimez bien, il se dégage ;
N'aimez pas, il est constant.
L'imiter, c'est être sage ;
Aimons, et changeons souvent.

L'Hirondelle et le Proscrit.

Ste. Hélene, 1821.

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle,
Ah ! viens fixer ton vol auprès de moi !
Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle,
Ne suis-je pas étranger comme toi ? (*bis.*)

Peut-être, hélas ! des lieux qui t'ont vu naître,
Un sort cruel te chasse ainsi que moi ;
Viens déposer ton nid sur ma fenêtre,
Ne suis-je pas voyageur comme toi ?

Dans ce désert le destin nous rassemble,
Ah! ne crains pas d'y rester avec moi;
Si tu gémis, nous gémirons ensemble;
Ne suis-je pas exilé comme toi?

Quand le printems reviendra te sourire,
Tu quitteras et ton exil et moi,
Tu voleras au pays du zéphire,
Ne puis-je, hélas! y voler comme toi?

Tu reverras ta première patrie,
Le premier nid de tes amours.... et moi
Un sort cruel confine ici ma vie;
Ne suis-je pas plus à plaindre que toi?

Les Regrets.

Le sombre hiver va disparaître,
Le printems sourit à nos vœux;
Mais le printems ne semble naître,
Que pour les cœurs qui sont heureux. } *bis.*

Le mien que la douleur accable,
Voit tous les objets s'obscurcir;
Et quand la nature est aimable,
Je perds le plaisir d'en jouir. } *bis.*

Je ne vois plus ce que j'adore,
Je n'ai plus de droits au plaisir;
Pour les autres tout semble éclore,
Et pour moi tout semble finir. } *bis.*

Les souvenirs errent en foule
Autour de mon cœur abattu,
Et chaque moment qui s'écoule
Me rappelle un plaisir perdu.

Que m'importe que le tems fuie?
Heures, dont je crains la lenteur,
Vous pouvez emporter ma vie,
Vous n'annoncez plus mon bonheur.

Je n'ai plus la douce pensée
Qui s'offrait à moi le matin,
Et qui vers le soir retracée
M'entretenait du lendemain.

Mon œil voit reverdir la cime
Des arbres de ce beau vallon,
Et de l'oiseau qui se ranime,
J'entends la première chanson.

Ah! c'est vers ce tems que Thémire
A mes yeux parut autrefois,
C'est là que je la vis sourire;
C'est là que j'entendis sa voix.

Les témoins, la crainte et l'envie,
Combattaient souvent mes désirs;
Mais sous l'œil de la jalousie
L'amour sent croître ses plaisirs.

Les arts dont la pompe éclatante
A mes yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante,
Loin de me la faire oublier!

Mon âme aujourd'hui solitaire,
Sans objet comme sans désir,
S'égare et cherche à se distraire
Dans les songes de l'avenir.

Tel quand la neige est sur la plaine,
L'oiseau n'ôsant plus la raser,
Voltige d'une aile incertaine,
Sans savoir où se reposer.

Je m'aperçois que sans contrainte,
Mon cœur pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne veut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager !
Je veux épancher ma tristesse,
Et non la faire partager.

Que dis-je ? hélas ! je me repose
Sur ces désolans souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose ;
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douleurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace,
Retrouver encor mes amours.

Les deux époques de la vie.

AIR : *De la Pipe de Tabac.*

A deux époques de la vie,
L'homme prononce, en bégayant,
Deux mots dont la douce harmonie
A je ne sais quoi de touchant.
L'un est *maman* et l'autre *j'aime ;*
L'un est crié par un enfant,
Et l'autre arrive de lui-même,
Du cœur aux lèvres d'un amant. (*bis.*)

Quand le premier se fait entendre,
Bientôt une mère y répond.
La jeune beauté devient tendre,
Si son cœur entend le second.
Ah ! jeune Élise, prends-y garde,
Le mot *j'aime* est plein de douceur
Et souvent tel qui le hazarde
N'en connut jamais la valeur.

Il faut une prudence extrême,
Pour bien distinguer un amant.
Celui qui dit mieux, *je vous aime,*
Est plus souvent celui qui ment.
Qui ne sent rien parle à merveille ;
Crains un amant rempli d'esprit,
C'est ton cœur et non ton oreille,
Qui doit écouter ce qu'il dit.

A une Mère.

Le sort au printemps de ma vie
Me sépara de mes parens ;
Je fus banni de ma patrie
N'ayant d'autre or que mes talens....
Je vis une terre étrangère,
Où je ne trouvai point d'amis.
Ah! Dieu quand verrai-je ma mère } (bis.)
Quand reverrai-je mon pays.

Toujours nourri dans l'opulence,
Je ne connaissais que plaisirs ;
J'avais toujours avec aisance,
Pu contenter tous mes désirs.
Mais, bonheur n'est qu'une chimère ;
Je ne connais plus que soucis
Depuis que j'ai laissé ma mère } (bis.)
Et que j'ai quitté mon pays.

Vous que tourmente mon absence,
Tendres parens mes bienfaiteurs,
Vous prîtes soin de mon enfance
Et moi je fais couler vos pleurs.
Mais un jour viendra, je l'espère,
Que Dieu touché de mes ennuis
Saura rendre un fils à sa mère } (bis.)
Un citoyen à son pays.

Couplets

COMPOSÉS POUR UN REPAS D'AMIS.—1814.

À table réunis,
Lorsque le vin abonde,
Quant on boit à la ronde,
Quel plaisir d'être assis
Auprès de ses amis !
Chassons la noire tristesse,
Fesons régner l'allégresse,
La gaîté, l'amitié,
Et la sincérité.

J'entends souvent vanter
Nos voisins d'Amérique,
Leur fine politique
Leur art de calculer,
Discuter, perorer.
Laissons leur cette souplesse,
Leur gravité, leur tristesse ;
Et de les imiter,
Tâchons de nous garder.

Voulant nous effrayer
Par le bruit de la guerre,
Et sur mer et sur terre,
Ils ont mis des soldats
Annonçant des combats.
Moquons-nous de leur puissance,
Et de leur vaine arrogance.
Rions, buvons, chantons,
Toujours nous les battrons.

De nobles sentimens,
Que notre cœur s'enflamme,
Qu'ils remplissent notre âme ;
Et de nos bons parens,
Ramenons le bon tems.
Ils avaient de la vaillance,
C'était leur grande science,
Montrons-nous de ces feux
Animés tous comme eux.

Puisque dans ce beau jour,
L'amitié nous rassemble,
Célébrons tous ensemble
Et chantons tour à tour
Et le vin et l'amour.
Qui sait aimer, rire et boire,
Peut enchaîner la victoire.
Sachons toujours unir
La gloire et le plaisir.

Soyons toujours unis,
À notre Roi fidèles,
Et de même à nos belles,
Forts contre l'ennemis
Fermes pour un ami ;
Que le Canada prospère,
De plus en plus qu'il s'éclaire,
Et que les Canadiens
Soient toujours Citoyens !

La Rose et son Bouton.

Air : *Partant pour la Syrie.*

Vers l'empire de Flore
Nous dirigions nos pas,
Au moment où l'aurore
Arrose ses appas ;
La déesse s'avance,
Sautant sur le gazon,
Et portant en cadence
La rose et son bouton. } (bis.)

Dans mon vaste domaine,
Me dit-elle en riant,
Pour la fête prochaine
Vous cherchez un présent ;
Secondant votre zèle,
Ma main vous fait un don ;
Des fleurs voilà la reine,
La rose et son bouton.

Tendre mère, une rose
Couronne vos vertus,
Et l'autre, demi close,
Vous promet encor plus ;
Qu'une amitié sans tache
Forme votre union ;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

Oh ! vous, fille chérie,
Bouton à peine éclos,

D'une mère attendrie
Partagez les travaux ;
Qu'une amitié sans tache
Forme votre union ;
L'amour toujours attache
La rose à son bouton.

L'Amour Papillon.

Jupiter outré de colère
D'être blessé par Cupidon,
D'un regard lancé sur Cythère
Changea son fils en papillon.
D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ses bras,
Ses dards, en des pattes dorées :
Il veut se plaindre et ne peut pas.

L'arc à la main, ce dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs ;
Mais toujours, le plaisir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.
Enfin touché de sa disgrâce,
Jupin lui dit : consolez-vous,
Amour, j'excuse votre audace ;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change ; ses flèches cruelles
Reprennent leur premier état ;
Mais il conserve encor des ailes,
Pour marque de son attentat.

Depuis, l'Amour aussi volage
Que le papillon inconstant,
En un instant brûle et s'engage,
Et se dégage en un instant.

Chanson Bachique.

Heureux celui qui chemine
Sur la terre et non sur l'eau ;
Qui fait passer son vaisseau
Par le vent de sa cuisine.
L'embarquement est divin,
Quand on vogue, vogue, vogue,
L'embarquement est divin,
Quand on vogue sur le vin.

Si vous voulez que je chante,
Faites moi verser du vin,
C'est l'unique *bout-en-train*
Qui m'anime et qui m'enchante.
L'embarquement, &c.

Si vous voulez que je gronde,
Faites-moi verser de l'eau,
Elle a servi de tombeau
Une fois à tant de monde.
L'embarquement, &c.

Celui qui vogue sur l'onde,
Doit être sans jugement ;
Qui va sur cet élément
Peut bien dire, adieu le monde.
L'embarquement, &c.

La Raison et la Folie.

AIR : *Loin de toi, belle Thémire.*

J'avais juré d'être sage,
Mais avant peu j'en fus las.
O raison, c'est bien dommage
Que l'ennui suive tes pas.
J'eus recours à la folie,
Je nageai dans les plaisirs,
Le tems dissipa l'orgie
Et je perdis mes désirs.

Mais pour mieux passer ma vie,
J'assemblai dans ma maison,
Pour maîtresse la folie
Et pour femme la raison.
Tour à tour mon gout volage
Leur partage mes désirs ;
L'une a soin de mon ménage
Et l'autre de mes plaisirs.

Le Choix des Epoux.

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage.
Vieilles femmes, jeunes maris,
Feront toujours mauvais ménage.
On ne voit pas le papillon
Sur la fleur qui se décolore ;
Rose qui meurt cède au bouton
Les baisers de l'amant de Flore. (*bis.*)

Aux époux unis par le cœur
Le tems fait blessure légère ;
On a toujours de la fraîcheur,
Quand on a le secret de plaire.
Rose qui séduit le matin,
Le soir peut être belle encore ;
L'astre du jour, à son déclin,
A souvent l'éclat de l'aurore.

Ce lien peut être plus doux
Pour un vieillard qu'amour enflamme ;
On voit souvent un vieil époux
Etre épris d'une jeune femme.
L'homme, à sa dernière saison,
Par mille dons peut plaire encore.
Ne savons-nous pas que Tithon
Rajeunit auprès de l'aurore.

A l'Amitié.

Tendre Amitié, doux lien de la vie,
Oui, pour toujours je te donne ma foi ;
Et je n'ai point d'autre envie
Que d'exister et mourir sous ta loi.

Compte à jamais sur ma reconnaissance,
Tendre Amitié, toi qui fais mon bonheur ;
Et les pleurs de l'inconstance
Ne viendront pas en troubler la douceur.

S'il m'arrivait quelques revers funestes,
Mon triste cœur pourrait être abattu ;
Mais, hélas ! si tu me restes,
Tendre Amitié, je n'aurai rien perdu.

Couplets

FAITS EN 1828, PAR UN ÉLEVE DU COLLEGE DE ST. HYACINTHE.

AIR : *Toujours, toujours, je te serai fidèle, &c.*

Toujours, toujours, plein de reconnaissance,
J'exalterai ces endroits fortunés ;
Toujours, toujours, loin de moi le silence,
Quand je pourrai publier leurs beautés.
Une maison forme, dans ma jeunesse,
Le ferme appui de mes plus heureux jours ;
Avec ardeur, affection, tendresse,
Je chanterai ces lieux charmans toujours.

Toujours, toujours, dans ces joyeux bocages,
J'entends le chant des aimables oiseaux.
Toujours, toujours, contre tous ces feuillages
Vont se jouer mille zéphirs nouveaux.
Ces verts gazons, cette belle prairie,
Me font couler les plus paisibles jours ;
Que de ces champs la parure embellie
Charme mon cœur et m'enchante toujours.

Toujours, toujours, dans ces lieux d'innocence,
Je goute en paix du plaisir la douceur.
Toujours, toujours, l'aimable et douce aisance
Vient inonder mes désirs et mon cœur.
Autour de moi, des amis toujours tendres,
Avec gaieté, font passer d'heureux jours ;
Leur entretien, leurs manières riantes,
Ah ! tout me plait et me ravit toujours.

Le Retour du Gas Simon.

Ou le Revenant qui n'est pas mort.

LA MERE.

A mon s'cours, mes enfans,
Rentrons, il est temps :
D'frayeur me v'la morte !
V'la Simon, not' grand gas,
Qui r'vient d'son trépas
Et nous tend les bras :
C'est bien lui, voyez-vous,
Sauvons-nous, tretous,
Fermons bien la porte ;
Toi, pour le renvoyer,
Prends vit' ton pseautier,
Moi, not' bénitier.

SIMON.

Pan, pan, ouvrez-moi donc,
Je suis vot' gas Simon,
Qui r'viens d' l'Angleterre ;
Comm' j'étais mal là bas,
Je r'viens à grands pas,
N'vous sauvez donc pas.

LA MERE.

Hélas, mon pauvre enfant,
Pour toi dans l'instant,
J'sommes tous en prière ;
Pour t'gagner l'paradis,
Ecoute bien j' te dis
Un *De profundis*.

SIMON.

Bon ! un *De profundis !*
C'est toujours ça d'pris
Par l'trou de la serrure ;
Mais êt'vous fous trétous ?
Ou bien voulez-vous
M'renvoyer d' chez nous ?

LA MERE.

Oui, va-t'en, mon enfant,
D'nous tu seras content ;
Car drès d'main, je te l' jure
Pour adoucir ton sort,
J' te f'rons dir' dabord
Un service de mort.

SIMON.

Un service ! vous rêvez :
J'vois ben qu' vous m'prenez
Pour un autre, ma mère ;
Je n'suis pas un r'venant,
J' suis vraiment vivant
Simon, votre enfant.

LA MERE.

C' n'est pas la vérité ;
On m'a zapporté
Ton act' mortuaire ;
C' qu'est écrit est écrit ;
Mets toi dans l'esprit
Qu' tes mort, c'est fini.

SIMON.

Je n'suis pas mort un brin,
Et je n' suis enfin,
Ni r'venant ni diable ;
Avec vous sans tarder,
Pour vous rassurer,
J'veux boire et manger.

LA MERE.

S'il est vrai qu' t' es vivant,
Entr', mon cher enfant,
Viens donc t'mettre à table ;
Mange, et ça m' rassur'ras ;
Car, j' sais bien la-bas
Qu' les morts n'mangent pas.

SIMON.

C'est bien moi qui suis moi ;
Calmez votre effroi,
Puisque j'casse la croute ;
Embrassez moi tretous.
Bon dieu qu'il m'est doux
De m' voir avec vous !

LA MERE.

J'ai l'écrit bien signé
Comm' quoi tu fus tué
Dans une grand' déroute ;
Mais je n' crois plus l'papier,
Puisqu' dans not' quartier
Te v'là tout entier.

SIMON.

M' voyant si mal reçu,
Tout surpris, j'ai cru,
Qu' vous perdiez la tête,
Je n' savais pas pourquoi
J' vous voyais d'bonn' foi
Prier dieu pour moi.

LA MERE.

C' tour là, mon pauvr' garçon
M' donne une bonn' leçon ;
Je n' s'rai plus si bête,
J' t'en réponds, mon enfant,
Je n' croirai maint'nant
Qu'au r'venant vivant.

Chanson Bacchique.

AIR : *Mon père était pot.*

Pour terminer gaîment ce jour,
Allons, mes camarades,
Il nous faut chanter tour à tour,
Vidant force rasades.
Jasons et chantons,
Versons et buvons,..
O nectar délectable !
C'est ainsi qu'aux cieux
S'amusent les dieux ;
Que ne suis-je à leur table ?

Mais pourquoi voudrais-je changer
De table et de convives ?
Là-haut, pourrait-on savourer
Jouissances plus vives ?
Je reste ici bas,
Je ne quitte pas
De francs lurons que j'aime.
Puissions-nous aussi,
Dans cent ans, d'ici,
Nous réjouir de même !

Sexe brillant de mille attraits,
J'oubliais ton empire ;
Daigne pardonner ces couplets
A Bacchus qui m'inspire ;
Peut-être demain,
Sur un doux refrain,
Chanterai-je ta gloire ;
Mais en ce beau jour,
Trève avec l'amour,
Pour ne songer qu'à boire !

L'Archi-Gastronome.

Air : *J'étais bon chasseur autrefois.*

Notre siècle me fait pitié,
Quand je vois tous nos docteurs blêmes,
Et *mordicus*, et pied à pied,
Défendre chacun leurs systèmes.
Oh ! que bien le ciel me lotit,
En me faisant d'une autre étoffe !
Car a-t-on meilleur appétit
Pour être excellent philosophe ?

Soigner, ménager ma santé,
En deux mots voilà ma science :
Ma plus chère divinité,
Pourquoi le taire ? c'est ma panse.
Mes fourneaux, voilà les autels
Où chaque jour mon encens brûle
En l'honneur de deux immortels,
Comus et Bacchus son émule.

Des artistes les plus savans
Avec grand soin je fuis l'approche.
Je n'estime que les talens
De l'inventeur du tourne-broche.
Sans m'en mêler, de nos visirs
Je vois l'interminable lutte ;
Et l'intérêt de mes plaisirs,
Voilà le seul que je discute.

De Mosard et de Rossini
Vante qui voudra la musique !
Moi, quand mon repas est fini,
Je n'aime qu'un refrain bachique.
De nos mille journaux, jamais
Je ne parcours une colonne ;
Je lis le Cuisinier français,
Les siennes ne trompent personne.

Quand je mange chaud et bois frais,
Quand facilement je digère,
Qu'on soit en guerre ou bien en paix,
Il ne m'importe, ma foi, guère !
Cent fois mieux obéi qu'un roi
Esclave orné d'un diadème,
Jamais on n'a servi chez moi
Que les vins et les mets que j'aime.

Thomas.

C'est le gros Thomas
Qu' est l' passeux de not' Rivière;
Les amants n' l'aim' pas,
Les mamans ne l'aiment guères.
S'il passe un garçon,
Eh ! vit' pay'moi donc....

(On parle.) «*Oh mais, Mr. Thomas.*»—«*Allons, paye moi, vite, ou tu n' passeras pas.*»

Mais il pass' gratis les filles
Quand ell' sont jeun' et gentilles....
Oh ! Thomas, vraiment
Il est accommodant.

Avec sa maman,
Alixe arrive au passage,
La barque à l'instant
Touche et s'éloign' du rivage,
La fill' dans l' bateau
La mère au bord d' l'eau.

(On parle.) «*Hé ! Mr. Thomas, Mr. Thomas ! vous m' laissez sur la grève, et vous enlevez ma fille.*»—«*Eh, non la mère, c'est l' courant qui nous entraine.*»

Tout s'arrange de la sorte,
La fill' rit, la mère s'emporte...
Oh ! Thomas, vraiment
Il est accommodant.

Mais on touch' d' l'aut' bord,
Et l'on r'vient chercher s'te mère.
On sent bien qu' d'abord
A' n'peut pas parler d' colère :
La mère, approchons,
Et vite, embarquons....

(On parle.) « *T'nez, v'là vot' argent.* »—« *Hé, la mère !* »—« *T'nez, v'là vot' argent, allons, passez moi vite, qu' j'aille rejoindr' ma fille.* »

Votre fille, aussi jeun' que belle,
A payé pour vous et pour elle....
Oh ! Thomas, vraiment
Il est accommodant.

L'Etoile du Courage.

Qu'un auteur vulgaire et rampant
Craignant les feux de l'Empyrée,
S'éloigne comme un vil serpent
Dans les bosquets de Cythérée ;
Aux cieux, moi prenant mes sujets
Je veux au risque du naufrage
Chanter l'étoile du Français, (*bis.*)
Chanter l'étoile du courage. (*bis.*)

Romulus à ses descendans
Découvrit la céleste étoile,
Sur les Romains, pendant mille ans
Elle a brillé sans aucun voile.

Comme eux de la victoire enfans,
Nous avons vu sur chaque plage
Pour guider nos pas triomphans
Briller l'étoile du courage.

Bravant la foudre, les torrents
Et des mers les vagues rapides
Les Français furent toujours grands
Même à côté des Pyramides,
Et quand l'univers à genoux
Des autans invoquait la rage
Un astre encor brillait pour nous ;
C'était l'étoile du courage.

En Russie on vit se creuser
Le tombeau d'une armée entière ;
Le soleil pour nous éclipser
Cacha sa jalouse lumière ;
Des élémens malgré l'accord
Perçant à travers le nuage
Nos yeux mourans voyaient encor
Briller l'étoile du courage.

La France des feux du bonheur
Brillait un jour sans aucun voile ;
Sous le titre de Croix-d'Honneur
Figure la céleste étoile.
Ce fut l'aurore des succès ;
On vit même à la fleur de l'âge
Sur le sein des guerriers Français
Briller l'étoile du courage.

Ce soleil qui de nos héros
Tant de fois éclaira les joutes,

Il est tombé. . . ., des astres faux
Du ciel ont usurpé les voûtes.
Mais le Français quand il faudra
Par le fer repousser l'outrage
Prendra son glaive et l'on verra
Briller l'étoile du courage

Près de son glaive, enfin brisé,
Si le Français chancelle et tombe,
Chaque jour de pleurs arrosé
Un laurier fleurit sur sa tombe,
Et par un reflet du flambeau
Qui le guida pendant l'orage,
On voit encor sur son tombeau
Briller l'étoile du courage.

L'Homme Discret.

Air : *Jeunes Amans*, &c.

Tourmenté du démon des vers
J'aime à rimer, c'est ma folie,
Et chez moi ce petit travers
S'accorde avec la modestie.
Au sommet du double côteau,
Pourvû que dans la docte bande
Je sois assis près de Boileau. . .
Voilà tout ce que je demande. (*bis.*)

Combien voit-on de gens titrés,
Qui, non contens de leurs richesses

Tous les jours, par des vœux outrés
Fatiguent l'aveugle déesse !
A tout l'or d'un sot parvenu,
Ne croyez pas que je prétende ;
Cent mille écus de revenu....
Voilà tout ce que je demande.

Si vous en croyez les amans,
Il n'est point de femmes fidèles ;
Ces Messieurs sont trop exigeans
Pour être heureux auprès des belles ;
Une maîtresse au doux maintien,
Ni trop petite, ni trop grande,
Qui m'aime seul, et m'aime bien....
Voilà tout ce que je demande.

Enivré des festins pompeux
Dont l'étiquette est souveraine,
Où les mets les plus somptueux
Sont étalés par cinquantaine.
Pourvû qu'avec cinq ou six plats
J'aie à ma table un peu friande.
Du Bordeaux à tous mes repas....
Voilà tout ce que je demande.

Amis, jouissons ici bas,
Car tôt ou tard il faut qu'on meure ;
Nous faisons tous les jours un pas
Vers notre dernière demeure.
Sans trembler je verrai ma fin ;
Nullement je ne l'appréhende.
Cent ans pour faire le chemin....
Voilà tout ce que je demande.

Le Petit Homme Gris.

AIR : *Toto, Carabo*

IL est un petit homme,
Tout habillé de gris,
Dans Paris,
Joufflu comme une pomme,
Qui, sans un sou comptant,
Vit content,
Et dit : Moi, je m'en....
Et dit : Moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis.*) le petit homme gris !

A courir les fillettes,
A boire sans compter,
A chanter,
Il s'est couvert de dettes ;
Mais quant aux créanciers,
Aux huissiers,
Il dit : Moi, &c.

Qu'il pleuve dans sa chambre,
Qu'il s'y couche le soir
Sans y voir ;
Qu'il lui faille en décembre
Souffler, faute de bois,
Dans ses doigts ;
Il dit : Moi, &c.

Sa femme, assez gentille,
Fait payer ses atours
Aux amours ;

Aussi plus elle brille,
Plus on le montre au doigt ;
Il le voit,
Et dit : Moi, &c.

Quand la goutte l'accable
Sur un lit délabré,
Le curé,
De la mort et du diable
Parle à ce moribond,
Qui répond :
Ma foi, moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en....
Ma foi, moi, je m'en ris !
Oh ! qu'il est gai (*bis.*) le petit homme gris !

La création de la Femme.

Quand pour couronner son ouvrage
Dieu fit le père des humains ;
Et sur son immortelle image,
L'eut formé de ses propres mains ;
Dieu dit : Se suffire à soi même
Serait pour l'homme un triste honneur ;
Je veux qu'il soit aimé, qu'il aime,
Là seulement est le bonheur.

Il créa donc aussi la femme.
Il l'embellit comme à plaisir.
Dans ses beaux yeux, dans sa belle âme,
Il verse amour, pudeur, désir.
Je laisse à juger les tendresses
Que lui prodigue un jeune époux !

Maintenant encor leurs caresses
Nous servent de modèle à tous.

Il fallut d'abord, et je pense,
La chose avait bien sa douceur,
Que, sans scrupule et sans dispense,
Le frère s'unît à la sœur ;
Mais aujourd'hui qu'aux sœurs des autres
Nous faisons agréer nos soins,
Si nous n'épousons pas les nôtres,
Nous ne les en aimons pas moins.

De cette union fraternelle
Naquit un si nombreux essaim,
Qu'enfin la maison paternelle
Ne put les tenir dans son sein :
Lors en des cabanes voisines
Que sans architecte on bâtit,
Avec ses charmantes cousines
Joyeusement on s'assortit :

C'est de ces cousines germaines
Que sont venus tous les humains,
Le même sang coule en leurs veines ;
Ils sont tous issus de germains.
Aussi moi, toute femme ou fille
Est sûre de m'intéresser. . . . . .
Je lui trouve un air de famille,
Et j'irais presque l'embrasser.

Distique.

« Hélas ! on m'a volé !» « Je sens tout ton malheur.«
« Oui, j'ai perdu mes vers !» « Que je plains le voleur !»

Le Retour d'un bon Roi.

Je vous revois peuple fidèle
Qui m'aviez donné mon congé.
Pardon, si la goutte cruelle
M'ôte le peu d'esprit que j'ai; (*bis.*)
Les grands rois, les hommes de tête
Font le malheur de leur pays,
Pour être heureux, faut être bête } *bis.*
Vive le roi, vive Louis ! }

Vous étiez las de la victoire ;
Vous n'en aurez plus sous ma loi.
On vit bien plus long-tems sans gloire,
J'ai soixante ans : regardez-moi !
Je ne puis souffrir la vaillance
Ça me fait mal de voir du sang !....
J'arrive avec mon innocence,
Mes vertus et mon cordon blanc.

Bonjour, ma vaillante noblesse,
Qui jadis m'aviez planté là ;
Aujourd'hui que le péril cesse
Je vous reconnais...! vous voilà.
Venez, fermes soutiens du trône,
Recevez ce ruban de moi.
Nous savons tous ce qu'en vaut l'aune :
Vive Louis, vive le roi !

La Veillée.

Déjà l'on grelotte un peu,
L'on regagne les chaumières,
Et l'automne, au coin du feu
Joint les filles aux Commères.
Les rouets des vieilles mères,
Les regards des jeunes gens,
Et les soupirs des Bergères,
Tout ça marche (*ter*) en même tems.

Martine va raconter ;
Chacun vante sa mémoire :
Silence ! on veut écouter
Ici l'amant, là l'histoire ;
Le difficile est de croire,
Mais les conteurs, les amans,
Tous deux mettent là leur gloire.
Tout ça marche (*ter.*) en même tems.

L'histoire tire à sa fin,
Aisément on la présume,
Les rouets restent sans lin,
Tout finit, c'est la coutume.
Si la lampe se consume
Et ne luit que par momens,
Le cœur d'Annette s'allume,
Tout ça marche (*ter*) en même tems.

La lumière va finir,
Et Lubin qui lorgne Annette,
Dit : « Il faut se divertir ;
Qu'à la main chaude on s'apprête. »

Le gaillard, qui n'est pas bête,
Sait profiter des instans ;
Le cœur, les mains et la tête,
Tout ça marche (*ter.*) en même tems.

Lasses de rire et parler,
Les femmes prêtent l'oreille ;
Lasses de toujours filer,
Déjà ronfle chaque vieille ;
Si la prudence sommeille
Pour le bonheur des amans,
L'amour secrètement veille ;
Tout ça marche (*ter*) en même tems.

Le Castel.

Un Castel d'antique structure
Vit l'enfance du jeune Hermand ;
Son cœur guidé par la nature,
Aimait Adèle, encore enfant.
Tous deux dans ces lieux solitaires
Coulaient en paix leurs premiers jours ;
C'était le tombeau de les pères
Et le berceau de les amours. (*bis.*)

Mais bientôt la gloire cruelle,
Appelle Hermand, il faut partir ;
Par ses larmes la tendre Adèle,
Espère encor le retenir.
Inutiles pleurs et prières,
Hermand renonce à ses beaux jours ;
Il fuit le tombeau de ses pères
Et le berceau de ses amours.

Aux combats, trahi par son zèle,
Le brave Hermand est terrassé ;
Dans un soupir le nom d'Adèle
Echappe à son cœur oppressé.
Ses peines seront moins amères
S'il peut seulement quelques jours
Revoir le tombeau de ses pères
Et le berceau de ses amours.

Arrivé près de son amie,
Il veut parler, mais c'est en vain,
Il veut presser sa main chérie,
Il la presse, hélas ! et s'éteint.
Adèle ferme ses paupières,
La douleur termine ses jours.
Ainsi le tombeau de leurs pères
Fut le tombeau de leurs amours.

Le Cri de la Vieille Garde.

Ils ne sont plus les fils de la victoire,
Mars a trahi leurs efforts et nos vœux,
Pleurez Français, l'appui de votre gloire
Est descendu dans la tombe avec eux.
A leur valeur l'Anglais rendant hommage,
Voulut en vain les soustraire au trépas ;
Cambronne a dit en volant au carnage,
La Garde meurt, elle ne se rend pas. (bis.)

Toi qui deux fois leur dus le diadême,
Toi qui sans eux eus gémi dans les fers ;

Napoléon, à cette heure suprême,
Tu ne sçus point partager leurs revers.
Ils ne sont plus les héros de la France,
Et toi, tu fuis au milieu des combats.
Tu fus donc sourd à ce cri de vaillance,
La Garde meurt, elle ne se rend pas.

Des rois ligués ont fait fléchir ta tête,
Français, trop fier de les avoir vaincus;
Pour t'affranchir du joug de leur conquête
Tu tenterais des efforts superflus.
Mais si jamais le jour de la vengeance
Vient à sonner, magnanimes soldats,
Ralliez vous à ce cri de vaillance,
La Garde meurt, elle ne se rend pas.

Le Trin Trin.

Air : *J'aime la force dans le vin.*

Dans ce monde on aime le bruit,
Mais dans l'espèce l'on diffère,
Et chacun préfère celui
Qui convient à son caractère.
Mais moi qui n'aime que le vin,
Un seul bruit flatte mon oreille,
C'est le trin trin, c'est le trin trin
De mon verre et de ma bouteille.

Pastourelles et pastoureaux
Aiment tendrement le murmure

Et des zéphirs et des ruisseaux
Qui vont caressant la verdure ;
Mais moi, &c.

Un orchestre a seul des attraits
Pour l'amateur de la musique :
Les fron, fron, fron de vingt archets
Pour lui sont un plaisir unique.
Mais moi, &c.

L'attente d'un billet galant
Occupe-t-elle une fillette ?
Le cœur lui bat quand elle entend
Le pan, pan, pan de la claquette.
Mais moi, &c.

Pour le guerrier dans les combats,
Tambours, clairons, artillerie,
Et des armes tout le fracas,
Voilà la plus belle harmonie.
Mais moi, &c.

Le Vin et l'Amour.

Amis, chassons la tristesse,
Et tous les noirs souvenirs ;
Que la plus vive allégresse
Règne ici près des plaisirs !
Que sans cesse la folie
De nos ans suive le cours !
Sur le fleuve de la vie
Voguons avec les amours.

Des potentats de la terre
Que l'on vante le destin !
Avec l'or ils font la guerre,
Moi la paix avec mon vin.
Pour sceptre j'ai ma bouteille ;
Les plaisirs sont mes sujets ;
Mon trône est sous une treille,
Et ma cave est mon palais.

Puissions nous à cette table
Dans trente ans chanter encor,
Et près d'un convive aimable,
Oublier le sombre bord !
Puisse la parque fatale,
Laissant tourner son fuseau,
De sa demeure infernale
Nous voir vider mon caveau.

Dans le jardin de la vie
Cueillons sans cesse des fleurs ;
Caressons rose jolie,
En ménageant ses couleurs ;
Et, sans craindre les épines,
Prenons, au nom du plaisir,
Deux baisers à nos voisines,
A compte sur l'avenir.

Impromptu.

Il faut vous appeler Julie,
Ce nom nous tire d'embarras,
Il rime trop avec jolie
Pour qu'il ne vous convienne pas.

Cela vous mène à Tout.

Pour qui débute dans le monde,
L'espoir de tout succès se fonde
Sur tel ou tel pauvre moyen
  Qui ne vous mène à rien.
De ce monde j'ai la science,
Et crois que mon expérience,
Si vous m'écoutez jusqu'au bout,
  Peut vous mener à tout.

Avocat chargé d'une affaire,
Vous prétendez qu'elle soit claire,
Ou vous l'accommodez... Eh bien!
  Cela ne mène à rien.
Pour ou contre faire un mémoire;
Puis, pour égayer l'auditoire,
Diffamer sans choix et sans goût
  Cela vous mène à tout.

Employé dans un ministère,
Soir et matin à votre affaire
Travailler comme un galérien,
  Cela ne mène à rien.
Que femme ou maîtresse jolie,
Du ministre qui vous oublie
Agace innocemment le goût,
  Cela vous mène à tout.

Parmi les grands le sort vous jette;
Du peuple fidèle interprète,
À la cour soyez citoyen,
  Cela ne mène à rien;

Mais courtisan perfide et lâche,
Du prince flattez sans relâche
Chaque caprice, chaque goût
  Cela vous mène à tout.

Aimer franchement sa patrie,
Et pour cette mère chérie
Sacrifier son sang, son bien,
  Cela ne mène à rien.
Selon le parti qui domine,
Changer d'habit, de ton, de mine,
Se traîner, s'il faut, dans l'égout,
  Cela vous mène à tout.

Enfin dans toutes les carrières
Ayez du zèle, des lumières,
De vrais talens, l'amour du bien,
  Cela ne mène à rien.
Mais de l'homme ne tenez compte,
Dénoncez, intriguez sans honte,
Bravez la haine et le dégout,
  Cela vous mène à tout.

La Consolation.

Quoique dans le ménage,
Un mari soit souvent
Prêt à faire tapage,
Doux, bizarre et méchant ;
A travers sa colère,
On a de tems en tems,
Par ci, par là, ma chère,
De bons petits momens.

L'Heureux Rêve.

Air : *Avec la Pipe de Tabac.*

Un soir accablé de tristesse
Je me couchai sous un ormeau ;
D'un songe alors la douce ivresse
A mes yeux changea tout en beau ;
A mes yeux tout était prospère,
J'étais favori des amours,
Je possédais le don de plaire,
Que ne peut-on rêver toujours ! (*ter.*)

Je revis le siècle d'Astrée,
La paix régnait chez les mortels,
Toute promesse était sacrée,
La justice avait des autels ;
On était simple, on était sage
On était franc dans ses discours,
Un amant n'était point volage,
Que ne peut-on rêver toujours !

La terre paraissait féconde,
N'exigeait plus de durs travaux ;
Ainsi qu'aux premiers jours du monde,
Les riches gardaient leurs troupeaux ;
Sous des cabanes de feuillage
Les humains fixaient leur séjour ;
Plus de tyrans, plus d'esclavage,
Que ne peut-on rêver toujours !

Mais un bruit semblable au tonnerre
Vint me tirer de mon sommeil,

Et cette beauté mensongère
S'évanouit à mon réveil.
A mes yeux tout était prestige ;
Adieu plaisirs, adieu beaux jours,
Tout ce que je revois m'afflige,
Que ne peut-on rêver toujours !

Le Vin de Bourgogne.

Le Vin de Bourgogne
Met la belle humeur
Au cœur,
Pour faire vie bonne
Faut cette liqueur. (*fin.*)
D'abord on commence
Par un bon repas
Bien gras,
Puis avec aisance
On boit ce jus là.
Le Vin de Bourgogne, &c.

O nuit ! ô nuit, protège nos orgies,
Bacchus, Bacchus, daigne nous secourir,
Afin que l'aurore
Le verre à la main
Demain,
Nous retrouve encore
Chantant ce refrein :
Le Vin de Bourgogne, &c.

La Cousine.

AIR : *De la Baronne.*

Une Cousine,
Jeune et jolie, est d'un grand prix ;
Que ce soit Sophie ou Rosine,
Tout bon Cousin doit être épris
De sa Cousine.

Pour sa cousine,
Qu'on soit doux, aimable, poli,
Et, suivant l'ancienne routine,
Sans conséquence, on est l'ami,
De sa Cousine.

Une Cousine
Est vraiment le bien le plus doux ;
Chacun le sait ou le devine ;
Ainsi je vous souhaite à tous
Une Cousine.

Impromptu.

AIR : *Toujours de tes rigueurs.*

TOUJOURS ton souvenir,
Oh ! mon aimable amie,
De ma paisible vie
Occupe le loisir.
Et le tems ni l'absence,
Qu'amour redoute tant,
N'ont pu de ma constance
Triompher un instant. (*bis.*)

Les trois Aveugles.

AIR : *Du Sorein qui te fait envie.*

SUR la terre, aux cieux, et sur l'onde,
Tout suit le caprice du sort.
Trois aveugles mènent le monde :
L'Amour, la Fortune, et la Mort.
La vie est un bal que commence
La Fortune, tant bien que mal ;
Vient l'Amour qui mène la danse,
Et puis la Mort ferme le bal.

Au Zéphir.

Sur un Air connu.

ZÉPHIR, zéphir heureux modèle,
De l'aimable légèreté.
Accours à ma voix qui t'appèle
N'es-tu pas ma divinité ;
Zéphir, zéphir, heureux modèle
De l'aimable légèreté.

Tu voltiges de fleurs en fleurs,
Pour en dérober les faveurs ;
De même je ne porte aux belles
Qu'un hommage très passager ;
L'amour porterait-il des ailes,
Si ce n'était pour voltiger ? (*bis.*)
Zéphir, Zéphir, &c.

Quel homme assez indifférent,
Pour ne pas devenir constant,
Lorsqu'une belle qui soupire,
Dans une amoureuse langueur,
Par ses beaux yeux semble vous dire,
Pour moi n'avez-vous pas un cœur?
Zéphir, Zéphir, &c.

Impétueux dans ses désirs,
Ardent et fou dans ses plaisirs;
Un jeune homme quoiqu'on en dise,
Abjurant la fidélité;
Prendra toujours pour sa devise,
Inconstance et légèreté.
Zéphir, Zéphir, &c.

Filles du Hameau.

Filles du hameau,
Laissez vous conduire
Dedans mon bateau
Tout le long de l'eau.
Gai, gai, le tems est frais;
Il est si pur l'air qu'ici l'on respire.
Gai, gai, le tems est frais,
Point ne fait chaud sous les saules épais.

La jeune Lison,
Qui rêve seulette,
Du fond du vallon
Entend la chanson.

Gai, gai, faut passer l'eau ;
C'est trop nourrir le chagrin qui m'inquiète ;
Gai, gai faut passer l'eau,
Mais que l'amour n'entre point au bateau.

De la pauvre enfant
La peine secrète
Venait d'un amant
Qui fut inconstant,
Gai, gai tout en voguant,
Le Batelier console la pauvrette ;
Gai, gai tout en voguant
Chagrin d'amour s'enfuit au gré du vent.

Invocation à St. Nicolas.

St. Nicolas, patron des filles,
En voici deux des plus gentilles,
Pour elles ne prierez vous pas ?
Les époux de ces tourterelles
Seraient trop heureux avec elles.
Mariez les, (*bis.*)
St. Nicolas
Mariez les, ne tardez pas.

Quoique dans leur tendre jeunesse,
Et malgré leur délicatesse,
Croyez qu'elles n'en mourront pas.
Leur petit cœur, souvent soupire,
Et leurs doux yeux semblent vous dire :
Mariez nous,
St. Nicolas
Mariez nous, ne tardez pas.

On sait assez ce que demande
Fille qui vous porte une offrande,
Elle a beau marmoter tout bas.
Sans faire la Sainte-mitouche,
Vous dit de cœur comme de bouche :
Mariez moi,
St. Nicolas,
Mariez moi, ne tardez pas.

De ce grand jour voici l'antienne,
Joignez votre voix à la mienne,
Et ne la chantez pas tout bas :
Toujours la plus indifférente
Vous dit, dans sa prière ardente :
Mariez moi,
St. Nicolas
Mariez moi, ne tardez pas.

Avis au Beau Sexe.

Air : *Des Hirondelles* : ou *Avec ma Pipe de Tabac.*

Jeunes Beautés, qu'Amour enflamme,
Jeunes beautés, écoutez-moi :
Craignez d'abandonner votre âme
Au Dieu dont vous suivez la loi.
Source de joie et de tristesse,
C'est un ingrat, c'est un enfant :
Il faut user un peu d'adresse,
Et l'enchaîner en lui cédant.

L'amour pour vous est une affaire ;
L'amour pour l'homme est un plaisir !

S'il est jaloux par caractère,
Il est volage par désir.
Imitez le quand il s'envole ;
Quand il s'irrite osez le fuir ;
Il reviendra chercher l'idole,
Dès qu'il faudra la conquérir.

Quelque transport qui vous agite,
Ne pardonnez qu'avec effort.
Un pardon accordé trop vite
Semble permettre un nouveau tort.
Que le mépris seul vous anime,
Si l'on blesse encor votre cœur.
Un second outrage est un crime,
Un premier peut être une erreur.

Ne pleurez jamais un volage,
Ne cherchez point à l'outrager ;
Ce n'est qu'en montrant du courage,
Qu'une femme doit se venger.
Pourtant évitez le coupable,
Vos feux pourraient se rallumer :
On trouve toujours trop aimable
L'homme qu'on doit cesser d'aimer.

Vous-même, en votre humeur légère,
N'élevez point de vains débats,
Quand un objet cesse de plaire,
On lui croit des torts qu'il n'a pas.
Le repentir suit les coquettes :
Plus on change, moins on est bien,
Restez toujours comme vous êtes ;
Aimez longtems, ou n'aimez rien.

Souvent plus amoureux que tendre,
Un amant choque innocemment ;
Il voit vos pleurs sans les comprendre,
Et blesse encore en s'excusant.
D'une fausse délicatesse
N'allez pas alors vous armer,
Songez qu'un peu de maladresse
N'empêche pas de bien aimer.

Quand du tems la faulx redoutable
Viendra moissonner vos attraits,
Que votre esprit toujours aimable
Fasse oublier votre teint frais.
On attire par la figure,
Mais on conserve par l'esprit ;
Et l'esprit est une parure
Que le tems jamais ne flétrit.

Surtout montrez avec finesse
Cet esprit fait pour engager ;
L'homme est injuste en sa faiblesse,
Il faut savoir le ménager.
De lui feignez de tout apprendre ;
Il aime à montrer son savoir ;
Vous le verrez d'autant plus tendre,
Que vous le ferez plus valoir.

Si la vieillesse enfin vous glace,
Sachez renoncer aux amours ;
Que l'amitié prenne la place,
Embellissez vos derniers jours.
Un vieux et paisible ménage
Connait encor quelques douceurs :
L'hiver a des jours sans nuage,
Et sous la neige il est des fleurs.

Le Ménage de Garçon.

Je loge au quatrième étage,
C'est là que finit l'escalier.
Je suis ma femme de ménage,
Mon domestique et mon portier.
Quand des créanciers la cohorte,
Au logis sonne à tour de bras,
C'est toujours en ouvrant ma porte,
Moi qui dis que je n'y suis pas. (*bis.*)

De tous mes meubles l'inventaire,
Tiendrait un quarré de papier ;
Pourtant je reçois d'ordinaire
Des visites dans mon grenier.
Je mets les gens fort à leur aise ;
A la porte un bavard maudit :
Tous mes amis sur une chaise ;
Et moi je m'assieds sur mon lit.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
Pour de moi faire certain cas,
Savoir l'état de ma cuisine ;
Sachez que je fais trois repas ...
Le déjeuner m'est très facile,
De tous côtés je le reçois ;
Je dîne tous les jours en ville,
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche, et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris ;
J'ai mille châteaux en Espagne,
J'ai pour fermiers tous mes amis.

J'ai, pour faire le petit maître,
Sur la place un cabriolet ;
J'ai mon jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui,
Dans ma richesse imaginaire,
Je suis aussi riche que lui.
Car je vis au jour la journée,
Lui vante ses deniers comptans,
Et puis, à la fin de l'année,
Nous arrivons en même tems.

Un grand homme a dit dans son livre,
Que tout est bien, s'il m'en souvient.
Tranquillement laissons-nous vivre,
Et ne nous occupons de rien.
Si, pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

Quatrain.

Où l'on me verse du bon vin,
Volontiers, je fais longue pause ;
Comme les fleurs de mon jardin,
Je prends racine où l'on m'arrose.

L'Amour Champêtre,

AIR : *Vous voulez me faire chanter.*

Loin des embarras et du bruit,
Nous vivons au village ;
Chacun se plait dans son réduit,
C'est un bel avantage ;
Chez nous la paix règne en tout tems,
Notre vie est tranquille,
Et nous goûtons mille agrémens
Qu'on ignore à la ville. (*bis.*)

Suivant le tems et les saisons,
Nous courons sur l'herbette ;
Le plus souvent nous y dansons
Avec Lise et Annette ;
Le berger gardant son troupeau,
Fait ronfler sa musette,
Des chants retentit le hameau,
Et l'écho le répete. (*bis.*)

Toujours joyeux, toujours contents,
Rien ne nous importune ;
Nous bravons tous les contre-tems
De l'injuste fortune ;
Trop occupés de notre état,
Nous vivons sans murmure,
Nous fuyons le luxe et l'éclat,
Nous suivons la nature. (*bis.*)

Les Adieux de Gonsalve de Cordoue

À ZULÉMA.

Romance imitée de l'Espagnol.

L'Étendard Castillan à la gloire m'appelle,
Adieu ma Zuléma ton amant va partir.
Mais sur son bouclier Gonsalve vient d'unir
Au chiffre de son Roi, le chiffre de sa belle.
Sous le fer Espagnol, Grenade fléchira !
À saisir ses trésors, quand Ferdinand s'apprête,
Dans le palais de l'Alhambra } *bis.*
Sois ma seule conquête. }

L'habit d'un Menestrel, sa guitare légère ;
Ont conduit dans ces murs Gonsalve impatient.
Bientôt ma Zuléma reverra son amant
Déposer à ses pieds son armure guerrière.
Sous le fer &c.

Ce jardin, ces bosquets, où soupirait ma lyre,
Sauront te rappeler Gonsalve et nos amours.
Moi pour songer à toi, pour y songer toujours
Je n'ai plus que mon cœur, il saura me suffire.
Sous le fer Espagnol, &c.

Du Maure belliqueux déjà l'aigrette brille
Entends-tu le signal, ah ! cache-moi tes pleurs ;
Vois quelle est ma devise, appaise ta douleur.
Lis ces mots : Zuléma, la Gloire et la Castille.
Sous le fer Espagnol, &c.

Chant Nocturne d'Alfred

Buvez, buvez, en attendant l'aurore ;
Qu'elle vous trouve au milieu des festins :
Buvez, buvez, le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Chantez, chantez—que votre voix sonore
Frappe l'écho des rivages lointains :
Chantez, chantez, le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Dormez, dormez, jusqu'à la pâle aurore ;
Rêvez la gloire et les futurs destins :
Dormez, dormez, le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Je pense à Toi.

Je pense à toi du moment que l'aurore,
Sur nos côteaux annonce le soleil,
Et c'est pour toi que le jour voit éclore,
Le premier mot qui nait à mon réveil.
Quand vient la nuit ma voix t'appelle encore,
Ta douce image embellit mon sommeil,
Je pense à toi. (*bis.*)

Je pense à toi, j'y pense avec ivresse,
Tout vient t'offrir à mes yeux, à mon cœur,
Mais loin de toi je m'afflige sans cesse,
Le plaisir même est pour moi sans douceur.
Et quand mon cœur se livre à la tristesse,
Pour me distraire et tromper ma douleur,
Je pense à toi.

Je pense à toi, pour t'aimer je respire,
Et de mon cœur tu fais le seul désir ;
Je pense à toi lorsqu'au tendre sourire
On aperçoit mes lèvres s'entrouvrir,
Et dans mes yeux si par fois on peut lire
Un doux regard d'amour ou de plaisir,
Je pense à toi.

Chanson Batelière.

Air : *Derrière chez ma tante.*

Vive la Canadienne,
Vole mon cœur vole,
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux.
Et ses jolis yeux doux
Tous doux,
Et ses jolis yeux doux.

Nous la menons aux noces,
Vole mon cœur vole,
Nous la menons aux noces
Dans tous ses beaux atours.
Dans tous, &c.

Là nous jasons sans gène,
Vole mon cœur vole,
Là nous jasons sans gène,
Nous nous amusons tous.
Nous nous, &c.

Nous faisons bonne chère,
Vole mon cœur vole,
Nous faisons bonne chère,

Et nous avons bon goût.
Et nous, &c.

On passe la bouteille,
Vole mon cœur vole,
On passe la bouteille,
On verse tour à tour.
On verse, &c.

Et sans perdre la tête,
Vole mon cœur vole,
Et sans perdre la tête,
Nous chantons nos amours.
Nous chantons, &c.

Mais notre joie augmente,
Vole mon cœur vole,
Mais notre joie augmente,
Quand nous sommes bien souls.
Quand nous, &c.

Alors toute la terre,
Vole mon cœur vole,
Alors toute la terre,
Nous appartient en tout.
Nous appartient, &c.

Nous nous levons de table,
Vole mon cœur vole,
Nous nous levons de table
Le cœur en amadou.
Le cœur, &c.

En danse avec nos blondes,
Vole mon cœur vole,

En danse avec nos blondes,
Nous sautons en vrais fous.
Nous sautons, &c.

Nous finissons par mettre,
Vole mon cœur vole,
Nous finissons par mettre
Tout sans dessus dessous.
Tout, &c.

Ainsi le tems se passe,
Vole mon cœur vole,
Ainsi le tems se passe
Il est, ma foi bien doux.
Il est, &c.

La Barque.

Ma barque légère
Porte mes filets ;
L'onde la plus claire
M'offre des projets.
Soudain, quel orage
Vient tout menacer !
Ah ! ciel quel naufrage
Va tout abîmer !
Ma barque s'engage
Et s'échappe en débris,
L'écho du rivage
Répète mes cris, (*ter.*)
Colin à la nage
S'unit à mon sort,
Et malgré l'orage
Me conduit au port. (*bis.*)

Le Chant du Départ.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La Liberté guide nos pas
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats;
Tremblez ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueuil;
Le Peuple souverain s'avance
Tyrans descendez au cercueil.
La République nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans, n'a pas connu la vie;
Qui meurt pour un peuple a vécu!
Vous étiez vaillans, nous le sommes,
Liguons-nous contre les tyrans
Les Républicains sont des hommes
Les esclaves sont des enfans!
La république, &c.

Partez vaillans époux les combats sont vos fêtes,
Partez modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos [têtes,
Revenez couverts de lauriers;
Et si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire
Nos flancs porteront vos vengeurs.
La république vous &c. (Sachez &c.)

De nos yeux maternels séchons d'indignes larmes,
C'est au lâche à verser des pleurs ;
Vous devez triompher quand vous prenez les [armes
Suspendons nos lâches douleurs.
Nous vous avons donné la vie
Français elle n'est pas à vous ;
Tous vos jours sont à la Patrie
Elle est votre mère avant nous.
La république vous &c. (Sachez &c.)

Sur ce fer devant Dieu nous jurons à nos pères
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos Représentans, à nos fils, à nos mères
D'anéantir les oppresseurs.
En tous lieux, dans la nuit profonde
Plongeant l'infâme Royauté
Les Français donneront au monde
Et la paix et la Liberté.
La République nous appelle
Sachons vaincre ou sachons périr
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

Aimable Beauté que j'adore,..... 29
Amour, l'Hymen, l'Intérêt, la Folie,..... 30
A mes dépens est c'que vous voulez rire ?... 45
Ah ! que le sort d'une femme est à plaindre, 50
Ah ! que de chagrins dans la vie,..... 57
Au pied des murailles d'Athènes,—*Cabassot.* 58
Aimables sœurs, entre vous trois,..... 60
Allons gai, chers camarades,..... 60
Annette ramenait un soir,—*Mme. Georgeon.* 61
Autrefois dans mon village,—*Carnot*..... 65
Ami lecteur, dans la nature,..... 67
Aux peines de la vie,..... 84
Au traître Amour je me firais peut-être,..... 87
Adieu, tems passé doux printemps,.....111
Avec des huîtres,.....135
Ah ! que l'amour aurait pour moi de charmes, 139
Allons, enfans de la Patrie,—*Rouget de Lille,* 140
A la main une bouteille,.....187
A mes leçons, jeunes humains,.....193
A deux époques de la vie,.....201
A table réunis,—*Canadienne*,.....203
A mon secours, mes enfans,.....211
Amis, chassons la tristesse.....230

B

Beau-sexe, où tant de grâce abonde,.....116
Batelier, dit Lisette,.....137
Buvez ,buvez, &c.....247

C

C'est Caroline,..... 26
C'est le cœur même qui prescrit,..... 55
Comme un chien dans un jeu de quille,.... 74
Ce que je désire et que j'aime,.....106
Combien la nature est féconde,.....109
Charmante amie,.....122
Comme amans qui s'engagent,—*Canadienne*,125
Combien j'ai &c.,—*Chateaubriand*,.....149
C'est dans tes yeux, belle Eugénie,.....163
Charmant ruisseau,—*G. Lamadelaine*,.....168
Cœurs sensibles, cœurs fidèles,.....196
C'est le gros Thomas,.....217

D

Des Espagnols,—*Béranger*,..... 7
Déjà la feuille détachée,—*Béranger*,..... 18
Deux saisons réglent toutes choses,..... 25
Descends des cieux, Dieu du verre..... 41
Dieu ! tout se gèle sur place,—*Simonnin*,.. 75
Dans le siècle où nous vivons,..... 82
D'aimer jamais si je fais la folie,..... 86
Depuis que pour nous, &c.—*Desaugiers*,.. 93
D'aimer un jour je pris la fantaisie,..... 96
Doux enfant de Roussillon,.....107
Dans un délire extrême,—*Etienne*,.....164
Depuis que j'ai quitté ces lieux.....173
Dans ce monde tout n'est qu'ivresse,.....178
Du myrte frais et du tendre olivier,.....180
Déjà l'on grelotte un peu,.....226
Dans ce monde on aime le bruit,.....229

E

Être chéri d'une Sylvie,—*Pannard*,..... 52
En tout objet, &c.—*C. De Longchamps*,... 90
Enfin je connais l'Amérique,—*Canadienne*,.123
Écoutez moi, j'ai deux mots à vous dire,....161
Électeurs de ma province,—*Béranger*,.... 165

F

Fuyons le triste breuvage,..... 23
Femmes, voulez-vous éprouver,..... 63
Filles du hameau,.....238

G

God-dam, God-dam ! &c.—*J. E. Despréaux*, 33
Gare ! gare la comète,—*Toustain-Dumanoir*,.102

H

Heureux, celui qui chemine,.....207

I

Il est un Dieu, &c.—*Béranger*,..... 16
Il est un Dieu pour les auteurs,..... 47
Il faut bien à la jeunesse,..... 89
Ici gît mon amour,.....118
Il le faut donc, ô peine extrême,.....158
Ils sont passés ces jours de mon délire,.....162
Il faut des époux assortis,.....208
Il est un p'tit homme,—*Béranger*.....222
Ils ne sont plus les fils de la victoire,.....228
Il faut vous appeler Julie,.. 231

J

Je vais partir, ô tendre Virginie,..... 13
Je vois Fanny, bonheur suprême !..... 27
J'entends dans nos montagnes,—*H. Poisson*, 51
J'aurai bientôt, &c.—*L'Abbé de l'Attaignant*, 54
Je me disais: tous les dieux du bel âge,..... 80
Je vous donne avec grand plaisir,..... 81
Jeunes beautés qu'à l'amour tout dispose,.. 97
J'ai de l'argent,—*Coupart*,..... ... 98
Jeté sur cette boule,—*Béranger*,.....115
Je suis à toi, c'est pour toute la vie,..... 134
Je vous écris, à l'ombre du mystère,.....157
Julie est sans désir,—*J. J. Rousseau*,.....159
Jeunes filles, méfiez-vous,.....177
Je me souviens des vétérans d'Arcole,.....182
Je viens revoir l'asyle, &c.—*Béranger*,....186
Jupiter outré de colère,.. 206
J'avais juré d'être sage, ...208
Je vous revois peuple fidèle,—*Béranger*.....225
Jeunes beautés qu'amour enflamme,.....240
Je loge au quatrième étage,.....343
Je pense à toi, &c.....247

L

Le mot *Adieu* coûte des pleurs.....22
Les oiseaux nous ont quittés,—*Béranger*,... 28
La Diligence est un cachot..... 37
La neige a blanchi nos côteaux,..... 44
L'amour est un éclair rapide,..... 56
L'amour à nous vaincre est preste,..... 62
Le jour de l'an va sonner,..... 79
L'ombre s'évapore,.....104
L'homme dont la vie, &c.—*J. E. Desprémesnil*,105

L'amour, l'espoir de sa patrie,.... 119
L'ordre est donné, demain avant l'aurore,...120
Le calme de la nuit,.....180
La plus jolie,.....188
Le jeune Edmond allait quitter Clémence,..188
L'amour égale sous sa loi,.....162
L'encens des fleurs embaume cet asyle,....171
L'art de plaire, aimable tyran,—*Demoustier*,.172
L'hiver redoublant ses ravages,—*Béranger*,. 174
Le sombre hiver va disparaitre,.....198
Le sort au printems de ma vie,.....202
Le vin de Bourgogne,.....235
Loin des embarras, &c.....245
L'étendard Castillan, &c..... 246
La victoire en chantant,.....251

M

Malheur à moi,—*Mdc. Desbordes-Valmore*,. 6
Mes amis, il faut, &c.—*Coupé de St. Donat*, 77
Mes chers enfans, assis sous cet ombrage,..112
Ma fortune était mince,—*Desaugiers*,.....152
M'aimeras-tu ? disais-je à mon amie,.....179
Mes chers amis, pour jouir de la vie,.....189
Ma barque légère,.....250

N

Novembre répand dans les airs,—*Béranger*, 20
Notre siècle me fait pitié,.....215

O

On sait que, &c.—*Creuzé de Lesseri*,..... 31
Oh ! vous qui jurez follement,.....59

On met l'amour au rang des Dieux,..... 67
On parlera de sa gloire,—*Béranger*,..... 70
O mes amis, quand le plaisir,..... 73
O vous, dont la richesse est grande,—*Camille*. 78
Oui, j'ai vu cinquante printems,—*Despréaux*, 194

P

Près du rouet de sa fille chérie,—*Béranger*, 9
Par Cypris, chassé d'Idalie,..... 14
Pleurons tout bas,—*Maximin Maurel*,..... 15
Pous vous, qu'on aima toujours,..... 19
Pour plaire et pour jouir longtems, ... 21
Pour un de mes amis d'enfance,—*Despréaux*, 45
Pour ma part, moi, j'en réponds,—*Béranger*, 113
Peuple Français, &c.—*Casimir Delavigne*,..145
Peuple buveur, &c.—*Casimir Delatreille*,..147
Pourquoi tant languir en amour,.....151
Plaignez mon sort, partagez ma tristesse,....156
Portrait charmant, portrait de mon amie,....160
Pour commencer la semaine,.....170
Parmi les vertus que tu vantes,.....183
Pour un Français, serait-il des entraves,....184
Pourquoi me fuir, &c.—*Comtesse Bertrand*,.197
Pour terminer gaîment ce jour,.....214
Pour qui débute dans le monde,.....232

Q

Quoique bien loin de mon aurore,..... 17
Quand la beauté reçoit le jour,..... 19
Quand je m'éloignai du séjour,..... 39
Quoique leurs chapeaux soient bien laids,.. 48
Que l'on goûte ici de plaisirs!..... 56
Que je me plais à ton murmure,..... 69

Quand tu m'aimais, inconstante Sophie,.... 89
Quand je t'ai dit que mon amour,.....110
Quand il m'arriv' queq' catastrophe,.....164
Qu'on soit né sur les bords du Tage,.....175
Qu'un auteur vulgaire et rampant,.....218
Quand pour couronner son image.....223

R

Riches Cités, &c.—*Canadienne*,.....128
Rions, chantons, aimons, buvons,—*Ségur*,..129

S

Si jamais dans une puissance,..... 34
Souvenir, présent céleste,..... 36
Sans vouloir trop chérir la vie,..... 68
Si pour avoir son Eurydice,..... 72
Si le dieu des arts m'eût prêté..... 97
Sexe aimable ! toi seul m'enflammes,.....117
Soumis aux lois de mon pays,—*Babœuf*.....131
Sol Canadien, terre chérie,—*Canadienne*....142
Si vous le permettez, madame,.....143
Si j'étais roi, Pierre, il faut que tu saches,..167
Si l'eau de la Seine un matin,.....172
Salut, monument gigantesque,.....191
St. Nicolas, patron des filles,... 239

T

Tendre amour, auteur de ma peine,..... 62
Toujours de la reine des fleurs,.....121
Tems passé ne se rattrape,.....127
Toi qui me fis connaître,.....150
T'en souviens-tu, disait &c..—*Béranger*,...169
Tandis qu'amour fait contre vous,.....174
Tu me laisses, Adélaïde,—*Canadienne*,....179

Toujours ton souvenir,.....198
Tendre amitié,.....209
Toujours, toujours, plein de reconnaissance,.210
Tourmenté du démon, &c.....220

U

Un jeune Grec sourit à des tombeaux,..... 11
Un léger mal qui se déclare,..... 57
Un beau désordre plaît, dit-on,—*Coupart*.. 96
Un étranger vint un jour au bocage,.....133
Un Castel d'antique structure,.....227
Un soir accablé de tristesse,.....234
Une Cousine,.....236

V

Voyez amis, cette barque légère,—*Béranger*. 5
Vendredi j'étais en verve,..... 38
Voilà qu'il part, il me quitte, il s'élance,... 64
Vous me grondez d'un ton sévère,..... 88
Verdoyante colline,.....100
Vous n'exigez pour vous plaire,.....108
Venez, venez, dans mon parterre,.....136
Vers l'empire de Flore,—*Canadienne*.....205
Vive la Canadienne,.....248

Z

Zéphir, Zéphir, heureux modèle,.....237

FIN DE LA TABLE.

.....198
.....203
naissance,.210
.....220

eaux,..... 11
..... 57
Coupart.., 96
ge,.....133
.....227
.....234
.....236

Béranger. 5
..... 38
élance,... 64
..... 88
.....100
.....108
.....136
ue.....205
.....248

.....237